


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUÈDE.
PAR M.r DE VOLTAIRE.

Nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée de beaucoup de particularités très-intéressantes, et imprimée sur le manuscrit de l'auteur.

Avec des remarques historiques et critiques.

TOME PREMIER.



A LYON,
Chez Yvernault et Cabin, Libraires,
rue Saint-Dominique, n.° 64.

1807.





HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUÈDE.

LIVRE PREMIER.

Histoire abrégée de la Suède jusqu'à Charles XII. Son éducation ; ses ennemis. Caractère du czar Pierre Alexiowits. Particularités très-curieuses sur ce prince et sur la nation Russe. La Moscovie, la Pologne et le Danemarck se réunissent contre Charles XII.

La Suède et la Finlande composent un royaume un tiers plus grand que la France, mais bien moins fertile, et aujourd'hui moins peuplé. Ce pays, large de deux cents de nos lieues, et long de trois cents, s'étend du

Midi au nord, depuis le cinquante-cinquième degré, ou environ, jusqu'au soixante et dixième, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printemps, ni automne. L'hiver y règne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été succèdent tout à coup à un froid excessif; et il y gèle dès le mois d'octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui amènent ailleurs les saisons, et en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude, un ciel serein, un air pur. L'été presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs et les fruits en peu de temps. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par des aurores et des crépuscules qui durent, à proportion que le soleil s'éloigne plus de la Suède; et la lumière de la lune qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, et très-souvent par des feux semblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y sont plus grands. La sérénité du ciel les rend sains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent même plus long-temps que les autres hommes, quand ils ne s'affaiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes et des vins, que les nations septentrionales semblent aimer

d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim et la misère; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux, ayant long-temps négligé, et cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. C'est principalement de la Suède, dont une partie se nomme encore Gothie, que se débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe, et l'arrachèrent à l'empire Romain, qui en avait été cinq cents années l'usurpateur, le législateur et le tyran.

Les pays septentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la religion laissait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'état, par la pluralité de leurs femmes : que ces femmes elles-mêmes ne connaissaient d'opprobre que la stérilité et l'oisiveté ; et qu'aussi laborieuses et aussi robustes que les hommes, elles en étaient plutôt et plus long-temps fécondes.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Dans ce long espace de temps le gouvernement changea plus d'une fois ; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magistrat eut le nom de roi, titre qui en différens pays

se donne à des puissances bien différentes ; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu ; et en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvait rien sans le sénat, et le sénat dépendait des états-genéraux que l'on convoquait souvent. Les représentans de la nation dans ces grandes assemblées, étaient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes ; avec le temps on y admit les paysans même, portion du peuple injustement méprisée ailleurs, et esclave dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492, cette nation si jalouse de sa liberté, et qui est encore fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome, il y a treize siècles, fut mise sous le joug par une femme, et par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la Sémiramis du Nord, reine de Danemarck et de Norwège, conquit la Suède par force et par adrésse, et fit un seul royaume de ces trois vastes états. Après sa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles : elle secoua le joug des Danois : elle le reprit : elle eut des rois, elle eut des ambassadeurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un était Christiern II, roi de Danemarck, monstre formé de vices, sans aucune vertu, l'autre un archevêque d'Upsal,

primat du royaume, aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert firent saisir un jour les consuls, les magistrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze sénateurs, et les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'état contre l'archevêque. Ensuite ils abandonnèrent *Stockholm* au pillage, et tout y fut égorgé sans distinction d'âge ni de sexe.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, désunis quand il fallait partager les dépouilles, exerçaient ce que le despotisme a de plus tyrannique, et ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Gustave Vaza, jeune homme descendu des anciens rois du pays, sortit du fond des forêts de la Dalécarlie, où il était caché, et vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes ames que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes : sa taille avantageuse et son grand air lui faisaient des partisans dès qu'il se montrait. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus persuasive qu'elle était sans art : son génie formait de ces entreprises que le vulgaire croît téméraires, et qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes ; son courage infatigable les faisait réussir. Il était intrépide

avec prudence ; d'un naturel doux dans un siècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avait été ôtage de Christiern, et retenu prisonnier contre le droit des gens. Echappé de sa prison, il avait erré, déguisé en paysan, dans les montagnes et dans les bois de la Dalécarlie. Là, il s'était vu réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre et pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux paysans, il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de temps de ces sauvages, des soldats aguerris. Il attaqua Christiern et l'archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suède, et fut élu avec justice par les états, roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'état étaient les évêques, qui, ayant presque toutes les richesses de la Suède, s'en servaient pour opprimer les sujets, et pour faire la guerre aux rois. Cette puissance était d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avait rendue sacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ses ministres. En moins de deux ans, il rendit la Suède Luthérienne par la

supériorité de sa politique, plus encore que par autorité. Ayant ainsi conquis ce royaume, comme il le disait, sur les Danois et sur le clergé, il régna heureux et absolu jusqu'à l'âge de soixante et dix ans, et mourut plein de gloire, laissant sur le trône sa famille et sa religion.

L'un de ses descendans fut ce Gustave-Adolphe, qu'on nomme *le Grand Gustave*. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Vismar, la Poméranie, sans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suède après sa mort; il ébranla le trône de Ferdinand II, il protéga les luthériens en Allemagne, secondés en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encore plus la puissance de l'empereur que celle de l'hérésie. Ce fut lui qui, par ses victoires, contribua alors, en effet, à l'abaissement de la maison d'Autriche; entreprise dont on attribue toute la gloire au cardinal de Richelieu, qui savait l'art de se faire une réputation, tandis que Gustave se bornait à faire de grandes choses. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, et peut-être détrôner l'empereur, lorsqu'il fut tué à l'âge de trente-sept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valstein, emportant dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du Nord, et l'estime de ses ennemis.

Sa fille Christine, née avec un génie rare,

aima mieux converser avec des savans, que de régner sur un peuple qui ne connaissait que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le trône, que ses ancètres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les protestans l'ont déchirée, comme si on ne pouvait pas avoir de grandes vertus sans croire à Luther, et les papes triomphèrent trop de la conversion d'une femme qui n'était que philosophe. Elle se retira à Rome où elle passa le reste de ses jours dans le centre des arts qu'elle aimait, et pour lesquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en sa place son cousin Charles-Gustave X de ce nom, fils du comte Palatin, duc des Deux-Ponts. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-Adolphe : il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varsovie qui dura trois jours : il fit long-temps la guerre heureusement contre les Danois : assiégea leur capitale : réunit la Scanie à la Suède; et fit assurer, du moins pour un temps, la possession de Sleswick au duc de Holstein. Ensuite ayant éprouvé des revers, et fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suède la puissance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans comme le Grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet

ouvrage du despotisme que son fils Charles XI éleva jusqu'au comble.

Charles XI, guerrier comme tous ses ancètres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du sénat, qui fut déclaré le sénat du roi, et non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui, à celui de la crainte.

Il épousa en 1680, Ulrike Eléonore, fille de Fréderic III, roi de Danemarck, princesse vertueuse, et digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage naquit le 27 de juin 1682 le roi Charles XII, l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre; qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses aïeux, et qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain, touchant sa personne et ses actions.

A six ans on le tira des mains des femmes, et on lui donna pour gouverneur monsieur de Nordcopenser, homme sage et assez instruit. Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuel Puffendorf, afin qu'il sût connaître de bonne heure ses états et ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis aussi bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il savait manier

un cheval. Les exercices violens où il se plaisait, et qui découvraient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portait son tempérament.

Quoique doux dans son enfance, il avait une opiniâtreté insurmontable : le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur ; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'aversion pour le latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne et le roi de Danemarck l'entendaient, il l'apprit bien vîte, et en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français ; mais il s'obstina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs français, qui ne savaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce : il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'Alexandre ? *Je pense*, dit le prince, *que je voudrais lui ressembler.* Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah !* reprit-il, *n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes ?* On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son père, qui s'écria : voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, et qui ira plus

loin que le grand Gustave. Un jour il s'amusait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie, prise par les Turcs sur l'empereur, et l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siècle. Au bas de la carte de la ville Hongroise, il y avait ces mots tirés du livre de Job : *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée, le nom du Seigneur soit béni.* Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit sur le champ un crayon, et écrivit au bas de la carte de Riga : *Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas* (*). Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissait souvent échapper des traits qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorsqu'il perdit sa mère. Cette princesse mourut en 1693, le 5 août, d'une maladie causée par les chagrins que lui donnait son mari, et par les efforts qu'elle faisait pour les dissimuler. Charles XI avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets par le moyen d'une espèce de cour de justice, nommée la chambre des liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre,

---

(*) Deux ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissaient les rues de Stockholm, et venaient tous les jours à la porte du palais pousser des cris inutiles. La reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, et non pour nous donner des avis.* Depuis ce temps il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le 15 d'avril 1697, dans la quarante-deuxième année de son âge, et dans la trente-septième de son règne, lorsque l'empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, et la France de l'autre, venaient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, et qu'il avait déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi et respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux et soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des ministres habiles.

Charles XII, à son avénement, non-seulement se trouva maître absolu et paisible de la Suède et de la Finlande, mais il régnait

encore sur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il possédait Vismar, Vibourg, les îles de Rugen, d'Oesel, et la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brême et de Verden, toutes conquêtes de ses ancêtres, assurées à sa couronne par une longue possession, et par la foi des traités solennels de Munster et d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suédoises. La paix de Ryswick commencée sous les auspices du père, fut conclue sous ceux du fils : il fut le médiateur de l'Europe dès qu'il commença à régner.

Les lois Suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans. Mais Charles XI, absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisait, par cette disposition, les vues ambitieuses de sa mère Edwige-Eléonore de Holstein, veuve de Charles X. Cette princesse fut déclarée par le roi son fils, tutrice du jeune roi son petit-fils, et régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

Elle ordonna d'abord pour le corps de son fils Charles XI, une pompe funèbre d'une magnificence à laquelle la Suède n'était point accoutumée. Elle voulut de plus que les bourgeois de Stockholm portassent trois ans le deuil. Il semblait qu'on les forçât à montrer d'autant plus de douleur, qu'ils en ressentaient moins, de la mort d'un prince qui leur avait ôté leur liberté et leurs biens.

La régente avait eu part aux affaires sous le règne du roi son fils. Elle était avancée en âge ; mais son ambition plus grande que ses forces et que son génie, lui faisait espérer de jouir long-temps des douceurs de l'autorité sous le roi son petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince passait son temps à la chasse, ou s'occupait à faire la revue des troupes : il faisait même quelquefois l'exercice avec elles ; ces amusemens ne semblaient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paraissait dans sa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la régente ; et cette princesse se flattait que les dissipations de ces exercices le rendraient incapable d'application, et qu'elle en gouvernerait plus long-temps.

Un jour, au mois de novembre, la même année de la mort de son père, il venait de faire la revue de plusieurs régimens ; le conseiller d'état Piper était auprès de lui ; le roi paraissait abymé dans une rêverie profonde. Puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à votre majesté à quoi elle songe si sérieusement ? *Je songe*, répondit le prince, *que je me sens digne de commander à ces braves gens ; et je voudrais que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme*. Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avait pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise

dangereuse d'ôter la régence à la reine, et d'avancer la majorité du roi : il proposa cette négociation au comte Axel Sparre, homme ardent, et qui cherchait à se donner de la considération : il le flatta de la confiance du roi ; Sparre le crut, se chargea de tout, et ne travailla que pour Piper. Les conseillers de la régence furent bientôt persuadés. C'était à qui précipiterait l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états généraux étaient assemblés alors. Les conseillers de la régence y proposèrent l'affaire : il n'y eut pas une voix contre ; la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter ; de sorte que Charles XII souhaita de régner, et en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine et son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le roi fut couronné le 24 décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le sceptre à la main et la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui est nouveau, et concevant toujours de grandes espérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de

faire la cérémonie du sacre et du couronnement : c'est de tant de droits que ses prédécesseurs s'étaient arrogés, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au prince, il tenait entre ses mains la couronne pour la lui mettre sur la tête ; Charles l'arracha des mains de l'archevêque et se couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du roi. Ceux même qui avaient le plus gémi sous le despotisme du père, se laissèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui était l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance et le maniement des affaires au conseiller Piper, qui fut bientôt son premier ministre, sans en avoir le nom. Peu de temps après il le fit comte, ce qui est une qualité éminente en Suède, et non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence, comme en France.

Les premiers temps de l'administration du roi ne donnèrent point de lui des idées favorables ; il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune passion dangereuse ; mais on ne voyait dans sa conduite que des emportemens de jeunesse et de l'opiniâtreté. Il paraissait inappliqué et hautain. Les ambassadeurs qui étaient à sa cour, le prirent même pour un

génie

génie médiocre, et le peignirent tel à leurs maîtres. La Suède avait de lui la même opinion, personne ne connaissait son caractère, il l'ignorait lui-même; lorsque des orages, formés tout-à-coup dans le nord, donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois puissans princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presque en même temps. Le premier fut Frideric IV, roi de Danemarck, son cousin; le second, Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne; Pierre le Grand, czar de Moscovie, était le troisième et le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres qui ont produit de si grands événemens, et commencer par le Danemarck.

De deux sœurs qu'avait Charles XII, l'aînée avait épousé le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure et de douceur. Le duc, opprimé par le roi de Danemarck, vint à Stockholm avec son épouse, se jeter entre les bras du roi, et lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frère, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldembourg, était montée sur le trône de Danemarck par élection, en 1449. Tous les royaumes du nord étaient alors électifs. Celui de Danemarck devint bientôt héréditaire. Un de ses rois, nommé Christiern III,

eut pour son frère Adolphe une tendresse ou des ménagemens, dont on ne trouve guère d'exemples chez les princes. Il ne voulait point le laisser sans souveraineté ; mais il ne pouvait démembrer ses propres états. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holstein-Gottorp et de Sleswick : établissant que les descendans d'Adolphe gouverneraient désormais le Holstein, conjointement avec les rois de Danemarck ; que ces deux duchés leur appartiendraient en commun, et que le roi de Danemarck ne pourrait rien innover dans le Holstein sans le duc, ni le duc sans le roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avait déjà eu un exemple dans la même maison pendant quelques années, était depuis près de quatre-vingts ans une source de querelles entre la branche de Danemarck et celle de Holstein-Gottorp, les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, et les ducs à être indépendans. Il en avait coûté la liberté et la souveraineté au dernier duc. Il avait recouvré l'une et l'autre aux conférences d'Altena, en 1689, par l'entremise de la Suède, de l'Angleterre et de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais, comme un traité entre les souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus faible, la querelle renaissait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de

Danemarck et le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockholm, les Danois faisaient déjà des actes d'hostilité dans le pays de Holstein, et se liguaient secrètement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

Frideric-Auguste, électeur de Saxe, que ni l'éloquence et les négociations de l'abbé de Polignac, ni les grandes qualités du prince de Conti son concurrent au trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encore par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure et la galanterie de son esprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, et n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse Polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ces troupes pour se mieux affermir sur le trône; mais il fallait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le roi de Suède en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle et la plus fertile province du nord, avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre Teutonique. Les Moscovites, les Polonais et les Suédois s'en étaient disputé la possession. La Suède en

jouissaient depuis près de cent années, et elle lui avait été enfin cédée solennellement par la paix d'Oliva.

Le feu roi Charles XI, dans ses sévérités pour ses sujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs priviléges, et d'une partie de leurs patrimoines. Patkul, malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut député de la noblesse Livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à son maître une harangue respectueuse, mais forte, et pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse; mais les rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI, dissimulé quand il ne se livrait pas aux emportemens de sa colère, frappa doucement sur l'épaule de Patkul : *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en estime, continuez*. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèse-majesté, et comme tel, condamner à la mort. Patkul qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le roi Auguste. Charles XI était mort; mais la sentence de Patkul et son indignation subsistaient. Il représenta au monarque Polonais la facilité de la conquête de la Livonie;

des peuples désespérés, prêts à secouer le joug de la Suède; un roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir à la vaine formalité des déclarations de guerre et des manifestes. Le nuage grossissait en même temps du côté de la Moscovie. Le monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la postérité.

Pierre Alexiowits, czar de Russie, s'était déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagné sur les Turcs en 1697, et par la prise d'Azoph qui lui ouvrait l'empire de la mer Noire : mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *Grand*. La Moscovie ou Russie embrasse le nord de l'Asie et celui de l'Europe, et depuis les frontières de la Chine, s'étend l'espace de quinze cents lieues jusqu'aux confins de la Pologne et de la Suède; mais ce pays immense était à peine connu de l'Europe avant le czar Pierre. Les Moscovites étaient moins civilisés que les Mexicains, quand ils furent découverts par Cortez; nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissaient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les arts, et dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffait toute industrie. Une ancienne loi sacrée

parmi eux, leur défendait, sous peine de mort, de sortir de leur pays sans la permission de leur patriarche. Cette loi, faite pour leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisait à une nation qui, dans l'abyme de son ignorance et de sa misère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moscovites commençait à la création du monde ; ils comptaient 7207 ans au commencement du siècle passé, sans pouvoir rendre raison de cette date. Le premier jour de leur année venait au treize de notre mois de septembre. Ils alléguaient pour raison de cet établissement, qu'il était vraisemblable que Dieu avait créé le monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connaissances qu'ils eussent, étaient des erreurs grossières ; personne ne se doutait parmi eux, que l'automne de Moscovie pût être le printemps d'un autre pays dans les climats opposés. Il n'y avait pas long-temps que le peuple avait voulu brûler à Moscow le secrétaire d'un ambassadeur de Perse, qui avait prédit une éclipse de soleil. Ils ignoraient jusqu'à l'usage des chiffres ; ils se servaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, et dans le trésor du czar.

Leur religion était et est encore celle des chrétiens Grecs, mais mêlée de superstitions auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, et que le joug en était plus gênant. Peu de Moscovites osaient manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de colombe. Ils observaient régulièrement quatre carêmes par an, et dans ces temps d'abstinence, ils n'osaient se nourrir ni d'œufs, ni de lait. Dieu et S. Nicolas étaient l'objet de leur culte, et immédiatement après eux, le czar et le patriarche. L'autorité de ce dernier était sans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, et infligeait les supplices les plus cruels, sans qu'on pût appeler de son tribunal. Il se promenait à cheval deux fois l'an, suivi de tout son clergé en cérémonie. Le czar, à pied, tenait la bride du cheval, et le peuple se prosternait dans les rues, comme les Tartares devant leur grand lama. La confession était pratiquée ; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes : alors l'absolution leur paraissait nécessaire, mais non le repentir ; ils se croyaient purs devant Dieu, avec la bénédiction de leurs papas. Ainsi ils passaient sans remords, de la confession au vol et à l'homicide ; et ce qui est un frein pour d'autres chrétiens, était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisaient scrupule de

boire du lait un jour de jeûne, mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles, s'enivraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On disputait cependant sur la religion en ce pays comme ailleurs; la plus grande querelle était si les laïques devaient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursuff, sous le précédent règne, avait excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées, chez qui tout le monde est théologien; et Pierre, qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces misérables qu'on nommaient *Vosko-Jésuites*.

Le czar, dans son vaste empire, avait beaucoup d'autres sujets qui n'étaient pas chrétiens. Les Tartares qui habitent le bord occidental de la mer Caspienne et des Palus Méotides, sont mahométans. Les Sibériens, les Ostiaques, les Samoyèdes qui sont vers la mer Glaciale, étaient des sauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaissance d'un Dieu; et cependant les Suédois envoyés prisonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowits avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit
d'abord

d'abord aimer les étrangers, avant qu'il sût à quel point ils pouvaient lui être utiles. Un jeune Genevois, nommé *le Fort*, d'une ancienne famille de Genève, fils d'un marchand droguiste, fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Ce jeune homme, envoyé par son père pour être facteur à Copenhague, quitta son commerce et suivit un ambassadeur Danois à Moscow, par cette inquiétude d'esprit qu'éprouvent toujours ceux qui se sentent au-dessus de leur état. Il lui prit envie d'apprendre la langue Russienne. Les progrès rapides qu'il y fit excitèrent la curiosité du czar encore jeune ; il en fut connu ; il s'insinua dans sa familiarité, et passa bientôt à son service. Il lui parlait souvent des avantages du commerce et de la navigation ; il lui disait comment la Hollande, qui n'eût pas été la centième partie des états de Moscovie, faisait, par le moyen du commerce seul, une aussi grande figure dans l'Europe que les Espagnes, dont elle avait été autrefois une petite province inutile et méprisée. Il l'entretenait de la politique raffinée des princes de l'Europe, de la discipline de leurs troupes, de la police de leurs villes, du nombre infini de manufactures, des arts et des sciences, qui rendent les Européens puissans et heureux. Ces discours éveillèrent le jeune empereur, comme d'une profonde lé-

thargie; son puissant génie, qu'une éducation barbare avait retenu et n'avait pu détruire, se développa presque tout-à-coup; il résolut d'être homme, de commander à des hommes, et de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avait cessé d'être roi pour apprendre mieux à régner: c'est ce que fit Pierre-le-Grand.

Il quitta la Moscovie en 1698, n'ayant encore régné que deux années, et alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domestique de ce même M. *le Fort*, qu'il envoyait ambassadeur extraordinaire auprès des états-généraux. Arrivé à Amsterdam, il se fit inscrire dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, sous le nom de Pierre Michaëlof; mais communément on l'appeloit Peter-Bas, ou Maître-Pierre. Il travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures, rien n'échappait à ses observations. De là, il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux: il repassa en Hollande,

vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son pays. Enfin, après deux ans de voyages et de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Moscovie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois, de grands vaisseaux Moscovites sur la mer Noire, dans la Baltique et dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière et noble furent élevés au milieu des hutes Russiennes. Il établit des colléges, des académies, des imprimeries, des bibliothèques : les villes furent policées, les habillemens, les coutumes changèrent peu-à-peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies : la dignité de patriarche fut éteinte : le czar se déclara le chef de la religion, et cette dernière entreprise, qui aurait coûté le trône et la vie à un prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, et lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaissé un clergé ignorant et barbare, il osa essayer de l'instruire, et par-là même il risqua de le rendre redoutable ; mais il se croyait assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner dans le peu de cloîtres qui restent, la philosophie et la théologie. Il est vrai que cette théologie tient encore de ce

temps sauvage, dont Pierre Alexiowits a retiré l'humanité. Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avait assisté à une thèse publique, où il s'agissait de savoir si l'usage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enivrer d'eau-de-vie, mais non de fumer; parce que la très-sainte écriture dit, que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille, et que ce qui y entre ne le souille point.

Le réformateur de la Moscovie a sur-tout porté une loi sage, qui fait honte à beaucoup d'états policés; c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'état, ni à un bourgeois établi, ni sur-tout à un mineur, de passer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oisiveté des sujets qui peuvent être utiles, et de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme si les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le czar n'a pas assujetti seulement l'église à l'état, à l'exemple des sultans Turcs; mais plus grand politique, il a détruit une milice semblable à celle des janissaires : et ce que les ottomans ont vainement tenté, il l'a exé-

cuté en peu de temps ; il a dissipé les janissaires Moscovites, nommés strelits, qui tenaient les czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à ses maîtres qu'à ses voisins, était composée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié restait à Moscow, et l'autre était répandue sur les frontières. Un strelits n'avait que quatre roubles par an de paye ; mais des priviléges, ou des abus, le dédommageaient amplement.

Pierre forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, et ne dédaigna pas de commencer par être tambour, et d'en faire les fonctions, tant la nation avait besoin d'exemples. Il fut officier par degrés, il fit petit à petit de nouveaux régimens ; et enfin se sentant maître des troupes disciplinées, il cassa les strelits, qui n'osèrent désobéir.

La cavalerie était à peu prés ce qu'est la cavalerie Polonaise, et ce qu'était autrefois la Française, quand le royaume de France n'était qu'un assemblage de fiefs. Les gentilshommes Russes montaient à cheval à leurs dépens, et combattaient sans discipline, quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois, incapables d'être commandés, et par conséquent de vaincre.

Pierre le Grand leur apprit à obéir par son exemple et par les supplices. Car il servait en qualité de soldat et d'officier subalterne,

et punissait rigoureusement en czar les boyards, c'est-à-dire les gentilshommes qui prétendaient que le privilége de la noblesse était de ne servir l'état qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour servir l'artillerie, et prit cinq cents cloches aux églises pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714; il a formé aussi des corps de dragons, milice très-convenable au génie des Moscovites, et à la forme de leurs chevaux qui sont petits. La Moscovie a aujourd'hui, en 1738, trente régimens de dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'est lui qui a établi des hussards en Russie; enfin, il a eu jusqu'à une école d'ingénieurs dans un pays où personne ne savait avant lui les élémens de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même, mais surtout il excellait dans tous les arts de la marine; bon capitaine de vaisseau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, et d'autant plus estimable dans ces arts, qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans sa jeunesse passer sur un pont sans frémir : il faisait fermer alors les volets de bois de son carrosse; le courage et le génie domptèrent en lui cette faiblesse machinale.

Il fit construire un beau port auprès d'Azoph, à l'embouchure du Tanaïs : il voulait y entretenir des galères; et dans la suite, croyant

que ces vaisseaux longs, plats et légers, devaient réussir dans la mer Baltique, il en a fait construire plus de trois cents dans sa ville favorite de Petersbourg; il a montré à ses sujets l'art de les bâtir avec du simple sapin, et celui de les conduire. Il avait appris jusqu'à la chirurgie : on l'a vu dans un besoin faire la ponction à un hydropique; il réussissait dans les mécaniques, et instruisait les artisans.

Les finances du czar étaient à la vérité peu de chose, par rapport à l'immensité de ses états : il n'a jamais eu vingt quatre millions de revenu, à compter le marc à 50 livres, comme nous faisons aujourd'hui, et comme nous ne ferons peut-être pas demain; mais c'est être très-riche chez soi que de pouvoir faire de grandes choses. Ce n'est pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes et des talens qui rend un empire faible.

La nation des Russes n'est pas nombreuse, quoique les femmes y soient fécondes et les hommes robustes. Pierre lui-même, en polissant ses états, a malheureusement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-temps malheureuses, des nations transplantées des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Baltique, consumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourant en Moscovie de la petite vérole, plus dan-

gereuse en ces climats qu'ailleurs; enfin, les tristes suites d'un gouvernement long-temps sauvage, et barbare même dans sa police, sont cause que cette grande partie du continent a encore de vastes déserts. On compte à présent en Russie cinq cent mille familles de gentilshommes, deux cent mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois et de paysans payant une espèce de taille, six cent mille hommes dans les provinces conquises sur la Suède: les cosaques de l'Ukraine et les tartares, vassaux de la Moscovie, ne se montent pas à plus de deux millions; enfin on a trouvé que ces pays immenses ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes, c'est-à-dire près de deux tiers des habitans de la France.

Le czar Pierre, en changeant les mœurs, les lois, la milice, la face de son pays, voulait aussi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richesse d'un état et les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Russie le centre du négoce de l'Asie et de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dressa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, et s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin et à la mer Caspienne, et de ces deux mers à l'Océan septentrional.

Le port d'Archangel fermé par les glaces neuf mois de l'année, et dont l'abord exigeait

un circuit long et dangereux, ne lui paraissait pas assez commode. Il avait, dès l'an 1700, le dessein de bâtir sur la mer Baltique un port, qui deviendrait le magasin du nord, et une ville qui serait la capitale de son empire.

Il cherchait déjà un passage par les mers du nord-est à la Chine, et les manufactures de Paris et de Pékin devaient embellir sa ville nouvelle.

Un chemin par terre, de 754 werstes, pratiqué à travers des marais qu'il fallait combler, devait conduire de Moscow à sa nouvelle ville. La plupart de ces projets ont été exécutés par ses mains; et deux impératrices qui lui ont succédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de ses vues, quand elles étaient praticables, et n'ont abandonné que l'impossible.

Il a voyagé toujours dans ses états, autant que ses guerres l'ont pu permettre; mais il a voyagé en législateur et en physicien, examinant par-tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, sondant lui-même les profondeurs des fleuves et des mers, ordonnant des écluses, visitant des chantiers, faisant fouiller des mines, éprouvant les métaux, faisant lever des cartes exactes, et y travaillant de sa main.

Il a bâti dans un lieu sauvage la ville impériale de Pétersbourg, qui contient au-

jourd'hui soixante mille maisons, où s'est formée de nos jours une cour brillante, et où enfin on connaît les plaisirs délicats. Il a bâti le port de Cronstad sur la Néva; Sainte-Croix sur les frontières de la Perse; des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie; des amirautés à Archangel, à Pétersbourg, à Astracan, à Asoph; des arsenaux, des hôpitaux. Il faisait toutes ses maisons petites et de mauvais goût; mais il prodiguait pour les maisons publiques la magnificence et la grandeur.

Les sciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siècles, sont venues, par ses soins, dans ses états toutes perfectionnées. Il a créé une académie sur le modèle des sociétés fameuses de Paris et de Londres: les Delisles, les Bulfingers, les Hermands, les Bernouillis, le célèbre Volf, homme excellent en tout genre de philosophie, ont été appelés à grands frais à Pétersbourg; cette académie subsiste encore, et il se forme enfin des philosophes Moscovites.

Il a forcé la jeune noblesse de ses états, à voyager, à s'instruire, à rapporter en Russie la politesse étrangère; j'ai vu de jeunes Russes pleins d'esprit et de connaissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand empire du monde. Il est affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes, la principales vertu, l'humanité. De la bru-

talité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mêlait à tant de vertus. Il poliçait ses peuples, et il était sauvage, il le sentait. Il a dit à un magistrat d'Amsterdam : *Je réforme mon pays, et je ne peux me réformer moi-même.* Il a de ses propres mains été l'exécuteur de ses sentences sur des criminels ; et dans une débauche de table, il a fait voir son adresse à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des souverains qui versent le sang de leurs sujets de leurs mains ; mais ces monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il fallait corriger ou déshériter, rendrait la mémoire de Pierre odieuse, si le bien qu'il a fait à ses sujets ne faisait presque pardonner sa cruauté envers son propre sang.

Tel était le czar Pierre : et ses grands desseins n'étaient encore qu'ébauchés lorsqu'il se joignit aux rois de Pologne et de Danemarck, contre un enfant qu'ils méprisaient tous. Le fondateur de la Russie voulut être conquérant ; il crut pouvoir le devenir sans peine, et qu'une guerre si bien projetée serait utile à tous ses projets : l'art de la guerre était un art nouveau qu'il fallait montrer à ses peuples.

D'ailleurs, il avait besoin d'un port à l'orient de la mer Baltique, pour l'exécution de toutes ses idées ; il avait besoin de la

province de l'Ingrie, qui est au nord-est de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il fallait la leur arracher. Ses ancêtres avaient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie; le temps semblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, et anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever au jeune Charles XII tous ces pays qui sont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne et la Moscovie.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

Changement prodigieux et subit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans il soutient la guerre contre le Danemarck, la Pologne et la Moscovie; termine la guerre de Danemarck en six semaines; défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois, et passe en Pologne. Description de la Pologne et de son gouvernement. Charles gagne plusieurs batailles, et est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un roi.

TROIS puissans rois menaçaient ainsi l'enfance de Charles XII. Les bruits de ces préparatifs consternaient la Suède, et alarmaient le conseil : les grands généraux étaient morts ; on avait raison de tout craindre sous un jeune roi, qui n'avait encore donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistait presque jamais dans son conseil que pour croiser les jambes sur la table ; distrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on était : quelques conseillers proposaient de détourner la tempête par des négociations. Tout d'un coup le jeune prince

se lève avec l'air de gravité et d'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti.

« Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne ja-» mais faire une guerre injuste, mais de n'en » finir une légitime que par la perte de mes » ennemis. Ma résolution est prise : j'irai » attaquer le premier qui se déclarera ; et » quand je l'aurai vaincu, j'espère faire quel-» que peur aux autres. » Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers ; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi et honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre et de César, il se proposa d'imiter tout de ces deux conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassemens : il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faste dans les habits, il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. On l'avait soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa cour, soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-seulement de peur d'en être gou-

verné, mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il voulait contenir dans la discipline la plus rigoureuse ; peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les rois qui dompt-tât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Ce n'est pas, comme on l'a prétendu, qu'il voulût se punir d'un excès, dans lequel on disait qu'il s'était laissé emporter à des actions indignes de lui : rien n'est plus faux que ce bruit populaire : jamais le vin n'av it surpris sa raison, et c'est ce que m'a confirmé M. de Croissi, ambassadeur auprès de lui ; mais le vin allumait trop son tempérament tout de feu ; il quitta même depuis la bière, et se réduisit à l'eau pure. De plus, la sobriété était une vertu nouvelle dans le nord, et il voulait être le modèle des Suédois en tout genre.

Il commença par assurer des secours au duc de Holstein son beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voisine du Holstein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait besoin. Ses états étaient déjà ravagés, son château de Gottorp pris, sa ville de Tonninge pressée par un siége opiniâtre, où le roi de Danemarck était venu en personne, pour jouir d'une conquête qu'il croyait sûre. Cette étincelle commençait à embraser l'empire. D'un côté, les troupes Saxonnes du roi de

Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfembutel, de Hesse-Cassel, marchaient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hannover et de Zell, et trois régimens de Hollande venaient secourir le duc. Tandis que le petit pays de Holstein était ainsi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre et l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux états étaient garans du traité d'Altena violé par les Danois; ils s'empressaient alors à secourir le duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposait à l'agrandissement du roi de Danemarck. Ils savaient que le Danois étant maître du passage du Sund, imposerait des lois onéreuses aux nations commerçantes, quand il serait assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a long-temps engagé les Anglais et les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les princes du nord; ils se joignirent au jeune roi de Suède, qui semblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, et le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de se défendre. Cependant Charles partit pour sa première campagne le 8 mai, nouveau style, de l'année 1700. Il quitta Stockholm où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelscroon,

croon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes et en l'admirant. Avant de sortir de Suéde, il établit à Stockholm un conseil de défense, composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes et les fortifications du pays. Le corps du Sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses états, son esprit, libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé le roi Charles, le plus grand qu'on ait jamais vu, était de cent vingt pièces de canon ; le comte Piper, son premier ministre, le général Renchild, et le comte de Guiscard, ambassadeur de France en Suède, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte Danoise évita le combat, et laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague, pour y jeter quelques bombes.

Alors le roi, comme dans un transport soudain, prenant les mains du comte Piper et du général Renchild : *Ah*, dit-il, *si nous profitions de l'occasion pour faire une descente, et pour assiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle serait bloquée par mer !* Renchild, lui répondit : Sire, le grand Gustave, après quinze ans d'expérience, n'eût pas fait une autre

proposition. Les ordres furent donnés le moment d'après pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient sur les côtes de Suède, et qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta son grand vaisseau, et monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fascines, des chevaux de frise, et les instrumens des pionniers. Cinq cents hommes d'élite suivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaisseaux de guerre du roi, avec deux frégates Anglaises et deux Hollandaises, qui devaient favoriser la descente à coups de canon.

Copenhague, capitale du Danemarck, est située dans l'île de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-ouest le Sund, et à l'orient la mer Baltique, où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçaient d'une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flotte, et par le mouvement des vaisseaux Suédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage : la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek, à sept milles de Copenhague. Aussitôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, et l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Le roi quitta alors sa frégate pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ses gardes : l'ambassadeur de France était toujours auprès de lui. *Monsieur l'ambassadeur*, lui dit-il en latin, (car il ne voulait jamais parler français) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois; vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire*, lui répondit le comte de Guiscard, en Français : *le roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de votre majesté; je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante.* En disant ces paroles il donna la main au roi, qui sauta dans la chaloupe, où le comte Piper et l'ambassadeur entrèrent. On s'avançait sous les coups de canon des vaisseaux qui favorisaient la descente. Les bateaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cents pas du rivage : Charles XII, impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-delà la ceinture : ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivent aussitôt son exemple, et marchent au rivage, malgré une grêle de mousquetades que tiraient les Danois. Le roi qui n'avait jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major Stuard qui se trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit sifflement qu'il entendait à ses

oreilles : *c'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire*, lui dit le major. *Bon*, dit le roi, *ce sera-là dorénavant ma musique*. Dans le même moment le major qui expliquait le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule, et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi. Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues, parce que ceux qui attaquent, ont toujours une impétuosité que ne peuvent avoir ceux qui se défendent, et qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de sa faiblesse et de leur supériorité. La cavalerie danoise et les milices s'enfuirent après une faible résistance. Le roi, maître de leurs retranchemens, se jeta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers la ville, et marqua lui-même un campement. En même temps il renvoya ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suède voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspirait à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étaient sur le rivage, prêts à s'embarquer, et dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vue de la flotte danoise, qui n'avait osé branler. Copenhague intimidée, envoya aussitôt des députés au roi, pour le supplier de ne point bombarder

la ville. Il les reçut à cheval, à la tête de son régiment des gardes. Les députés se mirent à genoux devant lui ; il fit payer à la ville quatre cent mille risdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il fallait obéir ; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignassent payer : ceux qui les apportèrent, furent bien étonnés d'être payés généreusement et sans délai, par les moindres soldats de l'armée. Il régnait depuis long-temps dans les troupes Suédoises une discipline qui n'avait pas peu contribué à leurs victoires : le jeune roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le payement de ce qu'il achetait, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire, ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir eu la permission, et il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisait toujours dans son camp la prière deux fois par jour, à sept heures du matin et à quatre heures du soir ; il ne manqua jamais d'y assister, et de donner à ses soldats l'exemple de la piété comme de la valeur. Son camp, bien mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance ; les paysans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois,

qui ne les payaient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède, des provisions qui manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Danemarck était alors dans le Holstein, où il semblait ne s'être rendu que pour lever le siége de Tonninge. Il voyait la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la Zéeland, et prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses états, que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois, auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids, dans un pays autrefois libre, où tous les paysans et même beaucoup de bourgeois sont esclaves aujourd'hui. Charles fit dire au roi de Danemarck, qu'il ne faisait la guerre que pour l'obliger à faire la paix; qu'il n'avait qu'à se résoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite, et son royaume mis à feu et à sang. Le Danois était trop heureux d'avoir affaire à un vainqueur qui se piquait de justice. On assembla un congrès dans la ville de Travendal, sur les frontières du Holstein. Le roi de Suède ne souffrit pas que l'art des ministres traînât les négociations en longueur; il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il était descendu en Zéeland. Effectivement, il fut conclu le cinq d'août, à

l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, et délivré d'oppression. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié, et humilié son ennemi. Ainsi Charles XII, à dix-huit ans, commença et finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même temps, le roi de Pologne investissait la ville de Riga, capitale de la Livonie, et le czar s'avançait du côté de l'orient, à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux comte d'Alberg, général Suédois, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, joignait le feu d'un jeune homme, à l'expérience de soixante campagnes. Le comte Flemming, depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre et de cabinet, et le sieur Patkul, pressaient tous deux le siége sous les yeux du roi; mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avaient remportés, l'expérience du vieux comte d'Alberg rendait inutiles leurs efforts, et le roi de Pologne désespérait de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga était pleine de marchandises appartenantes aux Hollandais. Les états-généraux ordonnèrent à leur ambassadeur auprès du roi Auguste, de lui faire sur cela des représentations. Le roi de Pologne ne se fit pas prier; il consentit à lever le siége, plutôt que de

causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils surent la véritable cause.

Il ne restait donc plus à Charles XII, pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiowits. Il était d'autant plus animé contre lui, qu'il y avait encore à Stockholm trois ambassadeurs Moscovites qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui se piquait d'une probité sévère, qu'un législateur, comme le czar, se fît un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune prince, plein d'honneur, ne pensait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois et pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venait de faire paraître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguait pour raison de la guerre, qu'on ne lui avait pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il avait passé *incognito* à Riga, et qu'on avait vendu les vivres trop cher à ses ambassadeurs : c'étaient-là les griefs pour lesquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée, le premier octobre, dans un temps plus rude en ce climat, que ne l'est le mois de janvier à Paris. Le czar, qui dans de pareilles saisons, faisait quelquefois quatre cents lieues en poste à cheval, pour aller visiter

visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ses troupes que lui-même. Il savait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de Gustave-Adolphe, faisaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été. Il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connaître de saisons, et les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un temps où les glaces et les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le czar Pierre assiégeait Narva à trente degrés du pôle, et Charles XII s'avançait pour la secourir. Le czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, et ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de son armée au duc de Croi, Allemand, général habile, mais peu secondé alors par les officiers Moscovites. Pour lui, il n'avait, dans ses propres troupes, que le rang de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse jusque-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire, sans expérience et en tumulte, des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût

lieutenant à Narva, pour enseigner à la nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois; mais c'est au temps à aguerrir les troupes, et à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls bons soldats de l'armée étaient trente mille strelits, qui étaient en Moscovie ce que les janissaires sont en Turquie; le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages; les uns armés de flèches, les autres de massues; peu avaient des fusils; aucun n'avait vu un siége régulier : il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons qui auraient dû réduire la petite ville de Narva en cendres, y avaient à peine fait brêche; tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva était presque sans fortifications; le comte de Hoorn qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix semaines.

On était déjà au quinze de novembre, quand le czar apprit que le roi de Suède ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Narva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la supériorité du nombre.

Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée, et à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes qui s'avançaient de Plescow à grandes journées ; il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable si un législateur qui a fait de si grandes choses pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes qui pouvait très-bien arriver sans lui, et sembla par cette démarche craindre de combattre dans un camp retranché, un jeune prince sans expérience qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer Charles XII entre deux armées. Ce n'était pas tout ; trente mille hommes détachés du camp devant Narva, étaient postés à une lieue de cette ville sur le chemin du roi de Suède ; vingt mille strelits étaient plus loin sur le même chemin, cinq mille autres faisaient une garde avancée. Il fallait passer sur le ventre à toutes ces troupes avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart et d'un double fossé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw, dans le golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, et un peu plus de quatre mille che-

vaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, et seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée des cinq mille hommes s'enfuit à leur approche. Les vingt mille qui étaient derrière eux, épouvantés de la fuite de leurs compatriotes, ne résistèrent presque pas; ils allèrent porter le désordre et l'effroi aux trente mille hommes qui étaient à une lieue du camp, et la terreur panique se communiquant à toutes ces troupes, elles se retirèrent au gros de l'armée sans combattre. Ces trois postes furent emportés en deux jours et demi, et ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille Moscovites, bordé de cent cinquante canons de bronze. À peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos,

que sans délibérer il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal était de deux fusées, et le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un officier général lui ayant représenté la grandeur du péril : *Quoi, vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites !* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier : *N'êtes-vous donc pas de mon avis*, lui dit-il : *N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis ; l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir, et l'autre, que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder ; et ainsi je serai réellement plus fort qu'eux ?* l'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, et on marcha aux Moscovites à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnait au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demi-heure, sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp où était le quartier du czar ; il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui même avait été chercher ces quarante mille hommes qui devaient arriver

dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle dans le bras gauche ; mais elle ne fit qu'endommager légèrement les chairs ; son activité l'empêcha même de sentir qu'il était blessé. Son cheval fut tué sous lui presque aussitôt. Un second eut la tête emportée d'un coup de canon. Il sauta légèrement sur un troisième, en disant : *Ces gens-ci me font faire mes exercices*, et continua de combattre et de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis, jusqu'à la rivière de Narva, avec son aîle gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards, la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres désespérés retournèrent à leur camp, sans savoir où ils allaient. Ils trouvèrent quelques baraques, derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver ; mais enfin leurs généraux Dolgorouky, Gollofkin, Federowits, vinrent se rendre au roi, et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait, arriva le duc de Croi, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance, avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa cour, les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits désarmés, jusqu'à la rivière de Narva ; on leur fournit des bateaux pour la repasser, et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait, la droite des Moscovites se battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu quinze cents hommes ; dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchemens, un grand nombre était noyé, beaucoup avaient passé la rivière, il en restait encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait, pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville : là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aîle gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le général Vede, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, et comment il avait renvoyé tous les

officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire, qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées, et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardé, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du duc de Croi et des autres officiers généraux Moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; et sachant qu'ils manquaient d'argent, et que les marchands de Narva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc de Croi, et cinq cents à chacun des officiers Moscovites, qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm et aux alliés de la Suède ; mais le roi retrancha

de sa main tout ce qui était trop avantageux pour lui, et trop injurieux pour le czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entre autres on en frappa une qui le représentait d'un côté sur un piédestal, où paraissaient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonais; de l'autre était un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un cerbère avec cette légende, *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva; on en vit un qui était un grand exemple des révolutions de la fortune : il était fils aîné et héritier du roi de Georgie; on le nommait le czarafis, nom qui signifie prince, ou fils du czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie; car le mot de czar voulait dire roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples sont descendus, et ne vient point des Césars de Rome, si long-temps inconnus à ces barbares. Son père Mitelleski, czar et maître de la plus belle partie des pays qui sont entre les montagnes d'Ararat, et les extrémités orientales de la mer Noire, avait été chassé de son royaume par ses propres sujets en mil six cent quatre-vingt-huit, et avait choisi de se jeter entre les bras de l'empereur de Moscovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le

Grand dans son expédition contre les Suédois; et fut pris en combattant, par quelques soldats Finlandais, qui l'avaient déjà dépouillé, et qui allaient le massacrer. Le comte Renchild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, et le présenta à son maître; Charles l'envoya à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher en le voyant partir, de faire tout haut devant ses officiers, une réflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un prince Asiatique, né au pied du mont Caucase, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'est comme si j'étais un jour prisonnier*, dit-il, *chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eut fait une prédiction.

Le czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Narva, et la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes, sans expérience et sans discipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingt mille dans un camp retranché; il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisait ses sujets. Je sais bien, dit-il, que les

Suédois nous battront long-temps, mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscow sa capitale, fut dans l'épouvante et dans la désolation à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté et l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, et que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à saint Nicolas, patron de la Moscovie. Cette prière est trop singulière pour n'être pas rapportée. La voici :

« O toi, qui es notre consolateur perpétuel » dans toutes nos adversités, grand saint » Nicolas, infiniment puissant, par quel » péché t'avons-nous offensé dans nos sacri- » fices, génuflexions, révérences et actions » de graces, que tu nous ayes ainsi aban- » donnés ? Nous avions imploré ton assistance » contre ces terribles insolens, enragés, » épouvantables, indomptables destructeurs, » lorsque, comme des lions et des ours qui » ont perdu leurs petits, ils nous ont atta- » qués, effrayés, blessés, tués par milliers, » nous qui sommes ton peuple. Comme il est » impossible que cela soit arrivé sans sorti- » lége et enchantement, nous te supplions, » ô grand saint Nicolas ! d'être notre cham- » pion et notre porte-étendard, de nous dé- » livrer de cette foule de sorciers, et de les

» chasser bien loin de nos frontières avec la
» récompense qui leur est due. »

Tandis que les Moscovites se plaignaient à saint Nicolas de leur défaite, Charles XII faisait rendre graces à Dieu, et se préparait à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois et des Moscovites, viendrait bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le czar: ces deux princes convinrent d'une entrevue, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, et qui ne convenaient ni à leur situation ni à leur humeur. Les princes du nord se voient avec une familiarité qui n'est point encore établie dans le midi de l'Europe. Pierre et Auguste passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès; car le czar, qui voulait réformer sa nation, ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devait acheter de divers princes, et que le czar devait soudoyer. Celui-ci, de son côté, devait envoyer cinquante mille Moscovites en Pologne pour y apprendre l'art de la guerre, et promettait de

payer au roi Auguste trois millions de risdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suède : c'était un moyen prompt et sûr d'aguerrir les Moscovites ; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII se mit en devoir d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga que le roi Auguste avait assiégée inutilement. Les troupes Saxonnes étaient postées le long de la rivière de Duna, qui est fort large en cet endroit : il fallait disputer le passage à Charles, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade ; mais ils avaient à leur tête le maréchal de Stenau qui faisait les fonctions de général, et le prince Ferdinand, duc de Courlande, qui commandait sous lui. Le roi de Suède avait seul formé le plan du passage qu'il allait tenter. Il avait fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords, beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvaient se lever et se baisser comme des ponts-levis. En se levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient, en se baissant ils servaient de pont pour le débarquement ; il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du nord, où il était, au

sud, où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la rivière, dérobait aux Saxons la vue de ses troupes, et de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage grossissant toujours, et chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagème. Etant déjà au milieu de la rivière; *Eh bien*, dit-il au général Renchild, *la Duna ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague : croyez-moi, général, nous les battrons.* Il arriva en un quart-d'heure à l'autre bord, et fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon, et forme sa bataille sans que les ennemis offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hasard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Le maréchal Stenau ne perdit pas un moment; à peine aperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus et pour-

suivis jusque dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant, repoussèrent le maréchal Stenau, et s'avancèrent dans la plaine. Stenau sentit que ses troupes étaient étonnées ; il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais, et d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain, et le temps qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer : il avait avec lui quinze mille hommes, Stenau et le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie, qu'un canon de fer sans affut. La bataille fut rude et sanglante : le duc eut deux chevaux tués sous lui ; il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi ; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé et à demi mort, du milieu de la mêlée, et de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le roi de Suède, après sa victoire, court à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché se rendent à lui à discrétion ; c'était un voyage, plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie,

soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse, et il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne et le czar avaient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là, étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, et observant sa sobriété extrême dans un silence profond, paraissant comme enseveli dans ses grandes idées, un colonel allemand, qui assistait à son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le czar et le roi de Pologne avaient faits au même endroit, étaient un peu différens de ceux de sa majesté. *Oui*, dit le roi en se levant, *et j'en troublerai plus aisément leur digestion.* En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, est un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peuples ne sont chrétiens que depuis environ sept cent cinquante ans. C'est une chose singulière que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne se parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle latin, jusqu'aux

jusqu'aux domestiques. Ce grand pays est très-fertile; mais les peuples n'en sont que moins industrieux. Les ouvriers et les marchands qu'on voit en Pologne, sont des Ecossais, des Français, des Juifs, qui achètent à vil prix les bleds, les bestiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzik et en Allemagne, et vendent chèrement aux nobles de quoi satisfaire l'espèce de luxe qu'ils connaissent et qu'ils aiment. Ainsi ce pays, arrosé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de sel, et couvert de moissons, reste pauvre malgré son abondance, parce que le peuple est esclave, et que la noblesse est fière et oisive.

Son gouvernement est la plus fidèle image de l'ancien gouvernement Celte et Gothique, corrigé ou altéré par-tout ailleurs. C'est le seul état qui ait conservé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner sa voix dans l'élection d'un roi, et de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits est joint au plus grand des abus, le trône est presque toujours à l'enchère; et comme un Polonais est rarement assez riche pour l'acheter, il a été vendu souvent aux étrangers. La noblesse et le clergé défendent leur liberté contre leur roi, et l'ôtent au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand

nombre soit par-tout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là, le paysan ne sème point pour lui, mais pour des seigneurs à qui, lui, son champ, et le travail de ses mains appartiennent, et qui peuvent le vendre et l'égorger avec le bétail de la terre ; tout ce qui est gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une assemblée entière de la nation : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné ; ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres : ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses. Ils aiment mieux servir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce ; et en pensant les chevaux de leurs maîtres, ils se donnent le titre d'électeurs des rois, et de destructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de la majesté royale, le croirait le prince le plus absolu de l'Europe ; c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on suppose chez d'autres nations, entre le souverain et les sujets. Le roi de Pologne à son sacre même, et en jurant les *Pacta conventa*, dispense ses sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il viole les lois de la république.

Il nomme à toutes les charges et confère tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en

Pologne, que les terres et le rang de noble. Le fils d'un palatin et celui du roi, n'ont nul droit aux dignités de leur père; mais il y a cette grande différence entre le roi et la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée; et que la république a le droit de lui ôter la couronne, s'il transgressait les lois de l'état.

La noblesse jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, et rarement ses affections. A peine ont-ils élu un roi, qu'ils craignent son ambition, et lui opposent leurs cabales. Les grands qu'il a faits et qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la cour, sont l'objet de la haine du reste de la noblesse : ce qui forme toujours deux partis; division inévitable, et même nécessaire dans des pays où l'on veut avoir des rois, et conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les états-généraux qu'on appelle diètes. Ces états sont composés du corps du sénat, et de plusieurs gentilshommes. Les sénateurs sont les palatins et les évêques : le second ordre est composé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes assemblées préside l'archevêque de Gnesne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, et la première personne de l'état après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne

un autre cardinal que lui; parce que la pourpre romaine ne donnant aucune préséance dans le sénat, un évêque qui serait cardinal, serait obligé ou de s'asseoir à son rang de sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes se doivent tenir par les lois du royaume, alternativement en Pologne et en Lithuanie. Les députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates dont ils sont descendus, et quelquefois même au milieu de l'ivresse: vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états-généraux, jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'opposer aux lois du sénat. Un seul gentilhomme qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste; et s'il part de l'endroit où se tient la diète, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du roi, quoique

souvent contre son consentement, et contre ses intérêts : à peu près comme la ligue se servait en France du nom de Henri III pour l'accabler ; et comme en Angleterre le parlement qui fit mourir Charles I sur un échafaud, commença par mettre le nom de ce prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux diètes générales à confirmer ou à casser *les actes* de ces confédérations. Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les états monarchiques un roi peut abolir les lois de son prédécesseur, et les siennes propres.

La noblesse qui fait les lois de la republique, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, et peut composer un corps de plus de cent cinquante mille hommes. Cette grande armée, nommée *Pospolite*, se meut difficilement, et se gouverne mal : la difficulté des vivres et des fourrages la met dans l'impuissance de subsister long-temps assemblée : la discipline, la subordination, l'expérience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime, la rend toujours formidable.

On peut la vaincre, ou la dissiper, ou la tenir même pour un temps dans l'esclavage, mais elle secoue bientôt le joug ; ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête

couche par terre, et qui se relèvent dès que le vent ne soufle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de place de guerre, ils veulent être les seuls remparts de leur république; ils ne souffrent jamais que leur roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre, que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontières. Que si dans leurs guerres, ou civiles ou étrangères, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des fossés presque comblés; et la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La *Pospolite* n'est pas toujours à cheval pour garder le pays; elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la république. Elle est composée de deux corps indépendans l'un de l'autre, sous deux grands généraux différens. Le premier corps est celui de la Pologne, et doit être de trente-six mille hommes: le second, au nombre de douze mille, est celui de Lithuanie. Les deux grands généraux sont indépendans l'un de l'autre. Quoique nommés par le roi, ils ne

rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république, et ont une autorité suprême sur les troupes. Les colonels sont les maîtres absolus de leurs régimens, c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, et à leur payer leur solde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils désolent le pays, et ruinent les laboureurs pour satisfaire leur avidité et celle de leurs soldats. Les seigneurs *Polonais* paraissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes : leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentilshommes : elle est remarquable par la beauté des chevaux, et par la richesse des habillemens et des harnois.

Les gendarmes sur-tout, que l'on distingue en houssards et pancernes, ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques et clous d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, et quelquefois d'argent massif, avec de grandes housses trainantes à la manière des turcs, dont les Polonnais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée et superbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vêtue, mal armée, sans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. C'est ainsi du moins

qu'elle fut jusque vers 1710. Ces fantassins, qui ressemblent à des tartares vagabonds, supportent avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, et tous les poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats Polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir et à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'était flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattraient en sa faveur, que la *Pospolite* Polonaise s'armerait à ses ordres, et que toutes ces forces, jointes aux Saxons ses sujets, et aux Moscovites ses alliés, composeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oserait paraître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours par les soins même qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses pays héréditaires au pouvoir absolu, il crut, trop peut-être, qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe; le commencement de son règne fit des mécontens; ses premières démarches irritèrent le parti qui s'était opposé à son élection, et aliénèrent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnes, et ses frontières de troupes. Cette nation, bien plus jalouse de maintenir

sa

sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du roi Auguste contre la Suède, et l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la république. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonais sentaient que si cette guerre entreprise sans leur consentement était malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés serait en proie au roi de Suède, et que si elle était heureuse, ils seraient subjugués par leur roi même, qui maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par Charles XII justement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons et les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le roi de Suède avait renversé tout ce qui était sur son passage, et s'avançait avec une armée victorieuse, au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis divisaient alors la Lithuanie, celui des princes Sapieha, et celui d'Oginsky. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes

Sapieha ; et Oginski mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée Lithuanienne, que ces troubles et le défaut d'argent réduisaient à un petit nombre, était en partie, dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne, était séparé en petits corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne et subsistaient de rapines. Auguste ne voyait en Lithuanie, que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, et une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux et implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les lois, elle n'était pas de dix-huit mille. Non-seulement elle était mal payée et mal armée, mais ses généraux ne savaient encore quel parti prendre.

La ressource du roi était d'ordonner à la noblesse de le suivre; mais il n'osait s'exposer à un refus qui eût trop découvert et par conséquent augmenté sa faiblesse.

Dans cet état de trouble et d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diète : de même qu'en Angleterre dans les temps difficiles, tous les corps de l'état présentent des adresses au roi, pour le prier de convoquer un parlement. Auguste avait plus besoin d'une armée que d'une diète, où les actions des rois sont pesées. Il fallut

bien cependant qu'il la convoquât pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2 de décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que Charles XII avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenaient pour les Sapieha, les Lubormirsky et leurs amis, le palatin Leczinsky trésorier de la couronne, et sur-tout les partisans des princes Sobiesky, étaient tous secrètement attachés au roi de Suède.

Le plus considérable de ses partisans, et le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, était le cardinal Radjouski, archevêque de Gnesne, primat du royaume, et président de la diète. C'était un homme plein d'artifices et d'obscurités dans sa conduite; entièrement gouverné par une femme ambitieuse, que les Suédois appelaient madame la cardinale, laquelle ne cessait de le pousser à l'intrigue et à la faction. L'habileté du primat consistait, dit-on, à profiter des conjonctures, sans chercher à les faire naître : il paraissait souvent irrésolu; car qui ne l'est pas dans une guerre civile? Le roi Jean Sobiesky, prédécesseur d'Auguste, l'avait d'abord fait évêque de Warmie, et vice-chancelier du royaume. Radjousky n'étant encore qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat; ainsi

réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de Jean, pour mettre le prince Jacques Sobiesky sur le trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal primat se joignit alors à l'abbé de Polignac, ambassadeur de France, pour donner la couronne au prince de Conti, qui en effet fut élu. Mais l'argent et les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations. Il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, et attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation et ce nouveau roi.

Les victoires de Charles XII, protecteur du prince Jacques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement général de tous les esprits contre le roi Auguste, firent croire au cardinal primat que le temps était arrivé, où il pourrait renvoyer Auguste en Saxe, et rouvrir au fils du roi Jean le chemin du trône. Ce prince autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le roi Auguste était haï; mais il n'osait concevoir alors l'idée d'une si grande révolution, et cependant le cardinal en jetait insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le

roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde et par la charité ; piéges usés et connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne et à son roi. Charles XII répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restait dans le grand-duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète ; qu'il faisait la guerre à Auguste et aux Saxons, non aux Polonais ; et que loin d'attaquer la république, il venait la tirer d'oppression. Ces lettres et ces réponses étaient pour le public. Des émissaires qui allaient et venaient continuellement de la part du cardinal au comte Piper, et des assemblées secrètes chez ce prélat, étaient les ressorts qui faisaient mouvoir la diète : elle proposa d'envoyer une ambassade à Charles XII, et demanda unanimement au roi, qu'il n'appelât plus les Moscovites sur les frontières, et qu'il renvoyât ses troupes Saxonnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avait déjà fait ce que la diète exigeait de lui. La ligue conclue secrètement à Birzen avec le Moscovite, était devenue aussi inutile qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien

éloigné de pouvoir envoyer au czar les cinquante mille Allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'empire. Le czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressait pas de secourir alors de toutes ses forces un royaume divisé, dont il espérait recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, et ravageant les terres des Polonais, jusqu'à ce que, poursuivis par les généraux Suédois, et ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga, le roi Auguste les envoya hiverner et se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation Polonaise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues: la diète était partagée en presque autant de factions qu'il y avait de palatins; un jour les intérêts du roi Auguste y dominaient, le lendemain ils y étaient proscrits. Tout le monde criait pour la liberté et la justice; mais on ne savait point ce que c'était que d'être libre et juste. Le temps se perdait à cabaler en secret, et à haranguer en public: la diète ne savait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils,

parce que les hommes hardis y sont factieux, et que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La diète se sépara en tumulte le 17 février de l'année 1702, après trois mois de cabales et d'irrésolutions. Les sénateurs, qui sont les palatins et les évêques, restèrent dans Varsovie. Le sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des lois, que rarement les diètes infirment : ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, et décida plus vîte.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambassade proposée dans la diète ; que la *pospolite* monterait à cheval, et se tiendrait prête à tout événement. Ils firent plusieurs réglemens pour apaiser les troubles de Lithuanie, et plus encore pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des lois dures de son vainqueur que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au roi de Suède, et voulut entamer avec lui un traité secret. Il fallait cacher cette démarche au sénat, qu'il regardait comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire était délicate ; il s'en reposa sur la comtesse de Konismarck, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il était alors attaché. Cette femme célèbre dans le monde par son esprit et par sa beauté, était plus capable qu'aucun ministre

de faire réussir une négociation : de plus, comme elle avait du bien dans les états de Charles XII, et qu'elle avait été long-temps à sa cour, elle avait un prétexte plausible d'aller trouver ce prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, et s'adressa d'abord au comte Piper, qui lui promit trop légèrement une audience de son maître. La comtesse, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables personnes de l'Europe, avait le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avait jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y était née ; elle s'amusait même quelquefois à faire des vers français, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII, que l'histoire ne doit point omettre. Elle introduisait les dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de Charles. La pièce finissait ainsi :

Enfin, chacun des dieux discourant à sa gloire,
Le plaçait par avance au temple de mémoire ;
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit et d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il refusa constamment de la voir : elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faisait à

cheval. Effectivement, elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit; elle descendit de carrosse, dès qu'elle l'aperçut. Le roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, et s'en retourna dans l'instant; de sorte que la comtesse de Konismarck ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne se jetât dans les bras du sénat. Il lui fit deux propositions par le palatin de Mariembourg; l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la république, à laquelle il payerait, de ses propres deniers, deux quartiers d'avence; l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le cardinal-primat fit une réponse aussi dure qu'était le refus du roi de Suède. Il dit au palatin de Mariembourg, au nom de l'assemblée, « qu'on avait résolu d'envoyer à » Charles XII une ambassade; qu'il ne » s'agissait plus que d'accommoder le roi avec » la Pologne et la Suède; qu'il était inutile » de payer une armée qui ne combattrait pas » pour lui, sans l'ordre de la république; » et que pour les Saxons, il ne lui conseillait » pas de les faire venir. » . . . .

Le roi dans cette extrémité voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans alla de sa part trouver

Charles, pour savoir de lui, où, et comment sa majesté Suédoise voudrait recevoir l'ambassade du roi son maître et de la république. On avait oublié malheureusement de demander un passeport aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptait recevoir une ambassade de la république, et rien du roi Auguste.

Alors Charles ayant laissé derrière lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, et plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'ambassade de la république : elle était composée de cinq sénateurs. Le roi leur donna audience dans sa tente avec une pompe qu'il avait toujours dédaignée, mais qu'il crut nécessaire alors. Leurs discours furent pleins de ménagemens et d'obscurités : ils ne prononcèrent pas une seule fois le nom du roi de Pologne, ne voulant ni parler en sa faveur, ni s'en plaindre ouvertement; mais seulement laisser entendre ce qu'il ne convenait pas d'expliquer. Charles traita en particulier chaque ambassadeur avec amitié, et avec confiance. Mais quand il fallut répondre à la république qui les envoyait, et qui, à son gré, n'entrait pas dans ses vues aveo une soumission assez prompte, il leur fit dire par

le comte Piper, qu'il ferait réponse dans Varsovie.

Le même jour, il marcha vers cette ville : sa marche fut précédée par un manifeste, dont le cardinal et son parti inondèrent la Pologne en huit jours. Charles, par cet écrit, invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la sienne, et prétendait leur faire voir que leurs intérêts et les siens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens ; mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du sénat et par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnaître Charles pour protecteur, puisqu'il voulait l'être, et qu'on était encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les sénateurs contraires à Auguste, publièrent hautement l'écrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés demeurèrent dans le silence. Enfin, quand on apprit que Charles avançait à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir : le cardinal quitta Varsovie des premiers ; la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambassadeur de l'empereur, celui du czar, le nonce du pape, et quelques évêques et palatins liés à sa fortune. Il fallait fuir, et

on n'avait encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un conseil avec ce petit nombre de sénateurs qui représentaient encore le sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service, ils étaient Polonais; ils avaient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxonnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seraient commandés par le grand général de la Pologne, et renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laissèrent la disposition.

Après ce résultat le roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, et peu satisfait de son parti même. Il fit aussitôt publier ses universaux pour assembler la pospolite et les armées, qui n'étaient guère que de vains noms : il n'y avait rien à espérer en Lithuanie où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions et de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le roi, autorisé par les lois de l'état, ordonne, sur peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval, et de le suivre; il commençait à devenir problématique, si on devait lui obéir. Sa grande ressource était dans les troupes de son élec-

torat, où la forme du gouvernement entièrement absolue ne lui laissait pas craindre une désobéissance. Il avait déjà mandé secrètement douze mille Saxons qui s'avançaient avec précipitation. Il en faisait encore revenir huit mille, qu'il avait promis à l'empereur dans la guerre de l'empire contre la France, et qu'il fut obligé de rappeler par la nécessité où il était réduit. Introduire tant de Saxons en *Pologne*, c'était révolter contre lui tous les esprits, et violer la loi faite par son parti même; qui ne lui en permettait que six mille; mais il savait bien que s'il était vainqueur, on n'oserait pas se plaindre, et que s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ces soldats arrivaient par troupes, et qu'il allait de palatinat en palatinat rassembler la noblesse qui lui était attachée, le roi de Suède arriva enfin devant Varsovie, le 5 mai 1702. A la première sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison Polonaise, congédia la garde bourgeoise, établit des corps de garde par-tout, et ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes; mais content de les désarmer, et ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi Auguste assemblait alors ses forces à Cracovie; il fut bien surpris d'y voir arriver le cardinal primat. Cet homme prétendait peut-être garder jus-

qu'au bout la décence de son caractère, et chasser son roi avec les dehors respectueux d'un bon sujet ; il lui fit entendre que le roi de Suède paraissait disposé à un accommodement raisonnable, et demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvait refuser, c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le cardinal primat courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avait point encore osé se présenter. Il vit ce prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avait usé avec les ambassadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gants de buffle qui lui venaient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étaient le duc de Holstein son beau-frère, le comte Piper son premier ministre, et plusieurs officiers généraux. Le roi avança quelques pas au-devant du cardinal ; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart d'heure, que Charles finit en disant tout haut : *Je ne donnerai point la paix aux Polonais, qu'ils n'aient élu un autre roi.* Le cardinal qui s'attendait à cette déclaration, la fit savoir aussitôt à tous les palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disait en avoir, et en même temps de la nécessité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le roi de Pologne vit bien qu'il fallait perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxonnes étaient arrivées des frontières de Saxe ; la noblesse du palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui offrir ses services. Il encourageait lui-même chacun de ces gentilshommes à se souvenir de leurs sermens : ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leurs secours, et des troupes qui portaient le nom de l'armée de la couronne, il alla pour la première fois chercher en personne le roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Les deux rois parurent en présence le 13 juillet de cette année 1702, dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie et Cracovie. Auguste avait près de vingt-quatre mille hommes. Charles XII n'en avait que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein qui commandait la cavalerie Suédoise, jeune prince plein de courage et de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui : il ne répondit rien ; quelques larmes tombèrent de ses yeux : il se cacha un moment le visage avec les mains, puis tout à

coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge ; mais l'ascendant de Charles XII l'emporta. Il gagna une victoire complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'Auguste lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, et marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre, et prit le château d'assaut. Ses soldats, les seuls dans le monde qui s'abstinssent de piller après la victoire, ne maltraitèrent aucun bourgeois ; mais le roi fit payer aux habitans la témérité de leur résistance par des contributions excessives.

Il sortit de Cracovie bien résolu de poursuivre le roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit, et lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fit aussitôt répandre dans la Pologne et dans l'empire que Charles XII était mort de sa chute.

chute. Cette fausse nouvelle crue quelque temps, jeta tous les esprits dans l'étonnement et dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Mariembourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande ; peu de palatinats refusèrent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses et par cette affabilité nécessaire aux rois absolus pour se faire aimer, et aux rois électifs pour se maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du roi de Suède ; mais le mouvement était déjà donné à ce grand corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avait reçue : tous ses membres jurèrent de demeurer fidèles à leur souverain ; tant les compagnies sont sujettes aux variations. Le cardinal primat lui-même, affectant encore d'être attaché au roi Auguste, vint à la diète de Lublin ; il y baisa la main au roi, et ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistait à jurer que l'on n'avait rien entrepris, et que l'on n'entreprendrait rien contre Auguste. Le roi dispensa le cardinal de la première partie du serment, et le prélat jura le reste en rougissant. Le résultat de cette diète fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son souverain ; qu'on donnerait six semaines aux

Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, et pareil terme aux princes de Sapieha, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations Charles XII, guéri de sa blessure, renversait tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer, par les intrigues du cardinal primat, une nouvelle assemblée à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses généraux lui représentaient que cette affaire pourrait encore avoir des longueurs, et s'évanouir dans les délais; que pendant ce temps les Moscovites s'aguerrissaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laissées en Livonie et en Ingrie; que les combats qui se donnaient souvent dans ces provinces entre les Suédois et les Russes, n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers, et qu'enfin sa présence y serait peut-être bientôt nécessaire. Charles, aussi inébranlable dans ses projets que vif dans les actions, leur répondit: « Quand je devrais rester ici cinquante ans, » je n'en sortirai point que je n'aye détrôné » le roi de Pologne. »

Il laissa l'assemblée de Varsovie combattre par des discours et par des écrits celle de Lublin, et chercher de quoi justifier ses procédés dans les lois du royaume, lois toujours

équivoques, que chaque parti interprète à son gré, et que le succès seul rend incontestables. Pour lui, ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie et de huit mille d'infanterie qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'armée Saxonne qu'il avait battue à Clissau, et qui avait eu le temps de se rallier et de se grossir pendant que sa chute de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ses approches, et se retirait vers la Prusse au nord-ouest de Varsovie. La rivière de Bug était entre lui et les ennemis. Charles passa à la nage à la tête de sa cavalerie ; l'infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de mai 1703, dans un lieu nommé Pultesk. Le général Stenau les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède dans sa marche précipitée n'en avait pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisait. La terreur de ses armes était si grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le général Stenau fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, et ne tuèrent pas six cents hommes, ayant plus de peine à les poursuivre qu'à les défaire.

Auguste, à qui il ne restait plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Prusse royale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonais. Charles se disposa aussitôt à l'assiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sureté, se retira jusqu'en Saxe. Cependant Charles, dans tant de marches si vives, traversant des rivières à la nage, et courant avec son infanterie, montée en croupe derrière ses cavaliers, n'avait pu amener du canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville; il s'avançait souvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit simple qu'il portait toujours, lui était dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avait jamais pensé: il l'empêchait d'être remarqué et d'être choisi par les ennemis qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses généraux, nommé Lieven, qui était vêtu d'un habit d'écarlate galonné d'or; il craignit que ce général ne fut trop aperçu, il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était si naturelle, que même il ne faisait pas réflexion qu'il exposait sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. Lieven connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remar-

quable, qui exposait aussi ceux qui étaient auprès de lui, et craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, hésitait s'il devait obéir. Dans le moment que durait cette contestation, le roi le prend par le bras, se met devant lui et le couvre ; au même instant une volée de canon qui venait en flanc, renverse le général mort sur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, et parce qu'il l'avait voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, et lui fit croire que sa destinée qui le conservait si singulièrement, le réservait à l'exécution de grandes choses.

Tout lui réussissait, et ses négociations et ses armes étaient également heureuses. Il était comme présent dans toute la Pologne, car son grand maréchal Renchild était au cœur de cet état avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois sous divers généraux, répandus au nord et à l'orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Russes, et Charles était à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le roi de Danemarck, lié par le traité de Travendal que son impuissance l'empêchait de rompre, demeurait dans le silence. Ce monarque plein de prudence n'osait faire

éclater son dépit de voir le roi de Suède si près de ses états. Plus loin, en tirant vers le sud-ouest, entre les fleuves de l'Elbe et du Weser, le duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garnisons, ouvrait encore à ce conquérant les portes de la Saxe et de l'empire. Ainsi, depuis l'Océan germanique jusqu'assez près de l'embouchure de Boristène, ce qui fait la largeur de l'Europe, et jusqu'aux portes de Moscou, tout était dans la consternation et dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suède tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, et jouissait de la gloire de son roi sans en porter le poids, puisque ces troupes victorieuses étaient payées et entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence général du nord devant les armes de Charles XII, la ville de Dantzik osa lui déplaire. Quatorze frégates et quarante vaisseaux de transport amenaient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon et des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il fallait que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzik, ville riche et libre, qui jouit avec Thorn et Elbing des mêmes priviléges en Pologne, que les villes impériales ont dans

l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède et quelques princes Allemands, et elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces puissances les unes des autres. Le comte Steinbock, un des généraux Suédois, assembla le magistrat de la part du roi, demanda le passage pour les troupes et quelques munitions. Le magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser ni lui accorder nettement ses demandes. Le général Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avait demandé ; on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin, les troupes de renfort, le canon et les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siége le 22 septembre.

Robel, gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce temps il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonnière de guerre, et envoyée en Suède. Robel fut présenté désarmé au roi. Ce prince, qui ne perdait jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main ; lui fit un présent considérable en argent, et le renvoya sur sa parole. L'honneur qu'avait la ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic, le fondateur du vrai système du monde, ne lui servit de rien au-

près d'un vainqueur trop peu instruit de ces matières, et qui ne savait encore récompenser que la valeur. La ville, petite et pauvre, fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing, bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les chevaliers Teutons, et annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois, elle balança trop à donner passage aux troupes Suédoises. Elle en fut plus sévèrement punie que Dantzik. Charles y entra le 13 décembre, à la tête de quatre mille hommes, la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jetèrent à genoux dans les rues, et lui demandèrent miséricorde. Il les fit tous désarmer, logea ses soldats chez les bourgeois : ensuite ayant mandé le magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cent soixante mille écus. Il y avait dans la ville deux cents pièces de canon et quatre cents milliers de poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étaient les avant coureurs du détrônement du roi Auguste.

A peine le cardinal avait juré à son roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'assemblée de Varsovie, toujours sous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde et d'obéissance, mais accompagné de trois mille soldats levés dans ses

ses terres. Enfin, il leva le masque, et le 14 février 1704 il déclara, au nom de l'assemblée, *Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La session de ce jour n'était pas encore finie, lorsqu'un courrier du roi de Suède apporta une lettre de ce monarque à l'assemblée. Le cardinal ouvrit la lettre ; elle contenait un ordre, en forme de prière, d'élire pour roi le prince Jacques Sobiesky : on se disposa à obéir avec joie, et on fixa même le jour de l'élection. Jacques Sobiesky était alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la couronne qu'avait portée son père. Il en recevait les complimens, et quelques flatteurs lui avaient même déjà donné le titre de majesté en lui parlant. Il était un jour à la chasse, à quelques lieues de Breslau, avec le prince Constantin l'un de ses frères : trente cavaliers Saxons envoyés secrètement par le roi Auguste, sortent tout à coup d'un bois voisin, entourent les deux princes, et les enlèvent sans résistance. On avait préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduits à Leipsick, où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de Charles, du cardinal et de l'assemblée de Varsovie.

La fortune, qui se joue des têtes couronnées, mit presque dans le même temps le

roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une garde avancée, postée à quelque distance, lorsque le général Renchild parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le temps de monter à cheval lui onzième. Le général Renchild le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le roi fuit jusqu'à Sendomir : le général Suédois l'y suivit encore; et ce ne fut que par un bonheur singulier que ce prince échappa.

Pendant tout ce temps le parti du roi Auguste traitait celui du cardinal, et en était traité réciproquement, de traître à la patrie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. Auguste forcé enfin d'accepter le secours Moscovite, se repentit de n'y avoir pas eu recours assez tôt. Il courait tantôt en Saxe où ses ressources étaient épuisées, tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'osait le servir. D'un autre côté le roi de Suède victorieux et tranquille régnait en Pologne plus absolument que n'avait jamais fait Auguste.

Le comte Piper, qui avait dans l'esprit autant de politique que son maître avait de grandeur dans le sien, proposa alors à Charles XII de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui représentait combien l'exécution en était facile avec une

armée victorieuse, et un parti puissant dans le cœur d'un royaume qui lui était déjà soumis. Il le tentait par le titre de *défenseur de la religion évangélique*, nom qui flattait l'ambition de Charles. Il était aisé, disait-il, de faire en Pologne ce que Gustave Vasa avait fait en Suède, d'y établir le luthéranisme, et de rompre les chaînes du peuple, esclave de la noblesse et du clergé. Charles fut tenté un moment; mais la gloire était son idole. Il lui sacrifia son intérêt, et le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte Piper, qu'il était plus flatté de donner que de gagner des royaumes : il ajouta en souriant : Vous étiez fait pour être le ministre d'un prince Italien.

Charles était encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse royale qui appartient à la Pologne; il portait de là sa vue sur ce qui se passait à Varsovie, et tenait en respect les puissances voisines. Le prince Alexandre, frère des deux Sobiesky enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aisée, et qu'il se vengeait lui-même. Mais impatient de donner un roi à la Pologne, il proposa au prince Alexandre de monter sur le trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter son frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince Alexandre lui déclara, que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur

de son aîné. Le roi de Suède, le comte Piper, tous ses amis, et sur-tout le jeune palatin de Posnanie, Stanislas Leczinsky, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inoui, et ne savaient qui ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la couronne de Pologne, ou le prince Alexandre qui la refusait.

Fin du second Livre.

LIVRE TROISIÈME.

Stanislas Leczinski élu roi de Pologne : mort du cardinal primat : belle retraite du général Schullembourg : exploits du czar : fondation de Pétersbourg : bataille de Frawenstad : Charles entre en Saxe : paix d'Alrandstad : Auguste abdique la couronne, et la cède à Stanislas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, est roué et écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambassadeurs de tous les princes ; il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.

Le jeune Stanislas Leczinski était alors député de l'assemblée de Varsovie, pour aller rendre compte au roi de Suède de plusieurs différends survenus dans le temps de l'enlèvement du prince Jacques. Stanislas avait une physionomie heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de probité et de franchise qui de tous les avantages extérieurs, est sans doute le plus grand, et qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du roi Auguste, de l'assemblée, du cardinal primat et des intérêts différens qui divisaient la Pologne, frappa Charles. La postérité aura peine à croire ce que je vais raconter, et ce que je sais à n'en pouvoir douter.

Le palatin Leczinski rendait compte à Charles avec naïveté de l'état des affaires, du refus que le prince Alexandre faisait de la couronne, et de la difficulté de trouver un roi digne de l'être. Et pourquoi ne le seriez-vous pas, lui dit le conquérant ? Ce seul mot imprévu fut l'unique brigue qui mit Stanislas sur le trône. Charles prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut : qu'il n'avait jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin Leczinski. Il sut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue, qu'il couchait toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne, qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, libéral, adoré de ses vassaux, et le seul seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connaissait de liaisons que celles de l'intérêt et de la faction. Ce caractère qui avait en beaucoup de choses du rapport avec le sien, le détermina entièrement. Il ne prit conseil de personne ; et sans aucune intrigue, sans même aucune délibération publique, il dit à deux de ses généraux en montrant Leczinski : voila le roi qu'auront les Polonais.

Charles qui s'était déterminé en un moment

n'eût jamais pu trouver en Pologne un homme plus capable de concilier tous les partis, que celui qu'il choisissait; le fond de son caractère était l'humanité et la bienfaisance. Quand Stanislas fut depuis retiré dans le duché de Deux-Ponts, des partisans qui voulurent l'enlever, furent pris en sa présence. *Que vous ai-je fait*, leur dit-il, *pour vouloir me livrer à mes ennemis? De quel pays êtes-vous?* Trois de ces aventuriers répondirent qu'ils étaient Français. *Eh bien*, dit-il, *ressemblez à vos compatriotes que j'estime, et soyez incapables d'une mauvaise action.* En disant ces mots, il leur donna tout ce qu'il avait sur lui, son argent, sa montre, sa boîte d'or, et ils partirent en pleurant et en l'admirant : voila ce que je sais de deux témoins oculaires.

Je puis dire avec la même certitude, qu'un jour, comme il réglait l'état de sa maison, il mit sur la liste un officier Français qui lui était attaché. En quelle qualité votre majesté veut-elle qu'il soit sur la liste, lui dit le trésorier? *En qualité de mon ami*, répondit le prince.

J'ai cru être obligé, pour faire connaître son caractère, de rapporter ces faits qui valent peut-être des batailles gagnées. Quand le primat de Pologne sut que Charles XII avait nommé le palatin Leczinski précisément comme Alexandre avait nommé Abdolomine, il accourut auprès du roi de Suède, pour

tâcher de faire changer cette résolution ; il voulait faire tomber la couronne à un Lubormiski. Mais qu'avez-vous à alléguer contre Stanislas Leczinski, dit le conquérant ? Sire dit le primat, il est trop jeune. Le roi répliqua sèchement, il est à peu près de mon âge, tourna le dos au prélat, et aussitôt envoya le comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie, qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, et qu'il fallait élire Stanislas Leczinski. Le comte de Hoorn arriva le sept de juillet ; il fixa le jour de l'élection au douze, comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal primat frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout, pour faire échouer une élection où il n'avait point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie ; alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point se trouver à l'élection, il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur, et ne voulant pas le seconder.

Le samedi douze juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie : l'évêque de Posnanie vint présider l'assemblée à la place du cardinal primat. Il arriva suivi des gentilshommes du parti. Le roi de Suède s'était glissé, dit-on, parmi eux, pour y jouir en

secret de sa puissance. Le comte de Hoorn et deux autres officiers généraux assistaient publiquement à cette solennité, comme ambassadeurs extraordinaires de Charles auprès de la république. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir; l'évêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la diète, *Stanislas* élu roi de Pologne; Charles XII, mêlé dans la foule, fut le premier à crier: *vivat!* tous les bonnets sautèrent en l'air, et le bruit des acclamations étouffa les cris des opposans.

Il ne servit de rien au cardinal primat, et à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'élection, il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau roi: il les reçut comme s'il eût été content d'eux; la plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du roi de Suède. Ce prince rendit au souverain qu'il venait de faire, tous les honneurs dus à un roi de Pologne; et pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent et des troupes.

Charles XII partit aussitôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à son armée devant Léopold, capitale du grand palatinat de Russie, place importante par elle-même, et plus encore par les richesses dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait

quinze jours, à cause des fortifications que le roi Auguste y avait faites. Le conquérant l'investit le 5 septembre, et le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses et maîtresses de la ville, ne se débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étaient dans Léopold. Elles se rangèrent en bataille dans la grande place; là, ce qui restait de la garnison, vint se rendre prisonnier de guerre. Le roi fit publier à son de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au roi Auguste, ou à ses adhérens, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises, que peu osèrent désobéir; on apporta au roi quatre cents caisses remplies d'or et d'argent monnoyé, de vaisselle et de choses précieuses.

Ce commencement du règne de Stanislas fut marqué presque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandaient absolument sa présence, l'avaient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avait avec lui, sa mère, sa femme, et ses deux filles, dont l'une alors âgée seulement d'un an, a été depuis reine de France. Le cardinal primat, l'évêque de Posnanie, et quelques grands de Pologne, composaient sa nouvelle cour; elle était gardée par six mille

Polonais de l'armée de la couronne, depuis peu passés à son service, mais dont la fidélité n'avait point encore été éprouvée. Le général Hoorn, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cents Suédois. On était à Varsovie dans une tranquillité profonde, et Stanislas comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout-à-coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la ville : c'était le roi Auguste qui, par un nouvel effort et par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie, et enlever son rival.

Varsovie était très-mal fortifiée, et les troupes Polonaises qui la défendaient, peu sûres ; Auguste avait des intelligences dans la ville ; si Stanislas demeurait, il était perdu. Il renvoya sa famille en Posnanie, sous la garde des troupes Polonaises auxquelles il se fiait le plus. Le cardinal primat s'enfuit des premiers sur les frontières de Prusse ; plusieurs gentilshommes prirent des chemins différens ; le nouveau roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII, apprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, et forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu souverain. L'évêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir ; une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie

des six mille Polonais suivit Stanislas, une autre escortait sa famille. On envoya en Posnanie ceux dont on ne voulait point exposer la fidélité à la tentation de rentrer au service du roi Auguste. Pour le général Hoorn, qui était gouverneur de Varsovie au nom du roi de Suède, il demeura avec ses quinze cents Suédois dans le château.

Auguste entra dans la capitale en souverain irrité et victorieux. Les habitans déjà rançonnés par le roi de Suède, le furent encore davantage par Auguste. Le palais du cardinal et toutes les maisons des seigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville et à la campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagère, c'est qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi Auguste, demanda au nom de son maître, qu'on lui livrât l'évêque de Posnanie, comme justiciable de la cour de Rome, en qualité d'évêque et de fauteur d'un prince mis sur le trône par les armes d'un luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avait depuis très-long-temps établi en Pologne une espèce de juridiction, à la tête de laquelle est le nonce du pape. Ses ministres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables pour étendre leur pouvoir, révéré par la

multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les causes des ecclésiastiques, et avaient, sur-tout dans les temps de troubles, usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusque vers l'année 1728, où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le roi Auguste, bien aise de punir l'évêque de Posnanie avec bienséance, et de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il se serait élevé en tout autre temps, remit le prélat Polonais entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vu piller sa maison, fut porté par des soldats chez le ministre Italien, et envoyé en Saxe, où il mourut. Le comte de Hoorn essuya dans le château, où il était enfermé, le feu continuel des ennemis; enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cents Suédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le roi Auguste dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte, étaient des Polonais prêts à l'abandonner à la première disgrace; des recrues de Saxons qui n'avaient point encore vu de guerres; des Cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller

des vaincus qu'à vaincre; tous tremblaient au seul nom du roi de Suède.

Ce conquérant, accompagné du roi Stanislas, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyait par-tout devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde; il n'y avait point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenaient trop familiers à Charles; il disait que c'était aller à la chasse plutôt que faire la guerre, et se plaignait de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque temps le commandement de son armée au comte de Schullembourg, général très-habile, et qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître, qu'à vaincre; il faisait la guerre avec adresse, et les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à son infanterie de se retirer en sureté.

Après bien des ruses et des contremarches, il se trouva près de Punits, dans le palatinat de Posnanie, croyant que le roi de Suède et le roi Stanislas étaient à cinquante lieues de lui. Il apprend en arrivant, que les deux rois avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours, et venaient l'attaquer avec dix ou douze mille chevaux. Schullembourg n'avait pas plus de

mille cavaliers, et de huit mille fantassins; il fallait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède, et contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux Allemands, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frize, à la cavalerie; il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois, et par l'élite des généraux Suédois. Il se posta si avantageusement, qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit un genou en terre; il était armé de piques et de fusils: les soldats extrêmement serrés, présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques et de baïonnettes: le second rang un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par-dessus; et le troisième debout, faisait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler; les coups de fusil, de pique et de baïonnette effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer: par ce moyen, les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, et les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avait fait mettre pied à terre à sa cavalerie, l'armée de Schullembourg était détruite sans ressource. Ce général ne craignait

rien tant; il s'attendait à tout moment que les ennemis allaient prendre ce parti ; mais ni le roi de Suède qui avait si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, ni aucun de ses généraux, n'eurent cette idée. Ce combat inégal d'un corps de cavalerie contre des fantassins, interrompu et recommencé à plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suédois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Schullembourg céda enfin ; mais ses troupes ne furent pas rompues ; il en fit un bataillon carré long ; et quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il à respirer dans cet endroit, que les deux rois paraissent tout-à-coup derrière lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, à travers duquel le général Saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suédoise. Au sortir de ce bois, coule la rivière de Parts, au pied d'un village nommé Rutsen. Schullembourg avait envoyé en diligence rassembler des bateaux; il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déjà

déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le temps que Schullembourg était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schullembourg dépendait d'échapper au roi de Suède : le roi, de son côté, croyait sa gloire intéressée à prendre Schullembourg et le reste de son armée : il ne perd point de temps ; il fait passer sa cavalerie à la nage. Les *Saxons* se trouvaient enfermés entre cette rivière de *Parts* et le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie, et qui est déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de Schullembourg paraissait inévitable ; il essaya encore de se tirer de cette extrémité par un de ces coups de l'art qui valent des victoires, et qui sont d'autant plus glorieux, que la fortune n'y a point de part. Il ne lui restait plus que quatre mille hommes ; un moulin qu'il remplit de grenadiers, était à sa droite, un marais à sa gauche ; il avait un fossé devant lui, et son arrière-garde était sur le bord de l'Oder. Il n'avait point de pontons pour traverser ce fleuve ; mais dès la veille il avait commandé des radeaux. Charles arrive, attaque aussitôt le moulin, persuadé qu'après l'avoir pris, il faudra que les Saxons périssent, ou dans le fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils se rendent à discrétion avec leur général. Cependant les radeaux étaient prêts, les Saxons traversaient

l'Oder à la faveur de la nuit; et quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux rois honorèrent par leurs éloges cette retraite, dont on parle encore avec admiration dans l'empire, et Charles ne put s'empêcher de dire : aujourd'hui Schullembourg nous a vaincus.

Mais ce qui faisait la gloire de Schullembourg n'était guère utile au roi Auguste. Ce prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis; il se retira en Saxe, et fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde, craignant déjà, non sans raison, pour la capitale de ses états héréditaires.

Charles XII voyait la Pologne soumise; ses généraux, à son exemple, venaient de battre en Courlande, plusieurs petits corps Moscovites, qui depuis la grande bataille de Narva, ne se montraient plus que par pelotons, et qui dans ces quartiers, ne faisaient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuyent, et qui reparaissent pour fuir encore.

Par-tout où se trouvaient les Suédois, ils se croyaient sûrs de la victoire quand ils étaient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures, Stanislas prépara son couronnement. La fortune qui l'avait fait élire à Varsovie, et qui l'en avait chassé, l'y rappela encore aux acclamations d'une foule

de noblesse que le sort des armes lui attachait. Une diète y fut convoquée, tous les obstacles y furent aplanis ; il n'y eut que la cour de Rome seule qui le traversa.

Il était naturel qu'elle se déclarât pour le roi Auguste, qui de protestant s'était fait catholique pour monter sur le trône, contre Stanislas placé sur le même trône par le grand ennemi de la religion catholique. Clément XI alors pape envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, et sur-tout au cardinal primat, par lesquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils osaient assister au sacre de Stanislas, et attenter en rien contre les droits du roi Auguste.

Le primat retiré alors à Dantzick, était soupçonné d'avoir fait lui même venir ces brefs de Rome, pour rallumer un feu qu'il ne pouvait attiser de ses mains. Si ces brefs parvenaient aux évêques qui étaient à Varsovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéissent par faiblesse, et que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seraient plus nécessaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un franciscain reçut secrètement les brefs pour les délivrer en main propre aux prélats. Il en donna d'abord un au suffragant de Chelm : ce prélat, très-attaché à Stanislas, le porta au roi tout

cacheté. Le roi fit venir le religieux, et lui demanda comment il avait osé se charger d'une telle pièce. Le Franciscain répondit, que c'était par l'ordre de son général. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son roi préférablement à ceux du général des Fransciscains, et le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suède, par lequel il était défendu à tous ecclésiastiques séculiers et réguliers dans Varsovie, sous des peines très-griéves, de se mêler des affaires d'état. Pour plus de sureté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, et défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait sur lui ces petites sévérités, afin que Stanislas ne fut point brouillé avec le clergé à son avénement. Il disait qu'il se délassait de ses fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la cour Romaine, et qu'on se battait contre elle avec du papier, au lieu qu'il fallait attaquer les autres souverains avec des armes véritables.

Le cardinal primat était sollicité par Charles et par Stanislas de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme sa politique était de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse

légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du pape à la porte de sa propre maison. Le magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le primat feignait d'être irrité, et était fort content : il avait une raison pour ne point sacrer le nouveau roi ; et il se ménageait en même temps avec Charles XII, Auguste, Stanislas, et le pape. Il mourut peu de jours après, laissant son pays dans une confusion affreuse ; et comme les politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement, et avec pompe le 4 octobre 1705, dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les rois à Cracovie. Stanislas Leczinski, et sa femme Charlotte Opalinska furent sacrés roi et reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres prélats. Charles XII vit cette cérémonie *incognito*, comme il avait vu l'élection, unique fruit qu'il retirait de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne soumise ; que le Danemarck n'osait le troubler, que le roi de Prusse recherchait son amitié, et que le roi Auguste se retirait dans ses états héréditaires, le czar

devenait de jour en jour plus redoutable. Il avait faiblement secouru Auguste en Pologne ; mais il avait fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui, non-seulement il commençait à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites : la discipline s'établissait dans ses troupes, il avait de bons ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons officiers ; il savait le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses généraux avaient appris et à bien combattre, et, selon le besoin, à ne combattre pas ; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dus à son seul génie, et de l'absence du roi de Suède, il prit Narva d'assaut le 21 août de l'année 1704, après un siége régulier, et après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer et par terre. Les soldats maîtres de la ville coururent au pillage, ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le czar courait de tous côtés pour arrêter le désordre et le massacre ; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques Moscovites qui n'écoutaient point ses ordres. On montre encore à Narva, dans l'hôtel de ville, la

table sur laquelle il posa son épée en entrant ; et on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux citoyens qui s'y rassemblèrent. « Ce » n'est point du sang des habitans que cette » épée est teinte, mais de celui des Mos- » covites, que j'ai répandu pour sauver vos » vies. »

Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire des villes. Il en fondait une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes. C'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis sa résidence, et le centre de son commerce. Elle est située entre la Finlande et l'Ingrie, dans une île marécageuse, autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande ; lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, et des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte et déserte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, et dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route et des marais profonds, et qui n'avait été jusqu'alors que le repaire des loups et des ours, fut remplie en 1703, de plus de trois cents mille hommes que le czar avait rassemblés de ses états. Les paysans du royaume d'Astracan, et ceux qui habitent

les frontières de la Chine, furent transportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, élever des digues avant de jeter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par-tout. Le czar s'obstina à peupler un pays qui semblait n'être pas destiné pour des hommes ; ni les inondations qui ruinèrent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même qui fit périr deux cents mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution. La ville fut fondée parmi les obstacles que la nature, le génie des peuples, et une guerre malheureuse, y apportaient. Pétersbourg était déjà une ville en 1705, et son port était rempli de vaisseaux. L'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, et encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat sauvage. Sur-tout il avait rendu Pétersbourg inaccessible aux efforts des ennemis : les généraux Suédois qui battaient souvent ses troupes par-tout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naissante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le czar en se créant ainsi de nouveaux états, tendait toujours la main au roi Auguste qui perdait les siens ; il lui persuada

par

par le général Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, et alors ambassadeur du czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le roi Auguste y vint avec quelques troupes, accompagné du général Schullembourg, que son passage de l'Oder avait rendu illustre dans le nord, et en qui il mettait sa dernière espérance. Le czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de 70 mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi Auguste détrôné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes Moscovites. Il fut résolu que l'armée du czar se diviserait en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le temps de cette entrevue que le roi Auguste renouvela l'ordre de l'aigle blanc, faible ressource pour attacher à lui quelques seigneurs Polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'est roi que de nom. La conférence des deux rois finit d'une manière extraordinaire. Le czar partit soudainement et laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il était menacé à Astracan. A peine était-il parti que le roi Auguste ordonna que Patkul fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le

droit des gens et en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'ambassadeur du seul prince qui le protégeait.

Voici le nœud secret de cet événement, selon ce qu'un fils du roi Auguste m'a fait l'honneur de me dire. Patkul proscrit en Suède pour avoir soutenu les priviléges de la Livonie sa patrie, avait été général du roi Auguste; mais son esprit altier et vif s'accommodant mal des hauteurs du général Flemming, favori du roi, plus impérieux et plus vif que lui, il avait passé au service du czar, dont il était alors général et ambassadeur auprès d'Auguste. C'était un esprit pénétrant; il avait démêlé que les vues de Flemming et du chancelier de Saxe étaient de proposer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma aussitôt le dessein de les prévenir, et de ménager un accommodement entre le czar et la Suède. Le chancelier éventa son projet, et obtint qu'on se saisît de sa personne. Le roi Auguste dit au czar que Patkul était un perfide qui les trahissait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau maître; mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les 70 mille Moscovites, divisés en plusieurs petits corps, brûlaient et ravageaient les terres des partisans de Stanislas : de l'autre Schullembourg

s'avançait avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suédois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII et Stanislas attaquèrent les corps séparés des Moscovites, l'un après l'autre, mais si vivement, qu'un général Moscovite était battu avant qu'il sût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtait le vainqueur : s'il se trouvait une rivière entre les ennemis et lui, Charles XII et ses Suédois la passaient à la nage. Un parti Suédois prit le bagage d'Auguste, où il y avait deux cent mille écus d'argent monnoyé ; Stanislas saisit huit cent mille ducats appartenans au prince Menzikoff, général Moscovite. Charles à la tête de sa cavalerie fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien serait rendu. Les Moscovites épouvantés et réduits à un petit nombre, fuyaient en désordre au-delà du Boristhène.

Tandis que Charles chassait devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie, Schullembourg repassa enfin l'Oder, et vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au grand-maréchal Renchild, qui passait pour le meilleur général de Charles XII, et que l'on appelait le Parménion de l'Alexandre du nord. Ces deux illustres généraux qui semblaient participer à la destinée de leurs maîtres, se rencontrèrent

assez près de Punits, dans un lieu nommé Frawenstad, territoire déjà fatal aux troupes d'Auguste. Renchild n'avait que treize bataillons et vingt-deux escadrons, qui faisaient en tout près de dix mille hommes. Schullembourg en avait une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avait dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites que l'on avait long-temps disciplinés en Saxe, sur lesquels on comptait comme sur des soldats aguerris, qui joignaient la férocité Russienne à la discipline Allemande. Cette bataille de Frawenstad se donna le 12 février 1706; mais ce même général Schullembourg, qui avec quatre mille hommes avait en quelque façon troublé la fortune du roi de Suède, succomba sous celle du général Renchild. Le combat ne dura pas un quart d'heure, les Saxons ne résistèrent pas un moment, les Moscovites jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois; l'épouvante fut si subite, et le désordre si grand, que les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils, tous chargés, qu'on avait jetés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complète et plus honteuse; et cependant jamais général n'avait fait une si belle disposition que Schullembourg, de l'aveu de tous les officiers Saxons et Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de Français ; ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe, l'an 1704, à cette fameuse bataille de Hocsted si funeste à la grandeur de Louis XIV. Ils avaient passé depuis au service du roi Auguste, qui en avait fait un régiment de dragons, et en avait donné le commandement à un Français de la maison de Joyeuse. Le colonel fut tué à la première, ou plutôt à la seule charge des Suédois ; le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces Français demandèrent à servir Charles XII, et ils furent reçus à son service par une destinée singulière, qui les réservait à changer encore de vainqueur et de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux ; mais Renchild les fit massacrer inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, et pour se débarrasser de ces prisonniers dont il n'eût su que faire.

Le roi en revenant de Lithuanie apprit cette nouvelle victoire ; mais la satisfaction qu'il en reçut fut troublée par un peu de jalousie ; il ne put s'empêcher de dire : *Renchild ne voudra plus faire comparaison avec moi.*

Auguste se vit alors sans ressources, il ne

lui restait plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens Moscovites, deux de Saxons, et quelques troupes de l'armée de la Couronne, par lesquelles même il craignait d'être livré au vainqueur; mais son malheur fut au comble, quand il sut que Charles XII était enfin entré en Saxe le premier septembre 1706.

La diète de Ratisbonne qui représente l'empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles, déclara le roi de Suède ennemi de l'empire, s'il passait au-delà de l'Oder avec son armée; cela même le détermina à venir plutôt en Allemagne.

A son approche les villages furent déserts, les habitans fuyaient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Copenhague, il fit afficher par-tout, qu'il n'était venu que pour donner la paix, que tous ceux qui reviendraient chez eux et qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, seraient traités comme ses propres sujets, et les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un prince qu'on savait n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choisit son camp à Alranstad, près de la campagne de Lutsen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de Gustave-Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué.

Quand on l'eut conduit sur le lieu : « J'ai » tâché, dit-il, de vivre comme lui, Dieu » m'accordera peut-être un jour une mort » aussi glorieuse. »

De ce camp il ordonna aux états de Saxe de s'assembler, et de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, et qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à six cent vingt cinq mille risdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat Suédois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, et quatre sous par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainsi reglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna dans toutes les villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le soldat n'aurait point sa paye. De plus, des inspecteurs allaient tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avaient point commis de dégât. Ils avaient soin de dédommager les hôtes, et de punir les coupables.

On sait sous quelle discipline sévère vivaient les troupes de Charles XII, qu'elles ne pillaient pas les villes prises d'assaut,

avant d'en avoir reçu la permission ; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, et le quittaient au premier signal. Les Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe : et cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent ; contradictions qui seraient impossibles à concilier, si l'on ne savait combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits ; et que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des brigandages barbares. Un jour le roi se promenant à cheval près de Leipsic, un paysan Saxon vint se jeter à ses pieds, pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat. Est-il vrai, dit-il, d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme ? *Sire*, dit le soldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majesté en a fait à son maître ; vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce manant qu'un dindon.* Le roi donna dix ducats de sa main au paysan, et pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : *Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipsic se tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec

une sureté entière, on ne vit pas un soldat Suédois dans la foire ; on eut dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir aussi absolu et une tranquillité aussi profonde que dans Stockolm.

Le roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume et de son électorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII, pour lui demander la paix. Il chargea en secret le baron d'Imhof d'aller porter la lettre conjointement avec monsieur Singsten référendaire du conseil privé ; il leur donna à tous deux ses pleins-pouvoirs, et son blanc signé. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables et chrétiennes.* Il était réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, et de ne recourir à la médiation d'aucun prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignait avec raison que le dangereux allié qu'il abandonnait, ne se vengeât sur lui de sa soumission au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de Charles XII ; ils eurent une audience secrète. Le roi lut la lettre. « Messieurs, *dit-il*, *aux plénipoten-*
» *tiaires*, vous aurez dans un moment ma réponse. » Il se retira aussitôt dans son cabinet et écrivit ce qui suit :

Je consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnaisse Stanislas pour légitime roi, et qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.*

2. *Qu'il renonce à tous autres traités, et particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3. *Qu'il renvoye avec honneur à mon camp les princes Sobiesky, et tous les prisonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, et nommément Jean Patkul, et qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les plénipotentiaires du roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le comte Piper. Ce ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon : Telle est la volonté du roi mon maître ; il ne change jamais ses résolutions.

Tandis que cette paix se négociait sourde-

ment en Saxe, la fortune sembla mettre le roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, et de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le prince Menzikoff, généralissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne dans le temps que non-seulement il ne souhaitait plus ses secours, mais que même il les craignait; il avait avec lui quelques troupes Polonaises et Saxonnes qui faisaient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince Menzikoff, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrît sa négociation. Il se voyait en même temps détrôné par son ennemi, et en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se trouva en présence d'un des généraux Suédois nommé Meyerfeld, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Posnanie. Le prince Menzikoff pressa le roi Auguste de donner bataille. Le roi très-embarrassé différa sous divers prétextes; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille Suédois dans l'armée de Meyerfeld; et c'en était assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations, et la perdre, c'était creuser l'abîme où il était; il prit le parti d'envoyer un homme de con-

fiance au général ennemi, pour lui donner part du secret de la paix, et l'avertir de se retirer; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le général Meyerfeld crut qu'on lui tendait un piége pour l'intimider, et sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Moscovites vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire que le roi Auguste remporta presque malgré lui fut complète: il entra triomphant au milieu de sa mauvaise fortune dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée et ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, et à reconnaître le plus fort pour son roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, et d'aller attaquer en Saxe le roi de Suède avec l'armée Moscovite. Mais ayant réfléchi que Charles XII était à la tête d'une armée Suédoise, jusqu'alors invincible; que les Moscovites l'abandonneraient au premier bruit de son traité commencé; que la Saxe, son pays héréditaire, déjà épuisée d'argent et d'hommes, serait ravagée également par les Suédois et par les Moscovites; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le secourir; qu'il demeurerait sans états, sans argent, sans amis, il conçut qu'il fallait fléchir sous la loi qu'imposait le roi de Suède. Cette loi ne devint que plus

dure, quand Charles eut appris que le roi Auguste avait attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère et le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse ; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque Fingsten, l'un de ses plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtait la couronne. Auguste hésita, mais il signa, et partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourrait fléchir le roi de Suède, et que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maisons, et du sang qui les unissait.

Ces deux princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé Gutersdorf, au quartier du comte Piper, sans aucune cérémonie. Charles XII, était en grosses bottes, ayant pour cravatte un tafetas noir qui lui serrait le col : son habit était comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait servi à la bataille de Narva, et sur le pommeau de laquelle il s'appuyait souvent. La conversation ne roula que sur ces grosses bottes. Charles XII dit au

roi Auguste, qu'il ne les avait quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux rois, dont l'un ôtait une couronne à l'autre. Auguste surtout parlait avec un air de complaisance et de satisfaction, que les princes et les hommes accoutumés aux grandes affaires savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelle. Les deux rois dînèrent deux fois ensemble. Charles XII affecta toujours de donner la droite au roi Auguste; mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures. C'était déjà beaucoup qu'un souverain fût forcé à livrer un général d'armée, un ministre public : c'était un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son successeur Stanislas les pierreries et les archives de la couronne; mais ce fut le comble à cet abaissement, d'être réduit enfin à féliciter de son avénement au trône celui qui allait s'y asseoir à sa place. Charles exigea une lettre d'Auguste à Stanislas : le roi détrôné se le fit dire plus d'une fois; mais Charles voulait cette lettre, et il fallait l'écrire. La voici telle que je l'ai vue depuis peu copiée fidèlement sur l'original que le roi Stanislas garde encore.

MONSIEUR ET FRÈRE,

Nous avions jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre majesté; cependant pour faire plaisir à sa majesté Suédoise, *et afin qu'on ne nous impute pas que nous faisons difficulté de satisfaire à son désir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la couronne, et vous souhaitons que vous trouviez dans votre patrie des sujets plus fidèles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, et que la plupart de nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.*

Votre frère et voisin,

AUGUSTE, roi.

A Dresde, le 8 avril 1707.

Le roi Stanislas vint lui-même à Leipsic : il y rencontra un jour le roi Auguste ; mais ces princes, à ce qu'on m'a dit, se saluèrent sans se parler. C'était le comble du triomphe de Charles XII de voir dans sa cour deux rois, dont l'un était couronné, et l'autre détrôné par ses armes.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses officiers de magistrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, et qu'il fît effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky : ces princes au sortir de leur prison refusèrent de le voir ; mais le sacrifice de Patkul fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le czar le redemandait hautement comme son ambassadeur ; de l'autre, le roi de Suède exigeait en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul était alors enfermé dans le château de Konisting en Saxe. Le roi Auguste crut pouvoir satisfaire Charles XII et son honneur en même temps. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suédoises ; mais auparavant il envoya au gouverneur de Konisting, un ordre secret de laisser échapper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenait de le sauver. Le gouverneur sachant que Patkul était très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier comptant encore sur le droit des gens, et informé des intentions

intentions du roi Auguste, refusa de payer ce qu'il pensait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle, les gardes commandés pour saisir le prisonnier, arrivèrent, et le livrèrent immédiatement à quatre capitaines Suédois qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Alrandstad, où il demeura trois mois attaché à un poteau, avec une grosse chaîne de fer : de là il fut conduit à Casimir.

Charles XII, oubliant que Patkul était ambassadeur du czar, et se souvenant seulement qu'il était né son sujet, ordonna au conseil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, et à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il fallait mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme qui avait bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un prêtre, et son courage n'étant plus soutenu par la gloire ni par la colère, sources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le sein du chapelain. Il était fiancé avec une dame Saxonne, nommée madame d'Einsiedel, qui avait de la naissance, du mérite et de la beauté, et qu'il avait compté d'épouser à peu près dans le temps même qu'on le livra au supplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la consoler, et de l'assurer qu'il mourait plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut

conduit au lieu du supplice, et qu'il vit les roues et les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur, et se rejeta dans les bras du ministre, qui l'embrassa en le couvrant de son manteau et en pleurant. Alors un officier Suédois lut à haute voix un papier, dans lequel étaient ces paroles :

« On fait savoir que l'ordre très-exprès de » sa majesté, notre seigneur très-clément, » est que cet homme qui est traître à la » patrie, soit roué et écartelé pour réparation de ses crimes, et pour l'exemple des » autres : que chacun se donne de garde de » la trahison, et serve son roi fidèlement. » A ces mots de *prince très-clément* : quelle clémence, dit Patkul ! et à ceux de *traître à la patrie* : hélas ! dit-il, je l'ai trop bien servie. Il reçut seize coups, et souffrit le supplice le plus long et le plus affreux qu'on puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné Jean Reinold Patkul, ambassadeur et général de l'empereur de Moscovie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un sujet révolté contre son roi, disaient qu'il avait mérité la mort ; ceux qui le regardaient comme un Livonien né dans une province, laquelle avait des priviléges à défendre, et qui se souvenaient qu'il n'était sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits, l'appelaient le martyr de la liberté de son pays : tous convenaient d'ailleurs que le titre

d'ambassadeur du czar devait rendre sa personne sacrée. Le seul roi de Suède, élevé dans les principes du despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnait sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restèrent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713, qu'Auguste étant remonté sur son trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avait été réduit à Alrandstad : on les lui apporta à Varsovie, dans une cassette, en présence de Buzeval, envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la cassette à ce ministre : voilà, lui dit-il simplement, les membres de Patkul, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, et sans que personne de ceux qui étaient présens, osât parler sur un sujet si délicat et si triste.

Environ ce temps-là, un Livonien nommé Paikel, officier dans les troupes Saxonnes, fait prisonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm, par arrêt du sénat; mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de supplice dans le même cas, faisait trop voir que Charles, en faisant périr Patkul d'une mort si cruelle, avait plus songé à se venger qu'à punir. Quoi qu'il en soit, Patkul, après sa condamnation, fit proposer au sénat de donner au roi le secret de faire de l'or, si on voulait lui pardonner; il fit faire l'expérience de son

secret dans la prison, en présence du colonel Hamilton et des magistrats de la ville; et soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, on porta à la monnaie de Stockholm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience; et on en fit au sénat un rapport si juridique, et qui parut si important, que la reine, aïeule de Charles, ordonna de suspendre l'exécution, jusqu'à ce que le roi, informé de cette singularité, envoyât ses ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refusé à ses amis la grace du criminel, et qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroïque dans un prince qui, d'ailleurs, croyait le secret possible. Le roi Auguste qui en fut informé, dit: *je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le czar eut appris l'étrange paix que le roi Auguste, malgré leurs traités, avait conclue à Altrandstad, et que Patkul, son ambassadeur plénipotentiaire avait été livré au roi de Suède au mépris des lois des nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les cours de l'Europe; il écrivit à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux états-généraux des Provinces-Unies; il appelait

lâcheté et perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avait succombé ; il conjura toutes ces puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son ambassadeur, et pour prévenir l'affront qu'on allait faire en sa personne à toutes les têtes couronnées ; il les pressa par le motif de leur honneur de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Alrandstad une garantie que Charles XII leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du roi de Suède. L'empereur, l'Angleterre et la Hollande avaient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse ; ils ne jugèrent pas à propos d'irriter Charles XII par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, et qui ne fît voir combien peu un sujet doit compter sur des rois.

On proposa dans le conseil du czar d'user de représailles envers les officiers Suédois prisonniers à Moscou. Le czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes ; il y avait plus de Moscovites prisonniers en Suède, que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi était en Saxe sans agir. Levenhaupt, général du roi de

Suède, qui était resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les passages dans un pays sans forteresses et plein de factions. Stanislas était au camp de Charles XII. L'empereur Moscovite saisit cette conjoncture et rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes; il les sépare en plusieurs corps, et marche avec un camp volant jusqu'à Léopold, où il n'y avait point de garnison Suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avait détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avait alors deux primats aussi-bien que deux rois, l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le primat nommé par Auguste convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Alrandstad, et ceux que l'argent du czar avait gagnés. On y proposa d'élire un nouveau souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, sans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le czar, lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du roi de Suède, obtint secrètement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers Allemands. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter

considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline et l'expérience. Il les engageait à son service par des libéralités ; et pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux officiers généraux et aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish ; les officiers subalternes eurent des médailles d'or ; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans sa nouvelle ville de Pétersbourg, où les arts fleurissaient à mesure qu'il apprenait à ses troupes à connaître l'émulation et la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles et de l'incertitude où tout le monde était ; l'assemblée se contenta de ne reconnaître, ni Auguste qui avait abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux ; mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des princes Sapieha, celui d'Oginsky, ceux qui tenaient en secret pour le roi Auguste, les nouveaux sujets de Stanislas, se faisaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, et achevaient la ruine de leur pays. Les troupes Suédoises,

commandées par Levenhaupt, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes Moscovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinaient également amis et ennemis; on ne voyait que des villes en cendres, et des troupes errantes de Polonais dépouillés de tout, qui détestaient également, et leurs deux rois, et Charles XII, et le czar.

Le roi Stanislas partit d'Alrandstad le 15 juillet de l'année 1707, avec le général Renchild, seize régimens Suédois, et beaucoup d'argent, pour apaiser tous les troubles en Pologne, et se faire reconnaître paisiblement. Il fut reconnu par-tout où il passa; la discipline de ses troupes, qui faisaient mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits; son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le czar craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avaient désolé, se retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ses corps d'armée, et où il devait établir des magasins. Cette retraite laissa le roi Stanislas paisible souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses états, était le comte Siniawsky, grand-général de la couronne, de la nomination du roi Auguste.

Auguste. Cet homme qui avait d'assez grands talens et beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti; il ne reconnaiassait ni Auguste, ni Stanislas ; et après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne qui étaient demeurées sous ses ordres, n'avaient guères d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en souffraient, se donnèrent bientôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissait de jour en jour.

Le roi de Suède recevait alors dans son camp d'Alrandstad, les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Les uns venaient le supplier de quitter les terres de l'empire, les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'empereur ; le bruit même s'était répandu par-tout, qu'il devait se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces ambassadeurs, vint le fameux Jean, duc de Marlborough, de la part d'Anne, reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à Saint-James un adroit courtisan, dans le parlement un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de son siècle. Il avait fait autant de mal à la France par son esprit que

par ses armes. On a entendu dire au secrétaire des états-généraux. M. Fagel, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les états-généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le duc de Marlborough devait leur proposer, le duc arrivait, leur parlait en Français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, et les persuadait tous. C'est ce que le lord Bolinbroke m'a confirmé.

Il soutenait avec le prince Eugène, compagnon de ses victoires, et avec Heinsius, grand pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des alliés contre la France. Il savait que Charles était aigri contre l'empire et contre l'empereur, qu'il était sollicité secrètement par les Français, et que si ce conquérant embrassait le parti de Louis XIV, les alliés seraient opprimés.

Il est vrai que Charles avait donné sa parole en 1700 de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV contre les alliés; mais le duc de Marlborough ne croyait pas qu'il y eût un prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur et à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du roi de Suède. M. Fabrice qui était alors auprès de Charles XII m'a assuré que le duc de Marlborough en arrivant s'adressa secrètement, non pas au comte Piper, premier ministre, mais au baron de Gortz, qui com-

mençait à partager avec Piper la confiance du roi. Il dit à Gortz que le dessein des alliés était de proposer bientôt au roi de Suède d'être médiateur une seconde fois entr'eux et la France. Il parlait ainsi dans l'espérance de découvrir par la réponse de Gortz les intentions du roi, et parce qu'il eût mieux aimé avoir Charles pour arbitre que pour ennemi. Ensuite il eut son audience publique à Leipsick.

En abordant le roi, il lui dit en Français, qu'il s'estimerait heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qui lui restait à savoir dans l'art de la guerre. Puis il eut en particulier une audience d'une heure, dans laquelle le roi parlait en latin et le duc en français. Celui-ci qui ne se hâtait jamais de faire ses propositions, et qui avait, par une longue habitude, acquis l'art de démêler les hommes, et de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrètes pensées et leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans Charles XII une aversion naturelle pour la France; il remarqua qu'il se plaisait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar; et vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus sur une table une carte de

Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suède et sa seule ambition, étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. Il comprit que si ce prince restait en Saxe, c'était pour imposer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il savait bien que l'empereur ne résisterait pas, et qu'ainsi les affaires se termineraient aisément. Il laissa Charles XII à son penchant naturel; et satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par madame la duchesse de Marlborough sa veuve, encore vivante.

Comme peu de négociations s'achèvent sans argent, et qu'on voit quelquefois des ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de Marlborough n'avait réussi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une grosse somme au comte Piper; et la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi, qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit, j'ai su que Piper avait reçu un présent médiocre de l'empereur, par les mains du comte de Wratislau, avec le consentement du roi son maître, et rien du duc de Marlborough. De plus, le comte Piper qui sentait qu'on pourrait lui imputer un jour les démarches de son roi, si elles devenaient malheureuses,

envoya au sénat de Suède son avis cacheté pour être ouvert après sa mort. Cet avis était que Charles devait affermir en Pologne le trône de Stanislas, et accepter ensuite la médiation entre la France et les alliés, avant que d'aller s'engager dans la Moscovie. Il est vrai que Piper pouvait en même temps conseiller à son maître cette expédition dangereuse, et vouloir s'en disculper devant la postérité ; mais aussi il est certain que Charles était inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'empereur des Russes : qu'il ne recevait alors conseil de personne ; et qu'il n'avait pas besoin des avis du comte Piper pour prendre de Pierre Alexiowits une vengeance qu'il cherchait depuis si long-temps.

Enfin ce qui achève de justifier ce ministre, c'est l'honneur rendu long-temps après à sa mémoire par Charles XII, qui ayant appris que Piper était mort en Russie, fit transporter son corps à Stockolm, et lui ordonna à ses dépens des obsèques magnifiques.

Le roi qui n'avait point encore éprouvé de revers ni même de retardement dans ses succès, croyait qu'une année lui suffirait pour détrôner le czar, et qu'il pourrait ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe ; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le comte Zobor, chambellan de cet empereur, avait fait un affront à l'ambassadeur

Suédois à Vienne ; l'empereur en avait fait justice ; quoiqu'à regret, en bannissant le comte. Le roi de Suède ne fut pas satisfait, il voulut qu'on lui livrât le comte Zobor. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir ; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya après l'avoir gardé quelque temps prisonnier à Stetin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux Moscovites, qui ayant échappé à ses armes avaient fui jusque sur les terres de l'empire. Il fallut encore que la cour de Vienne consentit à cette étrange demande ; et si l'envoyé Moscovite à Vienne n'avait adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième et la dernière de ses demandes fut ſa plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'empereur en Silésie, province appartenante à la maison d'Autriche, non à l'empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés et des priviléges, établis à la vérité par les traités de Westphalie, mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Ryswyk. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, et accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent églises, que les catholiques furent obligés

de leur céder par ce traité ; mais beaucoup de ces concessions, que leur assurait la fortune du roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

L'empereur qui fit ces concessions forcées, et qui plia en tout sous la volonté de Charles XII, s'appelait Joseph : il était fils aîné de Léopold, et frère du sage empereur Charles VI, qui lui succéda depuis. L'internonce du pape qui résidait alors auprès de Joseph, lui fit des reproches fort vifs, de ce qu'un empereur catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bienheureux*, lui répondit l'empereur en riant, *que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire Luthérien ; car s'il l'avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait.*

Le comte de Wratislau, son ambassadeur auprès de Charles XII, apporta à Leipsick le traité en faveur des Silésiens, signé de la main de son maître. Alors Charles dit qu'il était le meilleur ami de l'empereur ; cependant il ne sut pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faiblesse de cette cour, qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toujours en défiance de l'autre, et ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations ; cependant il songeait à se venger d'elle. Il dit au comte

de Wratislau, que les Suédois avaient autrefois subjugué Rome, et qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine Christine avait laissés à Rome. On ne sait jusqu'où ce jeune conquérant eût porté ses ressentimens et ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paraissait alors impossible : il avait même envoyé secrètement plusieurs officiers en Asie, et jusque dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, et l'informer des forces de ces états. Il est certain que si quelqu'un eût pu renverser l'empire des Persans et des Turcs, et passer ensuite en Italie, c'était Charles XII. Il était aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste et plus vertueux : et les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens ; mais de pareils projets qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultés étant aplanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'empire, avoir protégé sa religion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était resté oisif une

année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, et ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savaient point encore où le roi voulait les mener. On se doutait seulement dans l'armée que Charles pourrait aller à Moscou. Il ordonna quelques jours avant son départ à son grand maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipsick; ... il s'arrêta un moment à ce mot, et de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant : jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres, *route de Leipsick à Stockholm*. La plupart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner ; mais le roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. « Monsieur le ma-» réchal, » dit-il, je vois bien où vous vou-» driez me mener ; mais nous ne retourne-» rons pas à Stockholm sitôt. »

L'armée était déjà en marche, et passait auprès de Dresde : Charles était à la tête, courant toujours selon sa coutume deux ou

trois cents pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvait être : on courut de tous côtés, on ne le trouva point : l'alarme est en un moment dans toute l'armée, on fait alte, les généraux s'assemblent, on était déjà dans la consternation ; on apprit enfin d'un Saxon qui passait, ce qu'était devenu le roi.

L'envie lui avait pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi Auguste : il était entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre officiers généraux, et avait été descendre au palais. Il monta jusque dans l'appartement de l'électeur, avant que le bruit se fût répandu qu'il était dans la ville. Le général Flemming ayant vu de loin le roi de Suède, n'eut que le temps de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occasion pareille, s'était déjà présenté à l'idée du ministre : il en parlait à Auguste ; mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le temps de revenir de sa surprise. Il était malade alors, et en robe de chambre : il s'habilla en hâte. Charles déjeûna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suède, qui servait dans les troupes de

Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occasion plus favorable d'obtenir sa grace; il conjura le roi Auguste de la demander à Charles, bien sûr que ce roi ne refuserait pas cette légère condescendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, et entre les mains duquel il était dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, et s'entretenait avec Hord, général Suédois. Je crois, lui dit-il en souriant, que votre maître ne me refusera pas. Vous ne le connaissez pas, repartit le général Hord, il vous refusera plutôt ici que par-tout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander au roi en termes pressans la grace du Livonien. Charles la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi Auguste, et partit. Il trouva en rejoignant son armée, tous ses généraux assemblés en conseil de guerre, il leur en demanda la cause. On lui répondit, qu'on comptait assiéger Dresde en cas qu'on eût retenu sa majesté prisonnière. Bon, dit le roi, on n'oserait. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi Auguste tenait conseil extraordinaire à Dresde; vous verrez, dit le baron de Stralenheim, qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de là, Renchild étant venu trouver le roi, lui

parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. Je me suis fié, dit Charles, sur ma bonne fortune. J'ai vu cependant un moment qui n'était pas bien net. Flemming n'avait nulle envie que je sortisse de Dresde sitôt.

Fin du troisième Livre.

LIVRE QUATRIÈME.

Charles victorieux quitte la Saxe : poursuit le czar : s'enfonce dans l'Ukraine : ses pertes, sa blessure : bataille de Pultava : suites de cette bataille : Charles réduit à fuir en Turquie : sa réception en Bessarabie.

CHARLES partit enfin de Saxe en septembre 1707, suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, et alors brillante d'or et d'argent, et enrichie des dépouilles de la Pologne et de la Saxe. Chaque soldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant ; non-seulement tous les régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires qui attendaient des places vacantes. Outre cette armée, le comte de Levenhaupt, l'un de ses meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes ; il avait encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, et de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar.

Cet empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le roi Au-

guste semblait avoir renoncé : ses troupes divisées en plusieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ses généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales ; et il était aussi bien obéi.

Le roi de Suède, au milieu de sa marche victorieuse, reçut un ambassadeur de la part des Turcs. L'ambassadeur eut son audience au quartier du comte Piper ; c'était toujours chez ce ministre que se faisaient les cérémonies d'éclat. Il soutenait la dignité de son maître par des dehors magnifiques ; et le roi toujours plus mal logé, plus mal servi, et plus simplement vêtu que le moindre officier de son armée, disait que son palais était le quartier de Piper. L'ambassadeur Turc présenta à Charles cent soldats Suédois, qui ayant été pris par des Calmoucks, et vendus en Turquie, avaient été rachetés par le grand-seigneur, et que cet empereur envoyait au roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire ; non que la fierté Ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de Charles XII, mais parce que le sultan, ennemi naturel des empereurs de Moscovie et d'Allemagne, voulait se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suède et de l'alliance de la Pologne. L'ambassadeur complimenta Stanislas sur son avénement ; ainsi ce roi fut re-

connu en peu de temps par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulut attendre, pour le reconnaître, que le temps eût affermi sur sa tête cette couronne qu'une disgrace pouvait faire tomber.

A peine Charles eut-il donné audience à l'ambassadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites.

Le czar était sorti de Pologne, et y était rentré plus de vingt fois pendant le cours de la guerre; ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laissait aux Moscovites la liberté de reparaître souvent au même endroit où ils avaient été battus, et même de pénétrer dans le pays aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe, le czar s'était avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas, qui, assisté de dix mille Suédois et de ses nouveaux sujets, avait à conserver son nouveau royaume contre les ennemis étrangers et domestiques; pour lui, il se mit à la tête de sa cavalerie, et marcha vers Grodno au milieu des glaces, au mois de janvier 1708.

Il avait déjà passé le Niemen, à deux lieues de la ville; et le czar ne savait encore

rien de sa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le czar sort par la porte du nord, et Charles entre par celle qui est au midi. Le roi n'avait avec lui que six cents gardes, le reste n'avait pu le suivre. Le czar fuyait avec plus de deux mille hommes dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à six cents hommes, et que le gros de l'armée ennemie était encore éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de temps; il détache quinze cents chevaux de sa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le roi de Suède dans la ville. Les quinze cents Moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la première garde Suédoise sans être reconnus. Trente hommes composaient cette garde; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cents hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reste de ses six cents gardes. Les Moscovites s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-temps sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps Moscovites répandus dans la Lithuanie, se retiraient en hâte du côté de l'orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontières de la Moscovie où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de

de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyaient et ceux qui poursuivaient, faisaient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avait déjà long-temps que toutes les saisons étaient devenues égales pour les soldats de Charles, et pour ceux du czar; la seule terreur qu'inspirait le nom du roi Charles, mettait alors de la différence entre les Moscovites et les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhène, en tirant vers l'orient, ce sont des marais, des déserts, des forêts immenses; dans les endroits qui sont cultivés, on ne trouve point de vivres; les paysans enfouissent dans la terre tous leurs grains, et tout ce qui peut s'y conserver; il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites et les Suédois se servirent tour à tour de ces provisions, mais on n'en trouvait pas toujours, et elles n'étaient pas suffisantes.

Le roi de Suède qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée; rien ne l'arrêtait dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes et à son bagage, il se trouva le 25 juin 1708 devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis Borislou.

Le czar avait rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces ; il y était avantageusement retranché. Son dessein était d'empêcher les Suédois de passer la rivière. Charles posta quelques régimens sur le bord de la Bérézine, à l'opposite de Borislou, comme s'il avait voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps, il remonte avec son armée trois lieues au delà vers la source de la rivière ; il y fait jeter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poste, et marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Moscovites ne l'attendirent pas, ils décampèrent, et se retirèrent vers le Boristhène, gâtant tous les chemins et détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Boristhène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchés dans un lieu nommé Hollosin, derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en passant une rivière. Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son infanterie fût arrivé ; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied, il traverse la rivière et le marais, ayant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il allait ainsi aux ennemis, il avait ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour les prendre en flanc. Les Moscovites étonnés,

qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même temps par le roi qui les attaquait à pied, et par la cavalerie Suédoise.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque temps après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme Suédois nommé Gullenstiern, qu'il aimait beaucoup, blessé et hors d'état de marcher; il le força à prendre son cheval, et continua de commander à pied à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuse, celle où il avait essuyé les plus grands dangers, et où il avait montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une médaille où on lisait d'un côté : *Silvæ, Paludes, Aggeres, Hostes victi.* Et de l'autre ce vers de Lucain : *Victrices copias alium laturus in Orbem.*

Les Moscovites chassés par-tout, repassèrent le Boristhène qui sépare la Pologne de leur pays. Charles ne tarda pas à les poursuivre; il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonois, tantôt aux czars, destinée commune aux places frontières.

Le czar, qui vit alors son empire, où il venait de faire naître les arts et le commerce, en proie à une guerre capable de renverser

O 2

dans peu tous ses grands desseins, et peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hasarder quelques propositions par un gentilhomme Polonais qui vint à l'armée de Suède. Charles XII accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit : *Je traiterai avec le czar à Moscou.* Quand on rapporta au czar cette réponse hautaine, « Mon frère Charles, dit-» il, prétend faire toujours l'Alexandre ; » mais je me flatte qu'il ne trouvera pas en » moi un Darius. »

De Mohilou, place où le roi traversa le Boristhène, si vous remontez au nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne et de Moscovie, vous trouvez, à trente lieues, le pays de Smolensko par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le czar fuyait par ce chemin. Le roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidaient rien, et où ils perdaient toujours du monde.

Le 22 septembre de cette année 1708, le roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie et de six mille Calmoucks.

Ces Calmoucks sont des tartares qui habitent entre le royaume d'Astracan, domaine du czar, et celui de Samarcande, pays des tartares Usbeks, et patrie de Timur, connu sous le nom de Tamerlan. Le pays des Calmoucks s'étend à l'orient, jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du czar; il prétend sur eux un empire absolu; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, et fait qu'il se conduit avec eux comme le grand-seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, et tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmoucks dans les troupes de Moscovie. Le czar était même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le roi fondit sur cette armée n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie, et quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirèrent. Le roi avança sur eux par des chemins creux et inégaux, où les Calmoucks étaient cachés; ils parurent alors, et se jetèrent entre le régiment où le roi combattait et le reste de l'armée Suédoise. A l'instant, et Moscovites et Calmoucks entourèrent ce régiment, et percèrent jusqu'au roi. Ils tuèrent deux aides de camp qui combattaient auprès de sa personne. Le cheval du roi fut tué sous lui; un écuyer

lui en présentait un autre; mais l'écuyer et le cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied entouré de quelques officiers, qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui se jetait sur eux; il ne restait que cinq hommes auprès de Charles. Il avait tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avait accompagné par-tout, et sur lequel il compta toujours. Enfin un colonel, nommé Dardof, se fait jour à travers des Calmoucks avec seulement une compagnie de son régiment; il arrive à temps pour dégager le roi; le reste des Suédois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs; Charles monta à cheval; et tout fatigué qu'il était, il poursuivit les Moscovites pendant deux lieues.

Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusques à Moscou, environ cent de nos lieues françaises; les chemins n'étaient pas plus mauvais par eux-mêmes que ceux par où les Suédois avaient déjà passé, mais on eut avis que le czar avait non-seulement rendu toutes les routes impraticables, soit en les couvrant d'eau dans les endroits voisins des marais, soit en faisant de distance en

distance des fossés profonds, soit en couvrant les chemins des arbres des forêts qu'on avait abattues, mais qu'il avait encore brûlé tous les villages à droite et à gauche. L'hiver approchait; il y avait peu d'apparence d'avancer promptement dans le pays, nulle d'y subsister; et toutes les forces Moscovites réunies, pouvaient aller au roi de Suède par des chemins qu'il ne connaissait pas.

Charles ayant fait la revue de toute son armée, et s'étant fait rendre compte des vivres, vit qu'on n'en avait pas pour quinze jours. Le général Levenhaupt, qui devait lui amener des provisions, et quinze mille hommes de renfort, ne venait point; il résolut donc de quitter le chemin de Moscou, et de tourner au midi vers l'Ukraine dans le pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne et la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du midi au septentrion, et presqu'autant de l'orient au couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhène, qui le traverse en coulant du nord-ouest au sud-est; la principale ville est Bathurin sur la petite rivière de Sem. La partie la plus septentrionale de l'Ukraine est cultivée et riche. La plus méridionale, située par le quarante-huitième degré, est un des pays des plus fertiles du monde et des plus déserts. Le mauvais gouvernement y étouffe le bien que la nature s'efforce de faire aux

hommes. Les habitans de ces cantons, voisins de la petite Tartarie, ne sèment ni ne plantent, parce que les Tartares de Budziack, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, viendraient ravager leurs moissons.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre; mais étant entourée de la Moscovie, des états du grand-seigneur, et de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, et par conséquent un maître dans l'un de ces trois états. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne qui la traita trop en sujette; elle se donna depuis au Moscovite qui la gouverna en esclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukraniens jouirent du privilége d'élire un prince sous le nom de général; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, et leur général fut nommé par la cour de Moscou.

Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme Polonais, nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page du roi Jean Casimir, et avait pris à sa cour quelque teinture des belle-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme Polonais, ayant été découverte, le mari le fit fouetter de verges, le fit lier tout nu sur un cheval farouche, et le laissa aller en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, et y porta Mazeppa demi-mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le

secoururent;

secoururent ; il resta long-temps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques ; sa réputation s'augmentant de jour en jour, obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscou avec le czar, cet empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, et de rendre ces peuples plus dépendans. Mazeppa répondit, que la situatuation de l'Ukraine, et le génie de cette nation étaient des obstacles insurmontables. Le czar qui commençait à être échauffé par le vin, et qui ne commandait pas toujours à sa colère, l'appela traître, et le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine, forma le projet d'une révolte ; l'armée de Suède qui parut bientôt après sur les frontières, lui en facilita les moyens ; il prit la résolution d'être indépendant, et de se former un puissant royaume de l'Ukraine et des débris de l'empire de Russie. C'était un homme courageux, entreprenant et d'un travail infatigable ; il se ligua secrètement avec le roi de Suède pour hâter la chute du czar et pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche,

et ses trésors qui étaient immenses. L'armée Suédoise marcha donc de ce côté au grand étonnement de tous les officiers, qui ne savaient rien du traité du roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Levenhaupt de lui amener en diligence ses troupes, et des provisions dans l'Ukraine, où il projetait de passer l'hiver, afin que s'étant assuré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au printemps suivant; et cependant il s'avança vers la rivière Desna qui tombe dans le Boristhène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avait trouvés jusqu'alors dans la route, étaient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le général Lagercron, qui marchait devant avec cinq mille hommes et des Pionniers, égara l'armée vers l'orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de Lagercron; on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie, et tous les chariots restèrent embourbés ou abîmés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avaient consumé le peu de biscuit qui leur restait, cette armée exténuée de lassitude et de faim, arrive sur les bords de la Desna dans l'endroit où Mazeppa avait marqué le rendez-vous;

mais au lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière ; le roi fut étonné, mais il résolut sur le champ de passer la Desna, et d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient si escarpés, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversèrent la rivière selon leur manière accoutumée, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites qui arrivait dans ce temps-là même, n'était que de huit mille hommes ; il ne résista pas long-temps, et cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de sa route et de la fidélité de Mazeppa ; ce Cosaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif, que comme un allié puissant. Les Moscovites avaient découvert et prévenu ses desseins. Ils étaient venus fondre sur ses Cosaques qu'ils avaient taillés en pièces ; ses principaux amis pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le supplice de la roue ; ses villes étaient réduites en cendre, ses trésors pillés, les provisions qu'il préparait au roi de Suède saisies ; à peine avait-il pu échapper avec six mille hommes et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois il apportait au roi l'espérance de se soutenir par ses intelligences dans ce pays inconnu, et l'affection de

tous les Cosaques, qui, enragés contre les Moscovites, arrivaient par troupes au camp, et le firent subsister.

Charles espérait au moins que son général Levenhaupt viendrait réparer cette mauvaise fortune. Il devait amener environ quinze mille Suédois qui valaient mieux que cent mille Cosaques, et apporter des provisions de guerre et de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avait déjà passé le Boristhène au-dessus de Mohilou, et s'était avancé vingt de nos lieues au-delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivières de Pronia et de Sossa se joignent, pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhène, le czar parut à la tête de près cinquante mille hommes.

Le général Suédois qui n'en avait pas seize mille complete, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une si grande confiance, qu'ils ne s'informaient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étaient. Levenhaupt marcha donc à eux sans balancer, le 7 d'octobre 1708 après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cents Moscovites. La confusion se mit dans l'armée

du czar, on fuyait de tous côtés. L'empereur des Russes vit le moment où il allait être entièrement défait. Il sentait que le salut de ses états dépendait de cette journée; et qu'il était perdu si Levenhaupt joignait le roi de Suède avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde où étaient des Cosaques et des Calmoucks : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, et de me tuer moi-même, si j'étais assez lâche pour me retirer.* De-là il retourna à l'avant-garde, et rallia ses troupes lui-même, aidé du prince Menzikoff et du prince Gallitsin. Levenhaupt, qui avait des ordres pressans de rejoindre son maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le czar l'attaqua au bord d'un marais, et étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par-tout; on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, et la victoire fut indécise.

A quatre heures le général Baver amena au czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisième fois avec

plus de furie et d'acharnement ; elle dura jusqu'à la nuit ; enfin, le nombre l'emporta, les Suédois furent rompus, enfoncés, et poussés jusqu'à leur bagage. Levenhaupt rallia ses troupes derrière ses chariots ; les Suédois étaient vaincus ; mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta ; le général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes ; il défendit aux officiers, sous peine d'être cassés, et aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaupt s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon et mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à temps pour empêcher tout le convoi d'être consumé par les flammes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvèrent. Le czar qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ses généraux, nommé Phlug, les attaquer encore pour la cinquième fois : ce général leur offrit une capitulation honorable.

Levenhaupt la refusa et livra un cinquième combat aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avait encore, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être

forcée ; enfin la nuit survenant, Levenhaupt après avoir soutenu cinq combats contre cinquante mille hommes, passa la Sossa à la nage, suivi par cinq mille hommes qui lui restaient, dont les blessés passèrent sur des radeaux. Le czar perdit plus de vingt mille Moscovites dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, et Levenhaupt celle de disputer trois jours la victoire, et de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son maître avec l'honneur de s'être si bien défendu ; mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le roi de Suède se trouva ainsi sans provisions et sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de ressource que son courage.

Dans cette extrémité, le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles voulait braver les saisons comme il faisait ses ennemis ; il osait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid presqu'à ses yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes, les fantassins étaient sans souliers et presque sans habits. Ils étaient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient : souvent ils

manquaient de pain. On avait été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais et dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant si florissante, était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, et on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état, un seul officier se plaignit. « Hé quoi! lui dit » le roi, vous ennuyez-vous d'être loin de » votre femme? si vous êtes un vrai soldat, » je vous mènerai si loin que vous pourrez » à peine recevoir des nouvelles de Suède » une fois en trois ans. »

Le marquis de B***, depuis ambassadeur en Suède, m'a conté qu'un soldat osa présenter au roi avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir et moisi, fait d'orge et d'avoine, seule nourriture qu'ils avaient alors, et dont ils n'avaient pas même suffisamment. Le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect et la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée Suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Dans cette situation il reçut enfin des nou-

velles de Stockholm ; mais ce ne fut que pour apprendre la mort de la duchesse de Holstein sa sœur, que la petite vérole enleva au mois de décembre 1708, dans la vingt-septième année de son âge. C'était une princesse aussi douce et aussi compatissante que son frère était impérieux dans ses volontés, et implacable dans ses vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendresse ; il fut d'autant plus affligé de sa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus sensible.

Il apprit aussi qu'on avait levé des troupes et de l'argent en exécution de ses ordres ; mais rien ne pouvait arriver jusqu'à son camp, puisqu'entre lui et Stockholm, il y avait près de cinq cents lieues à traverser, et des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le czar, aussi agissant que le roi de Suède, après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des confédérés de Pologne, réunis contre Stanislas, sous le général Siniawsky, s'avança bientôt dans l'Ukraine au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suédoise périrait entièrement à la longue, puisqu'elle ne pouvait être recrutée.

Il fallait que le froid fût bien excessif,

puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de février on recommença à se battre, au milieu des glaces et des neiges.

Après plusieurs petits combats, et quelques désavantages, le roi vit au mois d'avril qu'il ne lui restait plus que dix-huit mille Suédois. Mazeppa seul, ce prince des Cosaques, les faisait subsister ; sans ce secours l'armée eût péri de faim et de misère. Le czar dans cette conjoncture fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidèle à son nouvel allié, soit que le supplice affreux de la roue dont avaient péri ses amis, le fît craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger.

Charles avec ses dix-huit mille Suédois, et autant de Cosaques, n'avait perdu ni le dessein, ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de mai investir Pultava, sur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boristhène ; le czar en avait fait un magasin. Si le roi la prenait, il se rouvrait le chemin de Moscou, et pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espérait encore de Suède, de Livonie, de Poméranie et de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siége avec ardeur. Mazeppa qui avait des intelligences dans la

ville, l'assura qu'il en serait bientôt le maître : l'espérance renaissait dans l'armée. Les soldats regardaient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le roi s'aperçut dès le commencement du siége qu'il avait enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jeta du secours dans la ville ; la garnison par ce moyen se trouva forte de près de dix mille hommes.

Le roi en continua le siége avec plus de vigueur : il emporta les ouvrages avancés, et donna même deux assauts au corps de la place. Le siége était en cet état, lorsque le roi s'étant avancé à cheval dans la rivière pour reconnaître de plus près quelques ouvrages, reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, et lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé : il continua à donner tranquillement ses ordres, et demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le soulier de la botte du prince était tout sanglant, courut chercher des chirurgiens : la douleur du roi commençait à être si cuisante qu'il fallut l'aider à descendre de cheval, et l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visitèrent sa plaie ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien



nommé Neuman, plus habile et plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauverait la jambe du roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le roi, taillez hardiment, ne craignez rien; il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le temps même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avait il donné cet ordre qu'on vint lui apprendre que le czar paraissait avec une armée de plus de soixante et dix mille hommes. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé et incapable d'agir, se voyait entre le Boristhène et la rivière qui passe à Pultava, dans un pays désert, sans places de sureté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite et les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant de relations l'ont débité; mais la nuit du 7 au 8 de juillet il fit venir le Velt-Maréchal Renchild dans sa tente, et lui ordonna sans délibération, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le czar le lendemain. Renchild ne contesta point, et sortit pour obéir. A la porte de la tente du roi, il rencontra le comte Piper, avec qui il était fort mal depuis long-temps, comme il arrive

souvent entre le ministre et le général. Piper lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau : Non, dit le général froidement, et passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le comte Piper fut entré dans la tente : Renchild ne vous a-t-il rien appris, lui dit le roi ? rien, répondit Piper : Hé bien, je vous apprends donc, reprit le roi, que demain nous donnons bataille. Le comte Piper fut effrayé d'une résolution si désespérée, mais il savait bien qu'on ne faisait jamais changer son maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, et laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709, que se donna cette bataille décisive de Pultava entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII, illustre par neuf années de victoires. Pierre Alexiowits par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir civilisé les siens ; Charles aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire ; Alexiowits ne fuyant point le péril, et ne faisant la guerre que pour ses intérêts ; le monarque Suédois libéral par grandeur d'ame ; le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vue ; celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois ;

celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'*invincible* qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowits le nom de *Grand* qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, et du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait passé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, et commençait à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie, le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée Suédoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt-cinq mille hommes, dont il n'y avait pas douze mille de troupes réglées.

Les généraux Renchild, Field, Levenhaupt, Slipenbak, Horn, Sparre, Hamil-

ton, le prince de Wirtemberg, parent du roi, et quelques autres dont la plupart avaient vu la bataille de Narva, faisaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avaient détruit une armée de 80 mille Moscovites dans un camp retranché. Les officiers le disaient aux soldats, et tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin; la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp Moscovite; le prince Menzikoff, et le comte Gollowin l'avaient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le général Slipenbak, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus et enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier, son chapeau fut percé d'une balle de mousquet, Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui, les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée; il avait envoyé au milieu de la nuit le général Creuts avec cinq mille cavaliers ou

dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, et ne parût point. Le czar qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du roi, qui n'étant point soutenue par le détachement de Creuts, fut rompue à son tour. Slipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même temps soixante et douze canons tiraient du camp sur la cavalerie Suédoise, et l'infanterie Russienne débouchant de ses lignes venait attaquer celle de Charles.

Le czar détache alors le prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava et les Suédois; le prince Menzikoff exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de son maître; non-seulement il coupa la communication entre l'armée Suédoise, et les troupes restées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, l'enveloppa et le tailla en pièces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut; si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de Charles XII. Cependant l'infanterie Moscovite sortait de ses lignes, et s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie Suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie; et le roi, aidé de son velt-

maréchal

maréchal Renchild, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux aîles. Le czar disposait son armée de même ; il avait l'avantage du nombre, et celui de soixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur Moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major-général, et semblait obéir au général Cscremetoff. Mais il allait comme empereur de rang en rang monté sur un cheval turc, qui était un présent du Grand-Seigneur, exhortant les capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses.

Charles fit ce qu'il put pour monter à cheval à la tête de ses troupes ; mais ne pouvant s'y tenir sans de grandes douleurs, il se fit remettre sur son brancard, tenant son épée d'une main, et un pistolet de l'autre.

A neuf heures du matin la bataille recommença ; une des premières volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux de son brancard, il en fit atteler deux autres : une seconde volée mit le brancard en pièces, et renversa le roi. Les troupes qui combattaient près de lui le crurent mort. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, et le canon ennemi con-

tinuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Moscovite qui mit en déroute l'armée Suédoise, tant les choses étaient changées.

Le roi porté sur des piques par quatre grenadiers, couvert de sang, et tout froissé de sa chute, pouvant parler à peine, s'écriait : *Suédois*, *Suédois*, la colère et la douleur lui rendant quelques forces. Il tenta de rallier quelques régimens. Les Moscovites les poursuivaient à coups d'épées, de bayonnettes et de piques. Déjà le prince de Wirtemberg, le général Renchild, Hamilton, Stakelberg, étaient faits prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte Piper avec quelques officiers de la chancellerie, étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi ; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine. Un major nommé Bère s'offrit de les conduire au bagage ; mais les nuages de poussière et de fumée, qui couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir et ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui

le général Poniatowsky, colonel de la garde Suédoise du roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'était un homme, qui dans toutes les occurrences de sa vie, dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, et bien, et avec bonheur. Il fit signe à deux drabans qui prirent le roi par-dessous les bras, et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowsky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi : les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers ; cette troupe rassemblée et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régimens Moscovites, et conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée Suédoise.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur, mais il fallait fuir plus loin ; on trouva dans le bagage le carosse du comte Piper, car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockolm. On le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipi-

tation la route du Boristhène. Le roi, qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte Piper? Il est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le général Renchild, et le duc de Wirtemberg, ajouta-t-il? Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowsky. *Prisonniers chez des Moscovites! reprit Charles en haussant les épaules; allons donc, allons plutôt chez les Turcs.* On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage, et quiconque l'eût vu alors et eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu et blessé.

Pendant qu'il s'éloignait, les Moscovites saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonais et des Saxons. Près de neuf mille Suédois furent tués dans la bataille, environ six mille furent pris, trois ou quatre mille s'écartèrent, desquels on n'a jamais entendu parler. Il restait encore près de dix-huit mille hommes, tant Suédois et Polonais, que Cosaques, qui fuyaient vers le Boristhène, sous la conduite du général Levenhaupt. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives, le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était rompit dans la marche, on le

remit à cheval. Pour comble de disgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin, la nuit du 9 au 10 juillet, il se trouva vis-à-vis le Boristhène. Levenhaupt venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait, on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des Suédois, et ce roi vaincu était Charles XII. Presque tous les officiers croyaient qu'on attendrait-là de pied ferme les Moscovites, et qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Boristhène. Charles eût pris sans doute cette résolution s'il n'eût été accablé de faiblesse. Sa plaie suppurait, il avait la fièvre ; et on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides, perdent dans la fièvre de la suppuration cet instinct de valeur, qui, comme les autres vertus, demande une tête libre.

Charles n'était plus lui-même. Ce qu'on m'a assuré, et qui est plus vraisemblable, on l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encore par bonheur une mauvaise calèche qu'on avait amenée à tout hasard jusqu'en cet endroit : on l'embarqua sur un petit bateau ; le roi se mit dans un autre avec le général Mazeppa. Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent, mais le courant étant trop rapide, et un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. Mullern, chancelier du roi, et le comte Poniatowsky, homme plus que jamais nécessaire au roi, par les ressources que son esprit lui fournissait dans les disgraces, passèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers de la garde du roi, et un très-grand nombre de Polonais et de Cosaques, se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hasardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistait au courant et rompait les vagues ; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous, furent emportés et abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince Menzikoff s'approchait avec dix mille cavaliers ayant

chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue et de faim, montraient assez au prince Menzikoff la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général Suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers généraux furent aussitôt envoyés par Levenhaupt pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du roi Charles eussent attaqué toutes les forces de l'empire Moscovite, et eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre ; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel Troutfètre, depuis gouverneur de Stralsund, qui voyant approcher les Moscovites, s'ébranla avec un bataillon Suédois pour les charger, espérant entraîner le reste des troupes. Mais Levenhaupt fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, et cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats désespérés de tomber entre les mains des Moscovites, se précipitèrent dans le Boristhène. Deux officiers du régiment de ce brave Troutfètre s'entretuèrent,

le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du prince Menzikoff, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Narva. Mais au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les états du czar; mais particulièrement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie, qui du côté de l'orient s'étend jusqu'aux frontières de l'empire Chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'était pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers et les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre et à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, et qui gagnait de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent si utiles et si connues qu'on y envoyait des enfans de Moscou.

Le comte Piper, premier ministre du roi de

de Suède, fut long-temps enfermé à Pétersbourg. Le czar était persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce ministre avait vendu son maître au duc de Malborough, et avait attiré sur la Moscovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille qui vivait à Stockolm dans l'opulence, et plaint inutilement par son roi qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son ministre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles et le czar.

L'empereur Moscovite, pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule, et demandait à tout moment où est donc mon frère Charles?

Il fit aux généraux Suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au général Renchild à combien les troupes du roi son maître pouvaient monter avant la bataille? Renchild répondit que le roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquait à personne; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente-cinq mille hommes, savoir, dix-huit mille Suédois, et le reste Cosaques.

Le czar parut surpris, et demanda comment ils avaient pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé, et d'assiéger Pultava avec ce peu de monde ? Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général Suédois; mais comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître sans jamais y contredire. Le czar se tourna, à cette réponse, vers quelques-uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui : « Ah ! dit-il, voilà » comme il faut servir son souverain. Alors » prenant un verre de vin, à la santé, dit-il, » de mes maîtres dans l'art de la guerre. » Renchild lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre ? Vous, messieurs les généraux Suédois, reprit le czar. « Votre » majesté est donc bien ingrate, reprit le » comte, d'avoir tant maltraité ses maîtres ? » Le czar après le repas fit rendre les épées à tous les officiers-généraux, et les traita comme un prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité, et de la politesse qu'il connaissait.

Cependant cette armée Suédoise sortie de la Saxe si triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de misère, l'autre moitié était esclave ou massacrée. Charles XII avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, et de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante calèche, ayant à son côté le major-

général Hord, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques uns dans des charrettes, à travers un désert, où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquait, jusqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de juillet; le pays est situé au quarante-septième degré; le sable aride du désert rendait la chaleur du soleil plus insupportable; les chevaux tombaient, les hommes étaient prêts de mourir de soif. Le comte Poniatowsky, mieux monté que les autres, s'avança un peu dans ces plaines; ayant découvert un saule, il jugea qu'il devait y avoir de l'eau aux environs; il chercha tant qu'il trouva une source. Cette heureuse découverte sauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays que des colonies grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de-là au Boristhène, et tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, est la petite ville d'Oczakou, frontière de l'empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement et le langage leur étaient incon-

nus, refusèrent de les passer à Oczakou, sans un ordre de Mehemet pacha, gouverneur de la ville. Le roi envoya au gouverneur, pour lui demander le passage; ce Turc incertain de ce qu'il devait faire dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du pacha de la province, qui réside à Bender dans la Bessarabie, et qui alors n'était pas loin. Cette permission vint avec ordre de rendre au roi tout les honneurs dus à un monarque allié de la Porte, et de lui fournir les secours nécessaires. Pendant ces longueurs, les Moscovites, après avoir passé le Boristhène, poursuivaient le roi sans relâche; si on avait tardé encore une heure, il était pris. A peine eut-il passé le Bogh dans les bateaux des Turcs, que ses ennemis parurent au nombre de près de six mille cavaliers; le roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de sa petite troupe, qui n'avaient pu passer encore, saisis par les Moscovites de l'autre côté du fleuve. Le pacha d'Oczakou lui demanda, par un interpréte, pardon de ses retardemens, qui étaient cause de la prise de ces cinq cents hommes, et le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au grand-seigneur. Charles le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender, qui était en

même temps serasquier, titre qui répond à celui de général, et pacha de la province; qui signifie gouverneur et intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, et lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender; car tel est l'usage des Turcs, non-seulement de défrayer les ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le temps de leur séjour.

Fin du quatrième Livre.

LIVRE CINQUIÈME.

Etat de la Porte Ottomane. Charles séjourne près de Bender : ses occupations : ses intrigues à la Porte : ses desseins : Auguste remonte sur son trône : le roi de Danemarck fait une descente en Suède : tous les autres états de Charles sont attaqués : le czar triomphe dans Moscou : affaire du Pruth : histoire de la czarine, paysanne devenue impératrice.

ACHMET III gouvernait alors l'empire de Turquie. Il avait été mis en 1703 sur le trône, à la place de son frère Moustapha, par une révolution semblable à celle qui avait donné en Angleterre la couronne de Jacques II, à son gendre Guillaume. Moustapha, gouverné par son muphti, que les Turcs abhorraient, souleva contre lui tout l'empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, et son frère tiré du sérail pour devenir sultan, sans qu'il y eût presque une goutte de sang répandue. Achmet renferma le sultan déposé dans le sérail de Constantinople, où il vécut encore quelques années, au grand étonnement de la Turquie,

accoutumée à voir la mort de ses princes suivre toujours leur détrônement.

Le nouveau sultan, pour toute récompense d'une couronne qu'il devait aux ministres, aux généraux, aux officiers des janissaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentassent une seconde. Par le sacrifice de tant de braves gens, il affaiblit les forces de l'empire; mais il affermit son trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amasser des trésors; c'est le premier des Ottomans qui ait osé altérer un peu la monnaie et établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulèvement; car la rapacité et la tyrannie du grand-seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les officiers de l'empire, qui, quels qu'ils soient, sont esclaves domestiques du sultan; mais le reste des Musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leur vie, ni pour leur fortune, ni pour leur liberté.

Tel était l'empereur des Turcs, chez qui le roi de Suède vint chercher un asile. Dès que Charles fut sur ses terres à Oczakou, il écrivit au sultan la lettre suivante :

A très-haut, très-glorieux, invincible et auguste empereur de plusieurs empires, roi

de plusieurs royaumes, chef et protecteur de plusieurs nations, puisse le tout-puissant bénir et prolonger votre régne.

Nous donnons avis à votre hautesse impériale, par cette lettre signée de notre main royale, qu'après avoir châtié avec autant de prospérité que de justice, les perfides violateurs de la foi des traités et de la loi des nations; après avoir chassé le roi Auguste de la Pologne, dont il était le tyran plutôt que le roi, et avoir donné aux Polonais un roi de leur nation, ami de votre sublime Porte; après avoir poursuivi le czar fuyant devant nous jusqu'à Pultava, le ciel a permis que notre armée fatiguée par de longues marches et manquant de tout, ait été accablée par des ennemis qui étaient trois fois supérieurs en nombre, et que ce jour ait été malheureux pour nous.

N'étant point en lieu de ramasser de nouvelles forces, et abhorrant de tomber entre des mains barbares et perfides, nous sommes venus chercher dans les états de votre hautesse impériale, un asile et les moyens de retourner en Pologne rejoindre nos armées, et y soutenir le roi que nous y avons fait.

Ce que nous désirons, est d'avoir votre amitié, et de vous donner la nôtre. Pour preuve de notre sincère affection, nous vous remontrons que si le czar, dont l'ambition n'est guidée, ni par la justice, ni par le vrai courage, a le temps de

profiter de notre malheur, il tombera sur vos terres quand vous l'attendrez le moins, comme il a attaqué nos province ; mais que dis-je ! quand vous l'attendrez le moins ! N'a-t-il pas déjà bâti des forts sur le Tanaïs, et sur les Palus Méotides ! N'a-t-il pas déjà des flottes qui vous menacent !

Rien n'est plus convenable pour le prévenir, qu'une nouvelle alliance entre votre sublime Porte et nous ; de sorte que nous puissions retourner en Pologne et dans nos états avec vos vaillantes troupes, et porter encore nos armes dans l'empire de ce perfide czar, pour arrêter son injuste ambition.

Nous n'oublierons jamais les faveurs que nous aurons reçues de vous, et nous ferons gloire d'être inviolablement votre fidèle ami,

CHARLES XII, *fils de Charles XI.*

A Oczakou, le 13 juillet 1709.

Le roi permit qu'on fît partir cette lettre trop injurieuse à ses ennemis, et qui démentait son caractère, soit qu'après avoir respecté le czar et le roi Auguste dans ses victoires, il fût aigri dans sa défaite, soit qu'il crût que le style Turc est d'outrager ceux contre lesquels on demande du secours.

Achmet qui l'avait prévenu par une ambassade dans le temps de ses triomphes, lui

fit sentir alors la différence qu'il mettait entre un empereur des Turcs et un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu, et fugitif. Il ne lui fit réponse que six mois après; mais sans s'expliquer sur l'union proposée contre le czar.

Cette proposition, lui écrivit le sultan, *demande un mûr examen. Je m'en rapporterai à la prudence de mon grand divan. J'estime votre amitié, et je vous accorde la mienne avec ma protection. J'ai envoyé mes ordres aux pachas de Natolie et de Romelie, afin de vous fournir une escorte pour vous conduire surement où vous souhaiterez. Jussuf pacha, serasquier de Bender, vous fournira cinq cents doliars par jour, avec toutes les provisions nécessaires, pour vous, pour tous ceux qui vous accompagnent, et pour vos écuries, afin que vous puissiez subsister en roi.*

Donné à Constantinople, le premier de la lune de Scheval 1121 de l'Egire.

Charles, dès le moment qu'il s'était retiré sur les terres des Turcs, n'était plus qu'un captif honorablement traité; cependant il concevait le dessein d'armer l'empire Ottoman contre ses ennemis. Il se flattait déjà de se voir à la tête d'une armée de Turcs, ramenant la Pologne sous le joug, et soumet-

tant le Moscovite. M. de Neugbaver partit d'Oczakou, pour Constantinople, en qualité d'envoyé extraordinaire de Charles. Le comte Poniatowsky, homme aussi habile qu'intrépide, insinuant, souple, né avec le don de persuader, et de plaire à toutes les nations, accompagna l'ambassade Suédoise, pour sonder en secret les dispositions du ministère de Constantinople sans l'embarras du cérémonial, et sans trop causer de soupçons. Il sut gagner en peu de temps la bienveillance du grand-visir, qui le combla de présens; il eut l'adresse de faire tenir une lettre du roi de Suède à la sultane Validé, mère de l'empereur régnant, autrefois maltraitée par son fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le sérail. Il se lia étroitement avec un François nommé Bru, qui avait été chancelier de l'ambassade Française. Cet homme ne cessait de raconter les exploits du roi de Suède au chef des eunuques de la sultane; celui-ci charmait sa maîtresse par ces récits. La sultane, par une secrète inclination, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vus, prenait hautement dans le sérail le parti de ce prince. Elle ne l'appelait que son lion. *Quand voulez-vous donc*, disait-elle quelquefois au sultan son fils, *aider mon lion à dévorer ce czar!* Elle passa même par-dessus

les lois austères du sérail, au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au comte Poniatowsky, entre les mains duquel elles sont encore, au temps qu'on écrit cette histoire, et que M. de Poniatowsky même m'a promis de m'envoyer. Un de ceux qui secondèrent le plus adroitement les desseins de Poniatowsky, fut le médecin Fonseca, Portugais juifs, que j'ai fort connu à Paris, établi à Constantinople, homme savant et délié, qui joignait la connaissance des hommes à celle de son art, et dont la profession lui procurait des entrées à la Porte Ottomane, et souvent la confiance des visirs.

Enfin, le parti du roi de Suède était devenu si puissant à Constantinople, par l'adresse de Poniatowsky, que la faction de l'envoyé Moscovite crut qu'il n'y avait d'autre ressource pour elle que de l'empoisonner. On gagna un de ses domestiques qui devait lui donner le poison dans du café; le crime fut découvert avant l'exécution; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite fiole que l'on porta au grand-seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein divan, et condamné aux galères, parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Le grand-visir paraissait aussi empressé que la sultane Validé à servir le roi de Suède; il dit à Poniatowsky, en lui donnant une

bourse de mille ducats. Je prendrai votre roi d'une main, et une épée dans l'autre, et je le conduirai à Moscou, à la tête de deux cent mille hommes. Ce visir nommé Chourlouly Aly-Pacha, était un très-grand ministre, entendant la guerre, meilleur politique que ne le sont d'ordinaire ses semblables. Il avait mis un grand ordre dans les finances de l'empire. Il donnait volontiers de petites sommes, ce qui lui faisait des créatures; mais il en recevait encore plus volontiers de grosses, quand il s'agissait de négociations importantes; c'est pourquoi on s'étonnait qu'il parût si favorable à un roi malheureux qui avait alors peu à donner. Il était fils d'un paysan du village de Chourlou; parmi les Turcs ce n'est point un reproche pour un grand homme qu'une telle extraction; la naissance est comptée pour rien dans ce pays, les services y sont censés tout faire. Il n'est pas rare d'y voir le fils d'un laboureur élevé au ministère, et le fils d'un visir mener la charue.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender, par le désert qui s'appelait autrefois la solitude des Gètes. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur sa route de tout ce qui pouvait rendre son voyage plus agréable. Beaucoup de Polonois, de Suédois, de Cosaques, échappés les uns après les autres des mains des Moscovites, venaient par différens chemins grossir sa

suite sur la route. Il avait avec lui dix-huit cents hommes quand il se trouva à Bender ; tout ce monde était nourri, logé, eux et leurs chevaux, aux dépens du grand-seigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le serasquier Jussuf pacha lui fit dresser une tente magnifique, et on en fournit à tous les seigneurs de sa suite. Quelque temps après le prince se fit bâtir une maison dans cet endroit, ses officiers en firent autant à son exemple, les soldats dressèrent des baraques, de sorte que ce camp devint insensiblement une petite ville. Le roi n'étant point encore guéri de sa blessure, il fallut lui tirer du pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires ; toujours se levant avant le soleil, lassant trois chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses soldats ; seulement il jouait quelquefois aux échecs avec le général Poniatowsky, ou Grothusen son trésorier. Ceux qui voulaient lui plaire, l'accompagnaient dans ses courses à cheval, et étaient en bottes tout le jour. Un matin qu'il entrait chez son chancelier Mullern qui était encore endormi, il défendit qu'on l'éveillât, et attendit dans l'antichambre. Il y avait un grand feu dans la cheminée, et quelques paires de souliers auprès, que Mullern avait fait venir d'Allemagne pour son usage ; le roi les jeta

tous dans le feu et s'en alla. Quand le chancelier sentit à son réveil l'odeur du cuir brûlé, et en apprit la raison : « voilà un étrange roi, » dit-il, dont il faut que le chancelier soit » toujours botté ! »

Il se trouvait à Bender dans une abondance de toutes choses, bien rare pour un prince vaincu et fugitif ; car outre les provisions plus que suffisantes, et les cinq cents écus par jour qu'il recevait de la magnificence Ottomane, il tirait encore de l'argent de la France, et il empruntait des marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans le sérail, à acheter la faveur des visirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profusion parmi ses officiers et les janissaires qui lui servaient de gardes à Bender. Grothusen, son favori et son trésorier, était le dispensateur de ses libéralités : c'était un homme qui, contre l'usage de ceux qui sont en cette place, aimait autant à donner que son maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus, en deux lignes : dix mille écus donnés aux Suédois et aux janissaires par les ordres généreux de sa majesté, et le reste mangé par moi. « Voilà comme j'aime que mes amis me » rendent leurs comptes, dit ce prince : » Mullern me fait lire des pages entières » pour des sommes de dix mille francs.

» J'aime mieux le style laconique de Gro-» thusen. » Un de ses vieux officiers soupçonné d'être un peu avare, se plaignit à lui de ce que sa majesté donnait tout à Grothusen : « Je ne donne de l'argent, répondit » le roi, qu'à ceux qui savent en faire » usage. » Cette générosité le réduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'économie dans ses libéralités eût été aussi honorable, et plus utile ; mais c'était le défaut de ce prince, de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venaient en foule, tous le respectaient et l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, et sa régularité à assister deux fois par jour aux prières publiques, leur faisaient dire : *c'est un vrai Musulman.* Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensait, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le baron Fabrice, gentilhomme du duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avait dans l'esprit cette gaiété, et ce tour aisé qui plaît aux princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holstein, et il y réussit en se rendant agréable. Il avait lu

tous

tous les bons auteurs Français. Il fit lire au roi les tragédies de Pierre Corneille, celles de Racine, et les ouvrages de Despreaux. Le roi ne prit nul goût aux Satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures pièces; mais il aimait fort ses autres écrits. Quant on lui lut ce trait de la Satire huitième, où l'auteur traite Alexandre de fou et d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies Françaises, Mithridate était celle qui lui plaisait davantage, parce que la situation de ce roi vaincu et respirant la vengeance, était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à M. Fabrice les endroits qui le frapaient; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hasarder jamais un mot en Français. Même quand il vit depuis à Bender M. Desaleurs, ambassadeur de France à la porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit à cet ambassadeur en latin; et sur ce que Desaleurs protesta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le roi, plutôt que de parler Français, fit venir un interprête.

Telles étaient les occupations de Charles XII, à Bender, où il attendait qu'une armée de Turcs vînt à son secours. Pour déterminer la Porte Ottomane à cette guerre, il détacha environ huit cents Polonais et Cosaques de sa suite, auxquels il ordonna de

passer le Niester qui coule près de Bender, et d'aller observer ce qui se passait sur les frontières de Pologne.

Les troupes Moscovites répandues dans ces quartiers-là, ne manquèrent pas de fondre sur cette petite troupe, et de la poursuivre jusque sur les états du Grand-Seigneur : c'était ce qu'attendait le roi de Suède. Ses ministres et ses émissaires à la Porte crièrent contre cette irruption, et excitèrent les Turcs à la vengeance ; mais l'argent du czar surmonta tout. Tolstoy, son envoyé à Constantinople, donna au grand-visir et à ses créatures une partie des six millions que l'on avait trouvés à Pultava dans la caisse militaire du roi de Suède. Avec une pareille justification le divan ne trouva point le czar coupable. Loin même de parler de lui faire la guerre, on accorda à son envoyé des honneurs et des priviléges, dont les ministres Moscovites n'avaient point encore joui à Constantinople : on lui permit d'avoir un sérail, c'est-à-dire, un palais dans le quartier des Francs, et de communiquer avec les ministres étrangers. Le czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général Mazeppa, comme Charles XII s'était fait livrer le malheureux Patkul. Chourlouly ali-pacha ne savait plus rien refuser à un prince qui demandait en donnant des millions ; ainsi ce même grand-visir, qui auparavant avait promis solennel-

lement de mener le roi de Suède en Moscovie avec deux cent mille hommes, osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du général Mazeppa. Charles fut outré de cette demande. On ne sait jusqu'où le visir eût poussé l'affaire, si Mazeppa âgé de soixante et dix ans, ne fût mort précisément dans cette conjoncture. La douleur et le dépit du roi augmentèrent, quand il apprit que Tolstoy, devenu l'ambassadeur du czar à la Porte, était publiquement servi par des Suédois faits esclaves à Pultava, et qu'on vendait tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinople. L'ambassadeur Moscovite disait même hautement, que les troupes Musulmanes qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'assurer du roi, que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le grand-visir, vaincu par l'argent du czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voyait trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençait à désespérer. Lui seul tint ferme et ne parut pas abattu un moment, il crut que le sultan ignorait les intrigues de Chourlouly ali, son grand-visir : il résolut de les lui apprendre, et Poniatowsky se chargea de cette commission hardie. Le Grand-Seigneur va tous les vendredis à la mosquée entouré de ses solaks, espèces de gardes, dont les tur-

bans sont ornés de plumes si hautes, qu'elles dérobent le sultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à présenter au Grand-Seigneur, on tâche de se mêler parmi ces gardes, et on leve en haut le placet. Quelquefois le sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus souvent il ordonne à un aga de s'en charger, et se fait ensuite représenter les placets au sortir de la mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de mémoires inutiles, et de placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année, qu'à Paris en un seul jour. On se hasarde encore moins à présenter des mémoires contre les ministres, à qui pour l'ordinaire le sultan les renvoie sans les lire. Poniatowsky n'avait que cette voie pour faire passer jusqu'au Grand-Seigneur les plaintes du roi de Suède. Il dressa un mémoire accablant contre le grand-visir. M. de Fériol, alors ambassadeur de France, et qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en Turc. On donna quelque argent à un Grec pour le présenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du Grand-Seigneur, leva le papier si haut, si long-temps, et fit tant de bruit, que le sultan l'aperçut, et prit lui-même le mémoire.

Quelques jours après, le sultan envoya au roi de Suède pour toute réponse à ses plaintes, vingt-cinq chevaux Arabes, dont l'un qui avait porté sa hautesse, était couvert d'une

selle et d'une housse enrichies de pierreries, avec des étriers d'or massif. Ce présent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, et qui faisait soupçonner que le ministre n'avait rien fait que du consentement du sultan. Chourlouly qui savait dissimuler, envoya aussi cinq chevaux très-rares au roi. Charles dit fièrement à celui qui les amenait : *Retournez vers votre maître, et dites-lui que je ne reçois point de présens de mes ennemis.*

M. Poniatowsky ayant déjà osé faire présenter un mémoire contre le grand-visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il savait que ce visir déplaisait à la sultane mère, que le kislar aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janissaires, le haïssaient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une chose bien surprenante de voir un chrétien, un Polonais, un agent sans caractère d'un roi Suédois réfugié chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la *Porte* contre un vice-roi de l'empire Ottoman, qui de plus était utile et agréable à son maître. Poniatowsky n'eût jamais réussi, et l'idée seule du projet lui eût coûté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étaient dans ses intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-visir Chourlouly.

Le sultan avait un jeune favori, qui a de-

puis gouverné l'empire Ottoman, et a été tué en Hongrie, en 1716, à la bataille de Peterwaradin, gagnée sur les Turcs par le prince Eugène de Savoie. Son nom était Coumourgi ali-pacha. Sa naissance n'était guère différente de celle de Chourlouly; il était fils d'un porteur de charbon, comme Coumourgi le signifie, car Coumour veut dire charbon, en Turc. L'empereur Achmet II, oncle d'Achmet III, ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople, Courmougi encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans son sérail. Il plut à Moustapha, fils aîné et successeur de Mahomet. Achmet III en fit son favori. Il n'avait alors que la charge de selictar aga, porte-épée de la couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-visir; mais il avait de l'ambition. La faction de Suède ne put jamais gagner l'esprit de ce favori. Il ne fut en aucun temps l'ami de Charles, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs ministres; mais en cette occasion, il servait le roi Charles XII sans le vouloir. Il s'unit avec la sultane Validé et les grands officiers de la Porte, pour faire tomber Chourlouly qu'ils haïssaient tous. Ce vieux ministre qui avait long-temps et bien servi son maître, fut la victime du caprice d'un enfant, et des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de sa

dignité et de ses richesses, on lui ôta sa femme, qui était fille du dernier sultan Moustapha, et il fut relégué à Caffa, autrefois Théodosie, dans la Tartarie-Crimée. On donna le bul, c'est-à-dire le sceau de l'empire, à Numan Couprougly, petit-fils du grand Couprougly qui prit Candie. Ce nouveau visir était tel que les chrétiens mal-instruits ont peine à se figurer un Turc, homme d'une vertu inflexible, scrupuleux observateur de la loi; il opposait souvent la justice aux volontés du sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moscovite, qu'il traitait d'injuste et d'inutile; mais le même attachement à sa loi qui l'empêchait de faire la guerre au czar, malgré la foi des traités, lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le roi de Suède. Il disait à son maître: « la loi te défend d'attaquer le czar qui ne t'a point offensé, » mais elle t'ordonne de secourir le roi de » Suède qui est malheureux chez toi. » Il fit tenir à ce prince huit cents bourses, une bourse vaut cinq cents écus, et lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses états par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux François, qui étaient alors au port de Constantinople, et que M. de Fériol, ambassadeur de France à la Porte, offrait à Charles pour le transporter à Marseille. Le roi de Suède, qui dans ses

prospérités avait outragé l'empereur Allemand, et désobligé Louis XIV, aurait cru trop risquer sa liberté en passant sur les terres de l'empire. Il refusa avec hauteur ces deux voies de retourner dans ses états, et fit dire au visir et à M. de Fériol qu'il s'en tenait à la promesse du grand-seigneur, et qu'il espérait rentrer en Pologne en vainqueur avec une armée de Turcs. Tandis qu'il faisait dépendre sa destinée des caprices d'un visir, et qu'il était réduit à recevoir des bienfaits et des affronts de la cour Ottomane, tous ses ennemis réveillés attaquaient ses états.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le roi Auguste y retourna, protestant contre son abdication, contre la paix d'Alrandstad, et accusant publiquement de brigandage et de barbarie Charles XII qu'il ne craignait plus. Il mit en prison Fingsten et Imof ses plénipotentiaires, qui avaient signé son abdication, comme s'ils avaient en cela passé leurs ordres et trahi leur maître. Ses troupes Saxonnes qui avaient été le prétexte de son détrônement, le ramenèrent à Varsovie, accompagné de la plupart des palatins Polonois, qui lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les mêmes sermens à Stanislas, et revenaient en faire de nouveaux à Auguste. Siniawsky même entra dans son parti, et perdant l'idée de se faire roi, se contenta de

de rester grand-général de la couronne. Flemming son premier ministre, qui avait été obligé de quitter pour un temps la Saxe, de peur d'être livré avec Patkul, contribua alors par son adresse à ramener à son maître une grande partie de la noblesse Polonaise.

Le pape releva ces peuples du serment de fidélité qu'ils avaient fait à Stanislas. Cette démarche du saint père faite à propos, et appuyée des forces d'Auguste, fut d'un assez grand poids; elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de contester alors aux premiers pontifes le droit chimérique de se mêler du temporel des rois. Chacun retournait volontiers sous la domination d'Auguste, et recevait sans répugnance une absolution inutile que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme nécessaire.

La puissance de Charles et la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyaient depuis long-temps avec crainte et avec envie la domination Suédoise s'étendant loin de ses bornes naturelles au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna jusqu'à l'Elbe. La chute de Charles et son absence réveillèrent les intérêts, et les jalousies de tous ces princes, assoupies long-temps par des traités, et par l'impuissance de les rompre.

Le czar plus puissant qu'eux tous ensem-

ble, profitant d'abord de sa victoire, prit Vibourg et toute la Carelie, inonda la Finlande de troupes, mit le siége devant Riga, et envoya un corps d'armée en Pologne pour aider Auguste à remonter sur le trône. Cet empereur était alors ce que Charles avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne et du nord; mais il ne consultait que ses intérêts, au lieu que Charles n'avait jamais écouté que ses idées de vengeance et de gloire. Le monarque Suédois avait secouru ses alliés et accablé ses ennemis, sans exiger le moindre fruit de ses victoires; le czar se conduisant plus en prince, et moins en héros, ne voulut secourir le roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie, et que cette province pour laquelle Auguste avait allumé la guerre, resterait aux Moscovites pour toujours.

Le roi de Danemarck oubliant le traité de Travendal, comme Auguste celui d'Alrandstad, songea dès-lors à se rendre maître des duchés de Holstein et de Brême, sur lesquels il renouvela ses prétentions. Le roi de Prusse avait d'anciens droits sur la Poméranie Suédoise, qu'il voulait faire revivre. Le duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suède possédât encore Vismar, la plus belle ville du duché; ce prince devait épouser une nièce de l'empereur Moscovite; et le czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des

Suédois. George, électeur de Hanover, cherchait de son côté à s'enrichir des dépouilles de Charles. L'évêque de Munster aurait bien voulu faire aussi valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois défendaient la Poméranie et les autres pays que Charles possédait en Allemagne ; c'était là que la guerre allait se porter. Cet orage alarma l'empereur et ses alliés. C'est une loi de l'empire que quiconque attaque une de ses provinces, est réputé l'ennemi de tout le corps Germanique.

Mais il y avait encore un plus grand embarras. Tous ces princes, à la réserve du czar, étaient réunis alors contre Louis XIV, dont la puissance avait été quelque temps aussi redoutable à l'empire que celle de Charles.

L'Allemagne s'était trouvée au commencement du siècle pressée du midi au nord, entre les armées de la France et de la Suède. Les Français avaient passé le Danube, et les Suédois l'Oder ; si leurs forces, alors victorieuses, s'étaient jointes, l'empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède, avait aussi humilié la France ; toutefois la Suède avait encore des ressources, et Louis XIV faisait la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Poméranie et le duché de Brême devenaient

le théâtre de la guerre, il était à craindre que l'empire n'en souffrît, et qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre Louis XIV. Pour prévenir ce danger, l'empereur, les princes d'Allemagne, Anne, reine d'Angleterre, les états-généraux des Provinces-Unies, conclurent à la Haye, sur la fin de l'année 1709, un des plus singuliers traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces puissances, que la guerre contre les Suédois ne se ferait point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne, et que les ennemis de Charles XII pourraient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Pologne et le czar accédèrent eux-mêmes à ce traité; ils y firent insérer un article aussi extraordinaire que le traité même; ce fut que les douze mille Suédois qui étaient en Poméranie, n'en pourraient sortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour assurer l'exécution de ce traité, on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper sur le bord de l'Oder; c'eût été une nouveauté singulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre; ceux même qui devaient la soudoyer, avaient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre qu'on prétendait écarter; le traité portait qu'elle serait composée des troupes de l'empereur,

du roi de Prusse, de l'électeur de Hanover, du landgrave de Hesse, de l'évêque de Munster.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet ; il ne fut point exécuté ; les princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnèrent rien ; il n'y eut pas deux régimens formés ; on parla beaucoup de neutralité, personne ne la garda ; et tous les princes du nord qui avaient des intérêts à démêler avec le roi de Suède, restèrent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce prince.

Dans ces conjonctures, le czar après avoir laissé ses troupes en quartier dans la Lithuanie, et avoir ordonné le siége de Riga, s'en retourna à Moscou étaler à ses peuples un appareil aussi nouveau que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors dans ses états ; ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit son entrée dans Moscou, le premier janvier 1710, sous sept arcs triomphaux dressés dans les rues, ornées de tout ce que le climat peut fournir, et de ce que le commerce florissant par ses soins y avait pu apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, suivi des pièces d'artillerie prises sur les Suédois à Lesno et à Pultava ; chacune était traînée par huit chevaux couverts de housses d'écarlate pendantes à terre ; ensuite venaient les

étendards, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers et par les soldats qui les avaient pris; toutes ces dépouilles étaient suivies des plus belles troupes du czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit sur un char, fait exprès, paraître le brancard de Charles XII, trouvé sur le champ de bataille de Pultava tout brisé de deux coups de canon; derrière ce brancard marchaient deux à deux tous les prisonniers; on y voyait le comte Piper, premier ministre de Suède, le célèbre maréchal Renchild, le comte de Levenhaupt, les généraux Slipenback, Stakelberg, Hamilton, tous les officiers et les soldats qu'on dispersa depuis dans la grande Russie. Le czar paraissait immédiatement après eux sur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava; à quelques pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part au succès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait ensuite; les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timbales, des trompettes, et d'un nombre infini d'instrumens de musique, qui se faisaient entendre par reprises, avec les salves de deux cents pièces de canon, et les acclamations de cinq cent mille hommes qui s'écriaient : *Vive l'empereur notre père*, à

chaque pause que faisait le czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil imposant augmenta la vénération de ses peuples pour sa personne : tout ce qu'il avait fait d'utile en leur faveur, le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga ; ses généraux s'emparèrent du reste de la Livonie, et d'une partie de la Finlande. En même temps le roi de Danemarck vint avec toute sa flotte faire une descente en Suède : il y débarqua dix-sept mille hommes qu'il laissa sous la conduite du comte de Reventlau.

La Suède était alors gouvernée par une régence composée de quelques sénateurs, que le roi établit quand il partit de Stockholm. Le corps du sénat qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence : l'état souffrit de ces divisions ; mais quand après la bataille de Pultava, la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm, fut que le roi était à Bender à la merci des Tartares et des Turcs, et que les Danois étaient descendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helsimbourg, alors les jalousies cessèrent, on ne songea qu'à sauver la Suède. Elle commençait à être épuisée de troupes réglées ; car quoique Charles eût toujours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant

les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années, la nécessité de recruter continuellement ses troupes, d'entretenir ses garnisons, et les corps d'armée qu'il fallait toujours avoir sur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden; tout cela avait coûté à la Suède pendant le cours de la guerre, plus de deux cent cinquante mille soldats; il ne restait pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui, avec les milices nouvelles, étaient les seules ressources de la Suède.

Le roi Charles XI, parmi plusieurs lois qui l'avaient fait accuser de tyrannie, en avait établi quelques-unes qui pouvaient lui mériter la reconnaissance de sa patrie. Il forma entr'autres une milice qui subsiste encore aujourd'hui, laquelle n'est ni à charge au trésor public, ni trop onéreuse aux particuliers, et qui fournit toujours des soldats à l'état, sans ôter des laboureurs aux campagnes. Les plus riches villages ou seigneuries qui étaient anciennement, ou qui sont encore du domaine du roi, entretiennent à leurs frais un cavalier. Les paysans de chaque village fournissent un fantassin, à proportion de leurs revenus: c'est-à-dire qu'il faut avoir un certain bien, comme dix ou douze mille francs, pour être obligé d'équiper un soldat d'infanterie: le paysan qui n'a que cinq ou six mille livres se joint à un autre qui en a autant; s'il

n'en a que trois mille, il contribue pour sa part avec plusieurs autres, et tous ensemble fournissent un homme à l'état.

Si le revenu de tout le village entier ne produit que dix mille livres, le village ne donne qu'un homme. A la mort du soldat, ceux qui l'avaient donné le remplacent; ainsi le nombre des milices est toujours le même qu'il a été une fois réglé par les états-généraux. Les paysans font bâtir au soldat qu'ils entretiennent, une maison ou une cabane, et lui assignent pour lui et pour sa famille, une portion de terre qu'il est obligé de cultiver. Ces soldats distribués par village, se rassemblent à jour marqué dans le principal bourg du canton, sous la conduite de leurs officiers qui sont payés par le trésor public.

Dans les provinces bien peuplées, chaque village à son caporal qui exerce sa troupe une fois la semaine. Le sergent chargé d'un plus grand district, voit la sienne tous les quinze jours; et ainsi de grade en grade jusqu'au colonel, qui fait la revue de son régiment de milice tous les trois mois.

La Suède fut ainsi une pépinière de soldats pendant les guerres de Charles XII. La nation est née belliqueuse, et tout peuple prend insensiblement le génie de son roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre, que des actions prodigieuses de Charles et de ses généraux, et des vieux corps qui avaient

combattu sous eux à Narva, à la Duna, à Clissau, à Pultusk, à Hollosin. Les moindres Suédois en prenaient un esprit d'émulation et de gloire. La tendresse pour le roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays, les paysans sont esclaves, ou traités comme tels : ceux-ci faisant un corps dans l'état, se regardaient comme des citoyens, et se formaient des sentimens plus grands ; de sorte que ces milices devenaient en peu de temps les meilleures troupes du nord.

Le général Steinbock se mit par ordre de la régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, et d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois qui ravageaient toute la côte d'Helsimbourg, et qui étendaient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le temps, ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance : la plupart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs sarraux de toile, ayant à leur ceinture des pistolets attachés avec des cordes. Steinbock à la tête de cette armée extraordinaire, se trouva en présence des Danois à trois lieues d'Helsimbourg, le 10 mars 1710. Il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos, se retrancher et donner à ses nouveaux soldats le temps de s'accoutumer à l'ennemi ; mais

tous ces paysans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent.

Des officiers qui y étaient, m'ont dit les avoir vus alors presque tous écumer de colère, tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême. Steinbock profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire ; on attaqua les Danois ; et c'est là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces paysans armés à la hâte taillèrent en pièces le régiment des gardes du roi de Danemarck, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entièrement défaits se retirèrent sous le canon d'Helsimbourg. Le trajet de Suède en Zéeland est si court, que le roi de Danemarck apprit le même jour à Copenhague, la défaite de son armée en Suède; il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, et ne voulant pas les laisser à l'ennemi; ils les tuèrent tous aux environs d'Helsimbourg, et mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains et leurs bagages, et laissant dans Helsimbourg quatre mille blessés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de

tant de chevaux tués, et par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Dans le même temps les paysans de la Dalécarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur roi était prisonnier chez les Turcs, députèrent à la régence de Stockholm, et offrirent d'aller à leurs dépens au nombre de vingt mille, délivrer leur maître des mains de ses ennemis. Cette proposition qui marquait plus de courage et d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejetée; et on ne manqua pas d'en instruire le roi en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsimbourg.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de juillet 1710. Peu de temps après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le grand-visir Couprougly, qui s'opposait à ses desseins, fut déposé après deux mois de ministère. La petite cour de Charles XII, et ceux qui tenaient encore pour lui en Pologne, publiaient que Charles faisait et défaisait les visirs, et qu'il gouvernait l'empire Turc du fond de sa retraite de Bender; mais il n'avait aucune part à la disgrace de ce favori. La rigide probité du visir fut, dit-on, la seule cause de sa chûte: son prédécesseur ne payait point les janissaires du trésor im-

périal, mais de l'argent qu'il faisait venir par ses extorsions : Couprougly les paya de l'argent du trésor. Achmet lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des sujets à celui de l'empereur : *Ton prédécesseur Chourlouly*, lui dit-il, *savait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes.* Le grand-visir répondit : *S'il avait l'art d'enrichir ta hautesse par des rapines, c'est un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le secret profond du sérail permet rarement que de pareils discours transpirent dans le public ; mais celui-ci fut su avec la disgrace de Couprougly. Ce visir ne paya point sa hardiesse de sa tête, parce que la vraie vertu se fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplaît. On lui permit de se retirer dans l'île de Négrepont. J'ai su ces particularités par des lettres de M. Bru mon parent, premier drogman à la porte Ottomane, et je les rapporte pour faire connaître l'esprit de ce gouvernement.

Le grand-seigneur fit alors revenir d'Alep, Baltagi Mehemet, pacha de Syrie qui avait été déjà grand-visir avant Chourlouly. Les *baltagis* du sérail, ainsi nommés de *balta*, qui signifie *coignée*, sont des esclaves qui coupent le bois pour l'usage des princes du sang Ottoman, et des sultanes. Ce visir avait été baltagi dans sa jeunesse, et en avait toujours retenu le nom selon la coutume

des Turcs, qui prennent sans rougir le nom de leur première profession, ou de celle de leur père, ou du lieu de leur naissance.

Dans le temps que Baltagi Mehemet était valet dans le sérail, il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au prince Achmet, alors prisonnier d'état sous l'empire de son frère Moustapha : on laisse aux princes du sang Ottoman pour leurs plaisirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans (et cet âge arrive de bonne heure en Turquie) ; mais assez belles encore pour plaire. Achmet devenu sultan donna une de ses esclaves qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à Baltagi Mehemet. Cette femme par ses intrigues fit son mari grand-visir : une autre intrigue le déplaça ; et une troisième le fit encore grand-visir.

Quand Baltagi Mehemet vint recevoir le bul de l'empire, il trouva le parti du roi de Suède dominant dans le sérail. La sultane Validé, Ali-Coumourgi, favori du grand-seigneur, le kislar-aga chef des eunuques noirs, et l'aga des janissaires, voulaient la guerre contre le czar : le sultan y était déterminé : le premier ordre qu'il donna au grand-visir fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cent mille hommes. Baltagi Mehemet n'avait jamais fait la guerre ; mais ce n'était point un imbécille comme les Suédois mécontens de lui l'ont représenté. Il dit

au grand-seigneur, en recevant de sa main un sabre garni de pierreries : *Ta hautesse sait que j'ai été élevé à me servir d'une hache pour fendre du bois, et non d'une épée pour commander tes armées : je tâcherai de te bien servir ; mais si je ne réussis pas, souviens-toi que je t'ai supplié de ne me le point imputer.* Le sultan l'assura de son amitié, et le visir se prépara à obéir.

La première démarche de la porte Ottomane fut de mettre au château des sept Tours l'ambassadeur Moscovite. La coutume des Turcs est de commencer d'abord par faire arrêter les ministres des princes auxquels ils déclarent la guerre. Observateurs de l'hospitalité en tout le reste, ils violent en cela le droit le plus sacré des nations. Ils commettent cette injustice sous prétexte d'équité, s'imaginant ou voulant faire croire, qu'ils n'entreprennent jamais que de justes guerres, parce qu'elles sont consacrées par l'approbation de leur mouphty. Sur ce principe ils se croient armés pour châtier les violateurs des traités que souvent ils rompent eux-mêmes, et croient punir les ambassadeurs des rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens, et pour les ambassadeurs qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des consuls de marchands.

Le han des Tartares de Crimée, que nous nommons le kam, reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circassie, et toute la Crimée, province connue dans l'antiquité sous le nom de Chersonèse Taurique, où les Grecs portèrent leur commerce et leurs armes, et fondèrent de puissantes villes, et où les Génois pénétrèrent depuis, lorsqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes Grecques, et quelques monumens des Génois qui subsistent encore au milieu de la désolation et de la barbarie.

Le kam est appelé par ses sujets empereur; mais avec ce grand titre, il n'en est pas moins l'esclave de la Porte. Le sang Ottoman dont les kams sont descendus, et le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs, au défaut de la race du grand-seigneur, rendent leur famille respectable au sultan même, et leurs personnes redoutables : c'est pourquoi le grand-seigneur n'ose détruire la race des kams Tartares; mais il ne laisse presque jamais vieillir ces princes sur le trône. Leur conduite est toujours éclairée par les pachas voisins, leurs états entourés de janissaires, leurs volontés traversées par les grands-visirs, leurs desseins toujours suspects. Si les Tartares se plaignent du kam, la Porte le dépose sur

sur ce prétexte ; s'il est trop aimé, c'est un plus grand crime, dont il est plutôt puni ; ainsi presque tous passent de la souveraineté à l'exil, et finissent leurs jours à Rhodes, qui est d'ordinaire leur prison et leur tombeau.

Les Tartares, leurs sujets, sont les peuples les plus féroces de la terre, et en même temps, ce qui semble inconcevable, les plus hospitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages ; mais qu'un étranger, tel qu'il soit, passe dans leur pays, non-seulement il est reçu par-tout, logé et défrayé, mais dans quelque lieu qu'il passe, les habitans se disputent l'honneur de l'avoir pour hôte ; le maître de la maison, sa femme, ses filles, le servent à l'envi. Les Scythes, leurs ancêtres, leur ont transmis ce respect inviolable pour l'hospitalité, qu'ils ont conservé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, et le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuse.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane, ils sont nourris par le grand-seigneur ; le butin qu'ils font est leur seule paye : aussi sont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le kam, gagné par les présens et par les intrigues du roi de Suède, obtint que le rendez-vous général des troupes serait à Bender même, sous les yeux de Charles XII, afin

de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on faisait la guerre.

Le nouveau visir Baltagi Mehemet, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flatter à ce point un prince étranger. Il changea l'ordre, et ce fut à Andrinople que s'assembla cette grande armée.

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui si formidables qu'autrefois, lorsqu'elles conquirent tant d'états dans l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Europe; alors la force du corps, la valeur et le nombre des Turcs, triomphaient d'ennemis moins robustes qu'eux et plus mal disciplinés: mais aujourd'hui que les chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'est que sur la république de Venise, estimée plus sage que guerrière, défendue par des étrangers, et mal secourue par les princes chrétiens, toujours divisés entr'eux.

Les janissaires et les spahis attaquent en désordre, incapables d'écouter le commandement et de se rallier: leur cavalerie, qui devrait être excellente, attendu la bonté et la légèreté de leurs chevaux, ne saurait soutenir le choc de la cavalerie Allemande; l'infanterie ne savait point encore faire un usage avantageux de la baïonnette au bout du

fusil : de plus les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis Couprougly, qui conquit l'île de Candie. Un esclave nourri dans l'oisiveté et dans le silence du sérail, fait visir par faveur, et général malgré lui, conduisait une armée levée à la hâte, sans expérience, sans discipline, contre des troupes Moscovites aguerries par douze ans de guerre, et fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le czar, selon toutes les apparences, devait vaincre Baltagi Mehemet ; mais il fit la même faute avec les Turcs que le roi de Suède avait commise avec lui ; il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscou, et ayant ordonné qu'on changeât le siège de Riga en blocus, il assembla sur les frontières de la Pologne quatre-vingt mille hommes de ses troupes ; avec cette armée il prit son chemin par la Moldavie et la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des chrétiens Grecs, tributaires du grand-seigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le prince Cantimir, Grec d'origine, qui réunissait les talens des anciens Grecs, la science des lettres et celle des armes. Il se joignit d'intérêt avec le czar, dont les succès faisaient espérer l'abaissement de la puissance Turque, et la vengeance de tant de nations tributaires. Le czar ayant donc fait un traité se-

cret avec ce prince, et l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans le pays et arriva au mois de juin 1711, sur le bord septentrional du fleuve Hierase, aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi, capitale de la Moldavie.

Dès que le grand-visir eut appris que Pierre Alexiowits marchait de ce côté, il quitta aussitôt son camp, et suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bateaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où Darius fit construire autrefois le pont qui porta son nom. L'armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parut bientôt en présence des Moscovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le czar sûr du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves dussent lui manquer. Mais souvent le prince et les sujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination Turque qui n'est jamais fatale qu'aux grands, et qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires; ils redoutaient les chrétiens, et sur-tout les Moscovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée Ottomane; les entrepreneurs qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécutèrent avec le grand-visir le marché même qu'ils avaient fait avec le czar. Les Valaques, voisins des Moldaves, montrèrent aux Turcs la même affection,

tant l'ancienne idée de la barbarie Moscovite avait aliéné tous les esprits.

Le czar ainsi trompé dans ses espérances, peut-être trop légèrement prises, vit tout d'un coup son armée sans vivres et sans fourrages. Cependant les Turcs passèrent la rivière qui les séparait de l'armée ennemie ; tous les Tartares la traversèrent à la nage selon leur coutume, en tenant la queue de leurs chevaux. Les spahis qui sont les cavaliers Turcs, passèrent de même, parce que les ponts ne furent pas assez tôt prêts.

Enfin toute l'armée étant parvenue à l'autre bord, le visir forma un camp retranché. Il est surprenant que le czar ne disputât point le passage de la rivière, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le temps de faire périr son armée de faim et de fatigue. Il semble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il fallait pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent mille Turcs devant, et environ quatre mille Tartares qui le harcelaient continuellement à droite et à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement, me voilà du moins aussi mal que mon frère Charles l'était à Pultava.

Le comte Poniatowsky, infatigable agent du roi de Suède, était dans l'armée du grand-

visir avec quelques Polonois et quelques Suédois, qui tous croyaient la perte du czar inévitable.

Dès que Poniatowsky vit que les armées seraient infailliblement en présence, il le manda au roi de Suède, qui partit aussitôt de Bender, suivi de quarante officiers, jouissant par avance du plaisir de combattre l'empereur Moscovite. Après beaucoup de pertes et de marches ruineuses, le czar poussé vers le Pruth, n'avait pour tous retranchemens que des chevaux de frise et des chariots; quelques troupes de janissaires et de spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée; mais ils attaquèrent en désordre, et les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur prince et le désespoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain M. Poniatowsky conseilla au grand-visir d'affamer l'armée Moscovite, qui manquant de tout, serait obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son empereur.

Le czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien senti de si cruel dans sa vie, que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit; il roulait dans son esprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire et le bonheur de sa nation; tant de grands ouvrages toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec

lui avant d'avoir été achevés ; il fallait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent cinquante mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de la moitié, une cavalerie presque toute démontée, et des fantassins exténués de faim et de fatigue.

Il appela le général Czeremetof vers le commencement de la nuit, et lui ordonna sans balancer et sans prendre conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, et que chaque officier ne réservât qu'un seul chariot ; afin que s'ils étaient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espéraient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il se retira dans sa tente accablé de douleur, et agité de convulsions, mal dont il était souvent attaqué, et qui redoublait toujours avec violence quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances sur une résolution désespérée, mais nécessaire ; encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentait.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute

l'armée suivit cet exemple quoiqu'à regret; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers-généraux ordonnaient déjà la marche, et tâchaient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes; chaque soldat épuisé de fatigue et de faim, marchait sans ardeur et sans espérance. Les femmes, dont l'armée était trop remplie, poussaient des cris qui énervaient encore les courages; tout le monde attendait le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération; c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des officiers qui servaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp Moscovite une femme aussi singulière peut-être que le czar même; elle n'était encore connue que sous le nom de Catherine. Sa mère était une malheureuse paysanne nommée Erb-Magden, du village de Ringen en Estonie, province où les peuples sont serfs, et qui était en ce temps-là sous la domination de la Suède; jamais elle ne connut son père: elle fut baptisée sous le nom de Marthe. Le vicaire de la paroisse l'éleva par charité, jusqu'à quatorze ans; à cet âge elle fut servante à Mariembourg, chez un ministre luthérien de ce pays, nommé Gluk.

En 1702, à l'age de dix-huit ans, elle épousa un dragon Suédois. Le lendemain de ces noces, un parti des troupes de Suède ayant

ayant été battu par les Moscovites, ce dragon qui avait été à l'action ne reparut plus, sans que sa femme pût savoir s'il avait été fait prisonnier, et sans même que depuis ce temps, elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite prisonnière elle-même, elle servit chez le général Czeremetof : celui-ci la donna à Menzikoff, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, ayant été de garçon pâtissier, général et prince, ensuite dépouillé de tout, et relégué en Sibérie, où il est mort dans la misère et dans le désespoir.

Ce fut à un souper chez le prince Menzikoff, que l'empereur la vit et en devint amoureux. Il l'épousa secrètement en 1707, non pas séduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva et une fermeté d'ame capable de seconder ses entreprises, et même de les continuer après lui. Il avait déjà répudié depuis long-temps sa première femme Ottokesa, fille d'un Boyard, accusée de s'opposer aux changemens qu'il faisait dans ses états. Ce crime était le plus grand aux yeux du czar. Il ne voulait dans sa famille que des personnes qui pensassent comme lui. Il crut rencontrer dans cette esclave étrangère les qualités d'un souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de son sexe ; il dédaigna pour elle les préjugés qui eussent arrêté un homme ordinaire ; il la fit couronner im-

pératrice : le même génie qui la fit femme de Pierre Alexiowits, lui donna l'empire après la mort de son mari. L'Europe a vu avec surprise cette femme qui ne sut jamais ni lire, ni écrire, réparer son éducation et ses faiblesses par son courage, et remplir avec gloire le trône d'un législateur.

Lorsqu'elle épousa le czar, elle quitta la religion luthérienne, où elle était née, pour la Moscovite; on la rebaptisa selon l'usage du rit Russien, et au lieu du nom de Marthe, elle prit le nom de Catherine, sous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un conseil avec les officiers-généraux et le vice-chancelier Schaffirof, pendant que le czar était dans sa tente.

On conclut qu'il fallait demander la paix aux Turcs, et engager le czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand-visir au nom de son maître : la czarine entra avec cette lettre dans la tente du czar, malgré la défense; et ayant, après bien des prières, des contestations et des larmes, obtenu qu'il la signât, elle rassembla sur le champ toutes ses pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout son argent, elle en emprunta même des officiers-généraux, et ayant composé de cet amas un présent considérable, elle l'envoya à Osman aga, lieutenant du grand-visir, avec la lettre

signée par l'empereur Moscovite. Mehemet Baltagi conservant d'abord la fierté d'un visir et d'un vainqueur, répondit : que le czar m'envoie son premier ministre, et je verrai ce que j'ai à faire. Le vice-chancelier Schaffirof vint aussitôt, chargé de quelques présens qu'il offrit publiquement lui-même au grand-visir, assez considérables pour lui marquer qu'on avait besoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La première demande du visir, fut que le czar se rendît avec toute son armée à discrétion. Le vice-chancelier répondit que son maître allait l'attaquer dans un quart d'heure, et que les Moscovites périraient jusqu'au dernier, plutôt que de subir des conditions si infâmes. Osman ajouta ses remontrances aux paroles de Schaffirof.

Mehémet Baltagi n'était pas guerrier; il voyait que les janissaires avaient été repoussés la veille : Osman lui persuada aisément de ne pas mettre au hasard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant que l'on parlementait, il arriva un petit accident qui peut faire connaître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croyons. Deux gentilshommes Italiens, parens de M. Brillo,

lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers, au service du czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourrage, furent pris par des Tartares qui les emmenèrent à leur camp, et offrirent de les vendre à un officier des janissaires; le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la trêve, fit arrêter les Tartares, et les conduisit lui-même devant le grand-visir avec ces deux prisonniers.

Le visir renvoya ces deux gentilshommes au camp du czar, et fit trancher la tête aux Tartares qui avaient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le kam des Tartares s'opposait à la conclusion d'un traité qui lui ôtait l'espérance du pillage; Poniatowsky secondait le kam par les raisons les plus pressantes. Mais Osman l'emporta sur l'impatience du Tartare, et sur les insinuations de Poniatowsky.

Le visir crut faire assez pour le grand-seigneur son maître, de conclure une paix avantageuse. Il exigea que les Moscovites rendissent Azoph, qu'ils brûlassent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démolissent des citadelles importantes, bâties sur les Palus Méorides, et que tout le canon et les munitions de ces forteresses demeurassent au grand-seigneur; que le czar retirât ses troupes de la Pologne, qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cosaques qui étaient sous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Tur-

quie, et qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins par an, tribut odieux, imposé depuis long-temps; mais dont le czar avait affranchi son pays.

Enfin, le traité allait être signé sans qu'on eût seulement fait mention du roi de Suède. Tout ce que Poniatowsky put obtenir du visir, fut qu'on insérât un article, par lequel le Moscovite s'engageait à ne point troubler le retour de Charles XII, et, ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article, que le czar et le roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, et s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions, le czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, ses drapeaux, son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, et tout abonda dans son camp deux heures après la signature du traité, qui fut commencé, conclu et signé le vingt-un de juillet 1711.

Dans le temps que le czar, échappé de ce mauvais pas, se retirait tambour battant et enseignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre, et de voir son ennemi entre ses mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval, depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il descendit à la tente du comte de Poniatowsky; le comte s'avança tristement vers lui, et lui apprit comment il venait de perdre une occasion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi, outré de colère, va droit à la tente du grand-visir; il lui reproche, avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclure. J'ai droit, dit le grand-visir, d'un air calme, de faire la guerre et la paix. Mais, ajoute le roi, n'avais-tu pas toute l'armée Moscovite en ton pouvoir? Notre loi nous ordonne, répartit gravement le visir, de donner la paix à nos ennemis quand ils implorent notre miséricorde. Eh, l'ordonne-t-elle, insiste le roi en colère, de faire un mauvais traité, quand tu peux imposer telles lois que tu veux? Ne dépendait-il pas de toi [illegible] le czar prisonnier à Constantinople.

Le Turc poussé à bout, répondit sèchement: Eh, qui gouvernerait son empire en son absence? il ne faut pas que tous les rois soient hors de chez eux. Charles répliqua par un sourire d'indignation: il se jeta sur un sopha, et regardant le visir d'un air plein de colère et de mépris, il étendit sa jambe vers lui, et embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, et retourna à Bender le désespoir dans le cœur.

Poniatowsky resta encore quelque temps avec le grand-visir, pour essayer des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du czar; mais l'heure de la prière étant venue, le Turc, sans répondre un seul mot, alla se laver et prier Dieu.

Fin du cinquième Livre et du tome I.

TABLE.

HISTOIRE

DE

CHARLES XII,

ROI DE SUÈDE.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUÈDE.
PAR M. DE VOLTAIRE.

Nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée de beaucoup de particularités très-intéressantes, et imprimée sur le manuscrit de l'auteur.

Avec des remarques historiques et critiques.

TOME SECOND.



A LYON,
Chez YVERNAULT et CABIN, Libraires, rue Saint-Dominique, n.° 64.

1807.

AVERTISSEMENT
DES
ÉDITEURS.

Nous réimprimons d'autant plus volontiers cette histoire, que l'auteur a mis plus de soin à la corriger. Nous osons dire que jamais histoire contemporaine n'a été écrite avec plus de vérité, l'auteur n'ayant écrit par aucun intérêt, n'ayant jamais eu rien à espérer ni à craindre des puissances dont il parle, et son livre étant le fruit des entretiens qu'il a eu avec plusieurs témoins oculaires.

Son ouvrage est si véritable, que quand le sieur de la Motraye, qui était en Turquie à la suite de M. Fabrice, a voulu écrire contre M. de Voltaire, tout ce qu'il lui a reproché se terminait à dire, que lui, de la

Motraye, avait dans sa valise une paire d'heures que M. de Voltaire disait qu'il avait à la main ; qu'un certain valet de chambre n'avait pas eu certaine commission; que M. de Voltaire avait oublié de dire que M. le Fort avait été garçon apprenti chez M. Franconis, et autres omissions aussi considérables.

C'est ce que l'on peut voir dans les remarques dudit sieur de la Motraye, que nous avons laissées à la fin du tome II, afin que ceux qui ne les ont pas lues, puissent juger de leur peu de solidité. Au reste, nous avons eu soin de faire imprimer les noms propres selon l'orthographe du manuscrit, comme l'auteur nous l'a recommandé.



DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

Il y a bien peu de souverains dont on dût écrire une histoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les princes ; il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire se conserve, et ce nombre serait encore plus petit, si l'on ne se souvenait que de ceux qui ont été justes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi, tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Louis XII avait pour son peuple ; on excusera les grandes fautes de François I.er, en faveur des arts et des sciences dont il a été le

père ; on bénira la mémoire de Henri IV, qui conquit son héritage à force de vaincre et de pardonner ; on louera la magnificence de Louis XIV, qui a protégé les arts que François Ier avait fait naître.

Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais princes, comme on se souvient des inondations, des incendies et des pestes.

Entre les tyrans et les bons rois, sont les conquérans, mais plus approchans des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on est avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle ést la misérable faiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, et qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, et qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme

leur vie ne fournit aucun exemple, ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'empereurs de Rome, de Grèce, d'Allemagne, de Moscovie ; de tant de sultans, de califes, de papes, de rois, combien y en a-t-il dont le nom mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les princes comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire est venue au point, qu'à peine un souverain cesse de vivre, que le public est inondé de volumes sous le nom de mémoires, d'histoire de sa vie, d'anecdotes de sa cour. Par-là les livres se multiplient de telle sorte, qu'un homme qui vivrait cent ans, et qui les employerait à lire, n'aurait pas le temps de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'histoire seule, depuis deux siècles, en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles, et d'arrêter

les yeux des siècles à venir sur des événemens communs, vient d'une faiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, et qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu, comme la plus belle qui ait jamais été; le roi qu'ils ont vu, comme le plus grand monarque; les affaires dont ils se sont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que sa cour soit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ses voisins, et qu'il vende la sienne à un autre; qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis après quelques victoires et quelques défaites, ses sujets échauffés par la vivacité de ces événemens présens, pensent être nés dans l'époque la plus singulière depuis la création. Qu'arrive-t-il? ce prince meurt, on prend après lui des mesures toutes différentes; on oublie,

et les intrigues de sa cour, et ses maîtresses, et ses ministres, et ses généraux, et ses guerres, et lui-même.

Depuis le temps que les princes chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres, et font des guerres et des alliances, on a signé des milliers de traités, et donné autant de batailles, et les belles ou infâmes actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens et de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se serait donc bien donné de garde d'ajouter cette histoire particulière de Charles XII, roi de Suède, à la multitude des livres dont le public est accablé, si ce prince, et son rival Pierre Alexiowits, beaucoup plus grand homme

que lui, n'avaient été, du consentement de toute la terre, les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siècles; mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires; on a pensé que cette lecture pourrait être utile à quelques princes, si ce livre leur tombe par hasard entre les mains. Certainement il n'y a point de souverain qui, en lisant la vie de Charles XII, ne doive être guéri de la folie des conquêtes; car, où est le souverain qui pût dire: J'ai plus de courage et de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste; j'entends mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que Charles XII? Que si avec tous ces avantages, et après tant de victoires, ce roi a été si malheureux, que devraient espérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens et de ressources?

On a composé cette histoire sur des

récits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII, et de Pierre-le-Grand, empereur de Moscovie, et qui s'étant retirées dans un pays libre long-temps après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiser la vérité. M. Fabrice, qui a vécu sept années dans la familiarité de Charles XII; M. de Fierville, envoyé de France; M. de Villelongue, colonel au service de Suède; M. de Poniatowski même, ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires et irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette histoire fort différente des gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la vie de Charles XII. Si l'on a omis plusieurs petits combats donnés entre les officiers Suédois et Moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'histoire de ces officiers; mais seulement celle du roi de Suède; même parmi les événemens de sa vie,

on n'a choisi que les plus intéressans.
On est persuadé que l'histoire d'un prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étaient vraies lorsqu'on écrivit cette histoire en 1728, cessent déjà de l'être aujourd'hui en 1739. Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie Polonaise est mieux disciplinée, et a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toujours, lorsqu'on lit une histoire, songer au temps où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal de Retz, prendrait les Français pour des forcenés qui ne respirent que la guerre civile, la faction et la folie. Celui qui ne lirait que l'histoire des belles années de Louis XIV, dirait : Les Français sont nés pour obéir, pour vaincre et pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de Louis XV, ne

remarquerait dans notre nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir, et trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de Charles-Quint, et peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne ressemblent pas plus aux fanatiques de Cromwel, que les moines et les monsignori dont Rome est peuplée, ressemblent aux Scipions. Je ne sais si les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes aussi formidables que celles de Charles XII. On dit d'un homme : il était brave un tel jour ; il faudrait dire en parlant d'une nation, elle paraissait telle sous un tel gouvernement, et en telle année.

Si quelque prince et quelque ministre trouvaient dans cet ouvrage des vérités désagréables, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions ; que c'est à ce prix qu'ils achètent leur

grandeur; que l'histoire est un témoin et non un flatteur; et que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire.



HISTOIRE



HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUÈDE.

LIVRE SIXIÈME.

Intrigues à la porte Ottomane : le kam des Tartares et le pacha de Bender veulent forcer Charles de partir : il se défend avec quarante domestiques contre une armée : il est pris et traité en prisonnier.

AVANT de commencer ce livre sixième, je me crois obligé de prévenir les lecteurs sur plusieurs choses qui me semblent importantes.

Il faut qu'on se souvienne que mon unique dessein à été de peindre dans cette histoire deux héros, qui ont cherché tous deux la gloire par des chemins très-diffé-

rens, et dont la conduite singulière, les malheurs, les prospérités, les fautes et les grandes actions peuvent instruire les hommes.

Ce n'est pas encore une fois mon dessein d'écrire des annales, et d'entrer dans tous ces détails d'actions militaires, qui se ressemblent presque toutes, et qui ne servent à faire connaître ni les hommes, ni les temps; un historien Suédois, ou Moscovite, peut s'étendre d'ailleurs sur beaucoup de faits qui intéresseront leur nation, du moins pendant quelques années.

Mais j'écris pour les autres peuples qui, regardant ces objets de plus loin, n'aperçoivent que ce qui paraît grand et mémorable.

Je n'ai été attaché ni au czar Pierre, ni à Charles XII, ni à leurs amis, ni à leurs ennemis : je n'ai eu rien à espérer, ni à craindre d'eux ou de leurs favoris; et par-là peut-être j'étais plus propre qu'un de leurs courtisans à écrire leur histoire. Je n'ai pu vouloir tromper personne; et si j'avais été trompé, je l'aurais été par des témoins oculaires, qui n'avaient aucun intérêt de m'abuser. M. Fabrice, retiré en Angleterre long-temps après la mort de Charles XII; M. de Croissy, ambassadeur de France auprès de ce monarque; M. de Fierville, envoyé près de lui chez les Turcs; M. de Fériol, ambassadeur à la porte Ottomane; M. de Ville-Longue, colonel à son service; M. de Poniatowsky,

qui a répondu à plusieurs de mes questions, sont une partie de mes témoins.

Si quelque autre histoire contredit la mienne, il arrivera de deux choses l'une, ou que l'auteur aura vu les mêmes événemens avec d'autres yeux que mes témoins ; en ce cas c'est au public à juger de quel côté sera la vraisemblance : ou bien cet auteur, mieux instruit, aura su ce que mes auteurs n'ont pu savoir : et alors il faudra sans difficulté que je profite de ses lumières, que je me conforme à ses récits ; car la vérité est mon unique objet. Je n'épargne rien pour la savoir, et il ne m'en coûte point de la dire.

Voici donc tout ce que j'ai su jusqu'à présent. C'est un contemporain qui parle, instruit par des contemporains, et quelquefois par des têtes couronnées.

La fortune du roi de Suède, si changée de ce qu'elle avait été, le persécutait dans les moindres choses : il trouva à son retour son petit camp de Bender, et tout le logement inondé des eaux du Niester : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; et comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierres, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement, contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres ; l'une pour sa chancellerie, l'autre pour son favori Grothusen qui tenait une de ses tables. Tandis que le roi bâtissait ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, Baltagi Mehemet craignant plus que jamais les intrigues et les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le résident de l'empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un passage pour le roi de Suède par les terres héréditaires de la maison d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté en trois semaines de temps une promesse de la régence impériale de rendre à Charles XII les honneurs qui lui étaient dus, et de le conduire en toute sureté en Poméranie.

On s'était adressé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, Charles successeur de Joseph, était en Espagne, où il disputait la couronne à Philippe V. Pendant que l'envoyé allemand exécutait à Vienne cette commission, le grand-visir envoya trois pachas au roi de Suède, pour lui signifier qu'il fallait quitter les terres de l'empire Turc.

Le roi qui savoit l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils osaient lui rien proposer contre son honneur, et lui manquer de respect, il les ferait pendre tous trois sur l'heure. Le pacha de Salonique qui portait la parole, déguisa la dureté de sa

commission sous les termes les plus respectueux. Charles finit l'audience sans daigner seulement répondre ; son chancelier Mullern, qui resta avec ces trois pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son maître, qu'ils avaient assez compris par son silence.

Le grand-visir ne se rebuta pas ; il ordonna à Ismaël pacha, nouveau serasquier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du sultan, s'il ne se déterminait pas sans délai. Ce serasquier était d'un tempérament doux et d'un esprit conciliant qui lui avait attiré la bienveillance de Charles, et l'amitié de tous les Suédois. Le roi entra en conférence avec lui ; mais ce fut pour lui dire, qu'il ne partirait que quand Achmet lui aurait accordé deux choses ; la punition de son grand-visir, et cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet sentait bien que Charles restait en Turquie pour le perdre ; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus, il lui retrancha son thaïm, c'est-à-dire, la provision que la porte fournit aux princes à qui elle accorde un asile. Celle du roi de Suède était immense, consistant en cinq cents écus par jour en argent, et dans une profusion de tout ce qui peut contribuer

à l'entretien d'une cour dans la splendeur et dans l'abondance.

Dès que le roi sut que le visir avait osé retrancher sa subsistance, il se tourna vers son grand-maître d'hôtel, et lui dit : vous n'avez eu que deux tables jusqu'à présent, je vous ordonne d'en tenir quatre dès demain.

Les officiers de Charles XII étaient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnait; cependant on n'avait ni provisions, ni argent : on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domestiques, et des janissaires devenus riches par les profusions du roi. M. Fabrice, l'envoyé de Holstein, Jeffreys ministre d'Angleterre, leurs secrétaires, leurs amis, donnèrent ce qu'ils avaient. Le roi avec sa fierté ordinaire, et sans inquiétude du lendemain, subsistait de ces dons qui n'auraient pas suffi long-temps. Il fallut tromper la vigilance des gardes, et envoyer secrètement à Constantinople pour emprunter de l'argent des négocians Européens. Tous refusèrent d'en prêter à un roi qui semblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un seul marchand Anglais, nommé Couk, osa enfin prêter environ quarante mille écus, satisfait de les perdre si le roi de Suède venait à mourir. On apporta cet argent au petit

camp du roi, dans le temps qu'on commençait à manquer de tout, et à ne plus espérer de ressource.

Dans cet intervalle M. de Poniatowsky écrivit du camp même du grand-visir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusait Baltagi Mehemet de lâcheté et de perfidie. Un vieux janissaire indigné de la faiblesse du visir, et de plus gagné par les présens de Poniatowsky, se chargea de cette relation; et ayant obtenu un congé, il présenta lui-même la lettre au sultan.

Poniatowsky partit du camp quelques jours après, et alla à la porte Ottomane former des intrigues contre le grand-visir, selon sa coutume.

Les circonstances étaient favorables : le czar en liberté ne se pressait pas d'accomplir ses promesses : les clefs d'Azoph ne venaient point; le grand-visir qui en était responsable, craignant avec raison l'indignation de son maître, n'osait s'aller présenter devant lui.

Le vieux visir Chourlouly relégué alors à Mitilen, voulut profiter de cette conjoncture pour ôter l'empire à Achmet III et mettre sur le trône Ibrahim, fils de Soliman, jeune prince qui était prisonnier d'état dans le sérail avec Mahmoud son cousin.

Il fallait, pour réussir dans ce projet, engager Mehemet Baltagi à prévenir la colère

du sultan, et marcher droit à Constantinople avec les janissaires.

Mehemet était bien loin d'être disposé aux entreprises téméraires. Aussi le vieux visir ne s'adressa qu'à Osman Aga, ce lieutenant de Mehemet qui le gouvernait entièrement. Les lettres furent interceptées; Chourlouly et Osman eurent la tête tranchée, supplice infâme en Turquie. Leurs têtes furent jetées dans la salle du divan : on trouva parmi les trésors d'Osman la bague de la czarine, et vingt mille pièces d'or au coin de Saxe, de Pologne et de Moscovie.

A l'égard de Baltagi Mehemet, il fut puni par l'exil, d'avoir été choisi, sans le savoir, pour être l'instrument des desseins de Chourlouly et d'Osman : on le bannit à Lemnos où il mourut trois ans après. Le grand-seigneur ne saisit pas son bien à sa mort, parce qu'il n'était pas riche; ce qui peut servir de preuve que le czar n'avait point acheté de lui la paix par des trésors immenses, comme on le disait dans l'Europe.

A ce grand-visir succéda Jussuf, c'est-à-dire, Joseph, dont la fortune était aussi singulière que celle de ses prédécesseurs. Né Moscovite, et fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un janissaire. Il fut long-temps valet dans le sérail, et devint enfin la seconde personne de l'empire où il avait été esclave;

mais ce n'était qu'un fantôme de ministre. Le jeune Selictar Ali Coumourgi l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même ; et Jussuf sa créature n'eut d'autre emploi que d'apposer les sceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce visiriat : les plénipotentiaires du czar qui restaient à Constantinople, et comme ministres, et comme ôtages, y furent mieux traités que jamais : le grand-visir confirma avec eux la paix du Pruth ; mais ce qui mortifia le plus le roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaisons secrètes qu'on prenait à Constantinople avec le czar, étaient le fruit de la médiation des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande.

Constantinople depuis la retraite de Charles à Bender, était devenue ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la chrétienté. Le comte Desalleurs, ambassadeur de France, y appuyait les intérêts de Charles et de Stanislas : le ministre de l'empereur Allemand les traversait ; les factions de la Suède et de Moscovie s'entrechoquaient, comme on a vu long-temps celles de France et d'Espagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre et la Hollande qui paraissaient neutres, ne l'étaient pas : le nouveau commerce que le czar avait ouvert dans Pétersbourg, attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais et les Hollandais seront toujours pour le prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le czar : il n'est donc pas étonnant que les ministres d'Angleterre et de Hollande le servissent secrètement à la porte Ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié, fut que l'on ferait sortir incessamment Charles des terres de l'empire Turc ; soit que le czar espérât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût Charles moins redoutable dans ses états qu'en Turquie, où il était toujours sur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'empire des Russes.

Le roi de Suède sollicitait toujours la Porte, de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le divan résolut en effet de le renvoyer, mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes ; non plus comme un roi qu'on voulait secourir, mais comme un hôte dont on voulait se défaire. Pour cet effet le sultan Achmet lui écrivit en ces termes.

Très-puissant entre les rois adorateurs de Jésus, redresseur des torts et des injures, et protecteur de la justice dans les ports et les républiques du midi et du septentrion, éclatant en majesté, ami de l'honneur et de la gloire, et de notre sublime Porte, Charles roi de Suède, dont Dieu couronne les entreprises de bonheur.

Aussitôt que le très-illustre Mehemet, ci-devant chiaoux pachi, aura eu l'honneur de vous présenter cette lettre ornée de notre sceau impérial, soyez persuadé et convaincu de la vérité de nos intentions, qui y sont contenues, à savoir, que quoique nous nous fussions proposé de faire marcher de nouveau contre le czar nos troupes toujours victorieuses; cependant ce prince pour éviter le juste ressentiment que nous avait donné son retardement à exécuter le traité conclu sur les bords du Pruth, et renouvelé depuis à notre sublime Porte, *ayant rendu à notre empire le château et la ville d'Azoph; et cherché par la médiation des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une constante paix; nous la lui avons accordée, et donné à ses plénipotentiaires qui nous restent pour ôtages, notre ratification impériale, après avoir reçu la sienne de leurs mains.*

Nous avons donné au très-honorable et vaillant Delvet Gherai, ham de Budziack, de Crimée, de Nagaï et de Circassie, et à notre très-sage conseiller et généreux serasquier de Bender, Ismaël, (que Dieu perpétue et augmente leur magnificence et prudence) nos ordres inviolables et salutaires pour votre retour par la Pologne, selon votre premier dessein qui nous a été renouvelé de votre part. Vous devez donc vous préparer à partir sous les auspices de la providence, et avec une honorable escorte

l'hiver prochain, pour vous rendre dans vos provinces, ayant soin de passer en ami par celles de la Pologne.

Tout ce qui serait nécessaire pour votre voyage vous sera fourni par notre sublime Porte, *tant en argent qu'en hommes, chevaux et chariots. Nous vous exhortons sur-tout, et vous recommandons de donner vos ordres les plus positifs et les plus clairs à tous les Suédois et autres gens qui se trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun désordre, et de ne faire aucune action qui tende directement ou indirectement à violer cette paix et amitié.*

Vous conserverez par là notre bienveillance dont nous chercherons à vous donner d'aussi grandes et d'aussi fréquentes marques qu'il s'en présentera d'occasions. Nos troupes destinées pour vous accompagner, recevront des ordres conformes à nos intentions impériales.

Donné à notre sublime Porte de Constantinople, le 14 de la lune Rebyul Eureh 1214, ce qui revient au 19 avril 1712.

Cette lettre ne fit point encore perdre l'espérance au roi de Suède : il écrivit au sultan qu'il serait toute sa vie reconnaissant des faveurs dont sa hautesse l'avait comblé; mais qu'il croyait le sultan trop juste pour le renvoyer avec la simple escorte d'un camp volant dans un pays encore inondé des troupes

du czar. En effet, l'empereur Moscovite, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ses troupes de la Pologne, y en avait fait encore passer de nouvelles; et ce qui semble étonnant, c'est que le grand-seigneur n'en savait rien.

La mauvaise politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des ambassadeurs des princes chrétiens à Constantinople, et de ne pas entretenir un seul agent dans les cours chrétiennes, fait que ceux-ci pénètrent et conduisent quelquefois les résolutions les plus secrètes du sultan, et que le divan est toujours dans une profonde ignorance de ce qui se passe publiquement chez les chrétiens.

Le sultan enfermé dans son sérail parmi ses femmes et ses eunuques, ne voit que par les yeux de son grand-visir: ce ministre aussi inaccessible que son maître, occupé des intrigues du sérail, et sans correspondance au-dehors, est d'ordinaire trompé, ou trompe le sultan qui le dépose ou le fait étrangler à la première faute, pour en choisir un autre aussi ignorant ou aussi perfide, qui se conduit comme ses prédécesseurs, et qui tombe bientôt comme eux.

Telle est pour l'ordinaire l'inaction et la sécurité profonde de cette cour, que si les princes chrétiens se liguaient contre elle, leurs flottes seraient aux Dardanelles, et leur

armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs eussent songé à se défendre ; mais les divers intérêts qui diviseront toujours la chrétienté, sauveront les Turcs d'une destinée que leur peu de politique et leur ignorance dans la guerre et dans la marine semblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet était si peu informé de ce qui se passait en Pologne, qu'il y envoya un aga pour voir s'il était vrai que les armées du czar y fussent encore : deux secrétaires du roi de Suède, qui savaient la langue Turque, accompagnèrent l'aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fît un faux rapport.

Cet aga vit par ses yeux la vérité, et en vint rendre compte au sultan même. Achmet indigné, allait faire étrangler le grand visir; mais le favori qui le protégeait, et qui croyait avoir besoin de lui, obtint sa grace et le soutint encore quelque temps dans le ministère.

Les Moscovites étaient protégés ouvertement par le visir, et secrètement par Ali Coumourgi qui avait changé de parti; mais le sultan était si irrité, l'infraction du traité était si manifeste, et les janissaires, qui font trembler souvent les ministres, les favoris et les sultans, demandaient si hautement la guerre, que personne dans le sérail n'osa ouvrir un avis modéré.

Aussitôt le grand seigneur fit mettre aux sept tours les ambassadeurs Moscovites, déjà aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le czar, les queues de cheval arborées, les ordres donnés à tous les pachas, d'assembler une armée de deux cent mille combattans. Le sultan lui-même quitta Constantinople, et vint établir sa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce temps, une ambassade solennelle envoyée au grand seigneur, de la part d'Auguste et de la république de Pologne, s'avançait sur le chemin d'Andrinople; le palatin de Mazovie était à la tête de l'ambassade, avec une suite de plus de trois cents personnes.

Tout ce qui composait l'ambassade fut arrêté et retenu prisonnier, dans l'un des faubourgs de la ville : jamais le parti du roi de Suède ne s'était plus flatté que dans cette occasion; cependant ce grand appareil devint encore inutile, et toutes ses espérances furent trompées.

Si l'on en croit un ministre public, homme sage et clairvoyant, qui résidait alors à Constantinople, le jeune Coumourgi roulait déjà dans sa tête d'autres desseins, que de disputer des déserts au czar de Moscovie dans une guerre douteuse. Il projetait d'enlever aux Vénitiens le Péloponèse, nommé aujourd'hui

la Morée, et de se rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter ses grands desseins, que l'emploi de premier visir dont sa jeunesse l'écartait encore. Dans cette idée, il avait plus besoin d'être l'allié que l'ennemi du czar : son intérêt ni sa volonté n'étaient pas de garder plus long-temps le roi de Suède, encore moins d'armer la Turquie en sa faveur. Non-seulement il voulait renvoyer ce prince, mais il disait ouvertement qu'il ne fallait plus souffrir désormais aucun ministre chrétien à Constantinople; que tous ces ambassadeurs ordinaires n'étaient que des espions honorables, qui corrompaient ou qui trahissaient les visirs, et donnaient depuis trop long-temps, le mouvement aux intrigues du sérail; que les Francs établis à Pera et dans les échelles du levant, sont des marchands qui n'ont besoin que d'un consul et non d'un ambassadeur. Le grand visir qui devait son établissement et sa vie même au favori, et qui de plus le craignait, se conformait à ses intentions, d'autant plus aisément, qu'il s'était vendu aux Moscovites, et qu'il espérait se venger du roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le Mouphty, créature d'Ali Coumourgi, était aussi l'esclave de ses volontés : il avait conseillé la guerre contre le czar, quand le favori la voulait, et il la trouva injuste dès que ce jeune homme eut changé

changé d'avis ; ainsi à peine l'armée fut assemblée, qu'on écouta des propositions d'accommodement. Le vice-chancelier Schafitof, et le jeune Czeremetof, plénipotentiaires et ôtages du czar à la Porte, promirent après bien des négociations, que le czar retirerait ses troupes de la Pologne. Le grand visir qui savait bien que le czar n'exécuterait pas ce traité, ne laissa pas de le signer ; et le sultan content d'avoir en apparence imposé des lois aux Moscovites, resta encore à Andrinople. Ainsi on vit en moins de six mois la paix jurée avec le czar, ensuite la guerre déclarée, et la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces traités, fut toujours qu'on ferait partir le roi de Suède. Le sultan ne voulait point compromettre son honneur et celui de l'empire Ottoman, en exposant le roi à être pris sur la route par ses ennemis. Il fut stipulé qu'il partirait ; mais que les ambassadeurs de Pologne et de Moscovie répondraient de la sureté de sa personne ; ces ambassadeurs jurèrent au nom de leurs maîtres, que ni le czar, ni le roi Auguste ne troubleraient son passage ; et que Charles, de son côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan ayant ainsi réglé la destinée de Charles, Ismaël, serasquier, de Bender, se transporta à Varnitza, où le roi était campé, et vint lui

rendre compte des résolutions de la Porte, en lui insinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer, et qu'il fallait partir.

Charles ne répondit autre chose sinon, que le grand-seigneur lui avait promis une armée et non une escorte, et que les rois devaient tenir leur parole.

Cependant le général Flemming, ministre et favori du roi Auguste, entretenait une correspondance secrète avec le kam de la Tartarie, et le serasquier de Bender. La Mare, gentilhomme Français, colonel au service de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Dresde, et tous ces voyages étaient suspects.

Précisément dans ce temps, le roi de Suède fit arrêter, sur les frontières de la Valachie, un courrier que Flemming envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées; on les déchiffra : on y vit une intelligence marquée entre les Tartares et la cour de Dresde; mais elles étaient conçues en termes si ambigus et si généraux, qu'il était difficile de démêler, si le but du roi Auguste était seulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le kam livrât Charles à ses Saxons, en le reconduisant en Pologne.

Il semblait difficile d'imaginer qu'un prince aussi généreux qu'Auguste, voulût, en saisissant la personne du roi de Suède, hasarder

la vie de ses ambassadeurs, et de trois cents gentilshommes Polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la sureté de Charles.

Mais d'un autre côté, on savait que Flemming, ministre absolu d'Auguste, était très-délié et peu scrupuleux. Les outrages faits au roi électeur par le roi de Suède, semblaient rendre toute vengeance excusable; et on pouvait penser que si la cour de Dresde achetait Charles du kam des Tartares, elle pourrait acheter aisément de la cour Ottomane, la liberté des ôtages Polonais.

Ces raisons furent agitées entre le roi, Mullern son chancelier privé, et Grothusen son favori. Ils lurent et relurent les lettres; et la malheureuse situation où ils étaient, les rendant plus soupçonneux, ils se déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus triste.

Quelques jours aprés, le roi fut confirmé dans ses soupçons, par le départ précipité d'un comte Sapieha, réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jeter entre les bras d'Auguste. Dans toute autre occasion, Sapieha ne lui aurait paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réitérées qu'on lui fit alors de partir, changèrent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère,

se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir et le livrer à ses ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait se tromper dans l'idée qu'il avait que le roi Auguste avait marchandé sa personne avec les Tartares; mais il se trompait encore davantage en comptant sur le secours de la cour Ottomane. Quoi qu'il en soit, il résolut de gagner du temps.

Il dit au pacha de Bender, qu'il ne pouvait partir sans avoir auparavant de quoi payer ses dettes; car quoiqu'on lui eût rendu depuis long-temps son thaïm, ses libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter; le pacha lui demanda ce qu'il voulait; le roi répondit au hasard mille bourses, qui font quinze cens mille francs de notre argent, en monnaie forte. Le pacha en écrivit à la Porte : le sultan au lieu de mille bourses qu'on lui demandait, en accorda douze cents, et écrivit au pacha la lettre suivante.

LETTRE du grand-seigneur au pacha de Bender.

Le but de cette lettre impériale, est pour vous faire savoir que sur votre recommandation et représentation, et sur celle du très-noble Delvet Gherai Ham, à notre sublime Porte, *notre impériale magnificence a accordé mille*

bourses au roi de Suède, qui seront envoyées à Bender sous la conduite et la charge du très-illustre Mehemet pacha, ci-devant chiaoux pachi, pour rester sous votre garde jusqu'au temps du départ du roi de Suède, dont Dieu dirige les pas; et lui être données alors avec deux cent bourses de plus, comme un surcroît de notre libéralité impériale qui excède sa demande.

Quant à la route de Pologne *qu'il est résolu de prendre, vous aurez soin, vous et le han, qui devez l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes et si sages, que pendant tout le passage, les troupes qui sont sous votre commandement, et les gens du roi de Suède, ne causent aucun dommage et ne fassent aucune action qui puisse être réputée contraire à la paix qui subsiste encore entre notre* sublime Porte, *et le royaume et la république de* Pologne; *en sorte que le roi passe comme ami sous notre protection.*

Ce que faisant (comme vous lui recommanderez bien expressément de faire) il recevra tous les honneurs et les égards dus à sa majesté de la part des Polonais, *ce dont nous ont fait assurer les ambassadeurs du roi Auguste et de la république, en s'offrant même, à cette condition, aussi bien que quelques autres nobles* Polonais, *si nous le requérons, pour ôtages et sureté de son passage.*

Lorsque le temps dont vous serez convenu



avec le très-noble Delvet Gherai pour la marche, sera venu, vous vous mettrez à la tête de vos braves soldats, entre lesquels seront les Tartares, ayant à leur tête le ham, et vous conduirez le roi de Suède avec ses gens.

Qu'ainsi il plaise au seul Dieu tout-puissant de diriger vos pas et les leurs; le pacha d'Aulos restera à Bender pour le garder en votre absence, avec un corps de spahis, et un autre de janissaires; et en suivant nos ordres et nos intentions impériales en tous ces points et articles, vous vous rendrez dignes de la continuation de notre faveur impériale, aussi bien que des louanges et des récompenses dues à tous ceux qui les observent.

Fait à notre résidence impériale de Constantinople, le 2 de la lune de cheval 1124, de l'égire.

Pendant qu'on attendait cette réponse du grand-seigneur, le roi écrivit à la Porte, pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnait le kam des Tartares; mais les passages étaient bien gardés, de plus le ministère lui était contraire, les lettres ne parvinrent point au sultan; le visir empêcha même M. Desalleurs de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce ministre qui agissait pour le roi de Suède, ne voulût déranger le dessein qu'on avait de le faire partir.

Charles indigné de se voir en quelque sorte chassé des terres du grand-seigneur, se détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer sur la mer Noire, pour se rendre à Marseille par la Méditerranée; mais il aima mieux ne demander rien, et attendre les événemens.

Quand les douze cents bourses furent arrivées, son trésorier Grothusen qui avait appris la langue Turque dans ce long séjour, alla voir le pacha sans interprète, dans le dessein de tirer de lui les douze cents bourses, et de former ensuite à la Porte quelqu'intrigue nouvelle, toujours sur cette fausse supposition, que le parti Suédois armerait enfin l'empire Ottoman contre le czar.

Grothusen dit au pacha que le roi ne pouvait avoir ses équipages prêts sans argent; mais, dit le pacha, c'est nous qui ferons tous les frais de votre départ; votre maître n'a rien à dépenser tant qu'il sera sous la protection du mien.

Grothusen répliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages Turcs, et ceux des Francs, qu'il fallait avoir recours aux artisans Suédois et Polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'assura que son maître était disposé à partir, et que cet argent faciliterait et avancerait son départ. Le pacha trop confiant

donna les douze cents bourses; il vint quelques jours après demander au roi d'une manière très-respectueuse, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt de partir, et qu'il lui fallait encore mille bourses. Le pacha confondu à cette réponse, fut quelque temps sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au roi, il m'en coûtera la tête, dit-il, pour avoir obligé ta majesté : j'ai donné les douze cents bourses malgré l'ordre exprès de mon souverain; ayant dit ces paroles, il s'en retourna plein de tristesse.

Le roi l'arrêta, et lui dit qu'il l'excuserait auprès du sultan. Ah! repartit le Turc en s'en allant, mon maître ne sait point excuser les fautes, il ne sait que les punir.

Ismaël pacha alla apprendre cette nouvelle au kam des Tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le pacha de ne point souffrir que les douze cents bourses fussent données avant le départ du roi, et ayant consenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait aussi bien que le pacha l'indignation du grand-seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier, ils protestèrent qu'ils n'avaient donné les douze cents bourses que sur les promesses positives d'un ministre du

du roi de partir sans délai ; et ils supplièrent sa hautesse, que le refus du roi ne fût point attribue à leur désobéissance.

Charles persistant toujours dans l'idée que le kam et le pacha voulaient le livrer à ses ennemis, ordonna à M. Funk, alors son envoyé auprès du grand-seigneur, de porter contre eux ses plaintes, et de demander encore mille bourses. Son extrême générosité, et le peu de cas qu'il faisait de l'argent, l'empêchaient de sentir qu'il y avait de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisait que pour s'attirer un refus, et pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. Mais c'était être réduit à d'étranges extrémités, que d'avoir besoin de pareils artifices. Savari son interprète, homme adroit et entreprenant, porte sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le grand-visir faisait garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le sultan indigné fit assembler un divan extraordinaire, et y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours selon la traduction qu'on en fit alors.

« Je n'ai presque connu le roi de Suède
» que par sa défaite de Pultava, et par la
» prière qu'il m'a faite de lui accorder un
» asile dans mon empire : je n'ai, je crois,

» nul besoin de lui , et n'ai sujet ni de
» l'aimer, ni de le craindre ; cependant sans
» consulter d'autres motifs que l'hospitalité
» d'un musulman , et ma générosité qui
» répand la rosée de ses faveurs sur les
» grands comme sur les petits, sur les étran-
» gers comme sur mes sujets ; je l'ai reçu
» et secouru de tout , lui , ses ministres ,
» ses officiers , ses soldats , et n'ai cessé
» pendant trois ans et demi de l'accabler de
» présens.

» Je lui ai accordé une escorte considé-
» rable pour le conduire dans ses états. Il a
» demandé mille bourses pour payer quel-
» ques frais, quoique je les fasse tous : au
» lieu de mille, j'en ai accordé douze cents;
» après les avoir tirées de la main du seras-
» quier de Bender , il en demande encore
» mille autres , et ne veut point partir sous
» prétexte que l'escorte est trop petite , au
» lieu qu'elle n'est que trop grande pour
» passer par un pays ami.

» Je demande donc si c'est violer les
» lois de l'hospitalité , que de renvoyer ce
» prince , et si les puissances étrangères
» doivent m'accuser de violence et d'injus-
» tice, en cas qu'on soit réduit à le faire
» partir par force. » Tout le divan répondit
que le grand-seigneur agissait avec justice.

Le mouphty déclara que l'hospitalité n'est
point de commande aux musulmans envers les

infidèles, encore moins envers les ingrats ; et il donna son fetfa, espèce de mandement qui accompagne presque toujours les ordres importans du grand-seigneur ; ces fetfa sont révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent soient des esclaves du sultan comme les autres.

L'ordre et le fetfa furent portés à Bender par le *bouyouk imraour*, grand-maître des écuries, et un chiaou pacha, premier huissier. Le pacha de Bender reçut l'ordre chez le kam des Tartares ; aussitôt il alla à Varnitza demander si le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du sultan.

Charles XII menacé n'était pas maître de sa colère. Obéis à ton maître, si tu l'oses, lui dit-il, et sors de ma présence. Le pacha indigné s'en retourna au grand galop, contre l'usage ordinaire des Turcs : en s'en retournant il rencontra Fabrice et lui cria, toujours en courant : le roi ne veut point écouter la raison ; tu vas voir des choses bien étranges. Le jour même il retrancha les vivres au roi ; et lui ôta sa garde de janissaires. Il fit dire aux Polonais et aux Cosaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, et venir se mettre dans la ville de Bender, sous la protection de la Porte. Tous obéirent et laissèrent le roi réduit aux

officiers de sa maison, et à trois cents soldats Suédois, contre vingt mille Tartares et six mille Turcs.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux.

Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil, vingt de ces beaux chevaux Arabes que le grand-seigneur lui avait envoyés, en disant : Je ne veux ni de leurs provisions, ni de leurs chevaux. Ce fut un régal pour les troupes Tartares, qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs et les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince, sans s'étonner, fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cents Suédois : il y travailla lui-même ; son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, ses valets de chambre, tous ses domestiques s'aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derrière les portes en forme d'arc-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, et que le roi eut fait le tour de ses prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori Grothusen, comme si tout eût été dans une sécurité profonde ; heureusement Fabrice, l'envoyé de Holstein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza et Bender, où demeurait aussi M. Jeffreys en-

voyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux ministres voyant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs et le roi. Le kam, et sur-tout le pacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux ministres : ils eurent ensemble à Bender deux conférences, où assistèrent cet huissier du sérail et le grand-maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du sultan et le fetfa du mouphty.

Monsieur Fabrice (*) leur avoua que sa majesté Suédoise avait de justes raisons de croire qu'on voulait le livrer à ses ennemis en Pologne. Le kam, le pacha et les autres jurèrent sur leurs têtes, et prirent Dieu à témoin, qu'ils détestaient une si horrible perfidie, qu'ils verseraient tout leur sang plutôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au roi en Pologne ; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambassadeurs Moscovites et Polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oserait faire au roi de Suède. Enfin, ils se plaignirent amèrement des soupçons outrageans que le roi concevait sur des personnes

(*) Tout ce récit est rapporté par M. Fabrice dans ses lettres.

qui l'avaient si bien reçu et si bien traité. Quoique les sermens ne soient souvent que le langage de la perfidie, M. Fabrice se laissa persuader par ces barbares : il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il savait bien qu'il y avait eu une secrète correspondance entre le kam Tartare et le roi Auguste ; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation, que de faire sortir Charles XII des terres du grand-seigneur. Soit que M. Fabrice se trompât ou non, il les assura qu'il représenterait au roi l'injustice de ces défiances. Mais prétendez-vous le forcer à partir? ajouta-t-il. Oui, dit le pacha, tel est l'ordre de notre maître. Alors il les pria encore une fois de bien considérer si cet ordre était de verser le sang d'une tête couronnée? Oui, répliqua le kam en colère, si cette tête couronnée désobéit au grand-seigneur dans son empire.

Cependant, tout étant prêt pour l'assaut, la mort de Charles XII paraissant inévitable, et l'ordre du sultan n'étant pas positivement de le tuer, en cas de résistance, le pacha engagea le kam à souffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le grand-seigneur, pour avoir les derniers ordres de sa hautesse.

Monsieur Jeffreys et M. Fabrice ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le

roi : ils arrivent avec l'empressement de gens qui apportaient une nouvelle heureuse, mais ils furent très-froidement reçus; il les appela médiateurs volontaires, et persista à soutenir que l'ordre du sultan, et le fetfa du mouphty étaient forgés, puisqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le ministre Anglais se retira, bien résolu de ne se plus mêler des affaires d'un prince si inflexible; M. Fabrice, aimé du roi, et plus accoutumé à son humeur que le ministre Anglais, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hasarder une vie si précieuse, dans une occasion si inutile.

Le roi, pour toute réponse, lui fit voir ses retranchemens et le pria d'employer sa médiation, seulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le camp du roi, en attendant que le courrier fût revenu d'Andrinople.

Le kam même avait défendu à ses Tartares impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois, jusqu'à nouvel ordre. De sorte que Charles XII sortait quelquefois de son camp avec quarante chevaux, et courait au milieu des troupes Tartares, qui lui laissaient respectueusement le passage libre; il marchait même droit à leurs rangs, et ils s'ouvraient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du grand-seigneur étant venu,

de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre résistance, et de ne pas épargner la vie du roi, le pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à M. Fabrice, afin qu'il fît un dernier effort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussitôt ce triste rapport. Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez, dit le roi. Oui, répondit Fabrice. Eh bien, dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont supposé, et que je ne veux point partir. Fabrice se jeta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté : tout fut inutile. Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en souriant, s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre.

Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, et sur-tout sa personne sacrée ; l'assurant de plus que cette résistance était injuste, qu'il violait les droits de l'hospitalité, en s'opiniâtrant à rester par force, chez des étrangers qui l'avaient si long-temps et si généreusement secouru. Le roi qui ne s'était point fâché contre Fabrice, se mit en colère contre ses prêtres, et leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières, et non pour lui dire leurs avis.

Le général Hord et le général Dardoff, dont le sentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat, dont la suite ne pou-

vait être que funeste, montrèrent au roi leurs estomacs couverts de blessures reçues à son service; et l'assurant qu'ils étaient prêts de mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. Je sais par vos blessures et par les miennes, leur dit Charles XII, que nous avons vaillamment combattu ensemble; vous avez fait votre devoir jusqu'à présent, faites le encore aujourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'assaut, se flattait en secret du plaisir et de l'honneur de soutenir avec trois cents Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste : son chancelier Mullern, le secrétaire Empreüs et les clercs, devaient défendre la maison de la chancellerie : le baron Fiaf à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poste : les palefreniers, les cuisiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était soldat; il courait à cheval de ses retranchemens à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, et assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas long-temps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares, qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de

cheval volaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *alla*, *alla* se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement *Demirbash*, tête de fer. Aussitôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchemens; il s'avance dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. « Eh, quoi !
» mes amis, leur dit-il en propres mots,
» venez-vous massacrer trois cents Suédois
» sans défense ? Vous, braves Janissaires,
» qui avez pardonné à cent mille Moscovites,
» quand ils vous ont crié *amman*, pardon,
» avez-vous oublié les bienfaits que vous
» avez reçus de nous ? et voulez-vous assas-
» siner ce grand roi de Suède que vous aimez
» tant, et qui vous a fait tant de libéralités ?
» Mes amis, il ne demande que trois jours,
» et les ordres du sultan ne sont pas si sé-
» vères qu'on vous le fait croire. »

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurèrent sur leurs barbes, qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signal de l'assaut : les janissaires loin d'obéir, menacèrent de se jeter sur leurs chefs, si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède : ils vinrent en tumulte à la tente du

pacha de Bender, criant que les ordres du sultan étaient supposés; à cette sédition inopinée, le pacha n'eut à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le kam des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes; mais le pacha qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au kam d'attendre jusqu'au lendemain.

Le pacha de retour à Bender, assembla tous les officiers des Janissaires, et les plus vieux soldats; il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du sultan et le fetfa du mouphty. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille présens des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le pacha le permit; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat; car

les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens, de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de Grothusen et au chancelier Mullern ; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi, et que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand-seigneur. Dans le temps qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que Fabrice, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire. Elles étaient du comte Poniatowsky, qui ne pouvait le servir à Bender, ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrète demande des mille bourses. Il mandait au roi que les ordres du sultan pour saisir ou massacrer sa personnne royale en cas de résistance, n'étaient que trop réels ; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi ; qu'il fallait céder au temps et plier sous la nécessité ; qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations ; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps, le re-

mède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de Poniatowsky, ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier : il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui est dans l'orient, le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : ah ! la tête de fer, puisqu'il veut périr qu'il périsse. Ils vinrent rendre compte au pacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades, à Bender, l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du pacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut, qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer.

Les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp ; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée, les trois cents soldats furent enveloppés et faits pri-

sonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval, entre sa maison et son camp, avec les généraux Hord, Dardoff et Sparre : voyant que tous ses soldats s'étaient laissés prendre en sa présence, il dit de sang froid à ces trois officiers : Allons défendre la maison; nous combattrons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis*.

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée; ils le suivent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires, déjà même près de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendu maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes; il s'était jeté en bas de son cheval le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promesse qu'avait fait le pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on le pût prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé, lui appuya son mousqueton sur le visage : si le bras du Turc n'avait fait un mouvement causé par la foule qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort ; la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire ; en même temps ses domestiques qui étaient enfermés dans la grande salle en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe ; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver.

Voilà Charles XII dans cette salle enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison, et remplissaient les appartemens. Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, dit-il, et se mettant à la

tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle qui donnait dans son appartement à coucher; il entre et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves; le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit; il en tua un d'un coup d'épée; l'autre lui demanda pardon en criant *amman.* Je te donne la vie, dit le roi au Turc, à condition que tu iras faire au pacha un fidèle récit de ce que tu as vu: le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes: une chambre basse pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires: on s'en servit à propos; les Suédois tiraient à travers les fenêtres presque à bout portant sur cette multitude
de

de Turs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous, et ne renversait rien.

Le kam des Tartares et le pacha qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes, et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé était prêt à fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur : il prend le baril lui-même, et aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrâsement redoubla avec plus de rage, l'appartement du roi était consumé, la grande salle où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartemens voisins; la moitié du toit était abymée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde nommé Walberg, osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre. Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, et était à l'épreuve du feu; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre. Voilà un vrai Suédois, s'écria le roi : il embrassa ce garde, le créa colonel sur le champ. Allons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée à la main.

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrâsée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers, étaient armés d'épées et de pistolets; chacun tira deux coups à la fois, à l'instant que la porte s'ouvrit; et dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, et tomba :

vingt-un janissaires se jettent aussitôt sur lui; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmènent au quartier du pacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament et la fureur où un combat si long et si terrible avaient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup-d'œil de colère. Il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant *alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713, qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières.

Fin du sixième Livre.

LIVRE SEPTIÈME.

Les Turcs transfèrent Charles à Démirtorca : le roi Stanislas est pris dans le même temps : action hardie de M. de Villelongue : révolutions dans le sérail : batailles données en Poméranie : Altena brûlé par les Suédois : Charles part enfin pour retourner dans ses états : sa manière étrange de voyager ; son arrivée à Stralsund : disgraces de Charles : succès de Pierre-le-grand : son triomphe dans Pétersbourg.

LE pacha de Bender attendait Charles gravement dans sa tente, ayant près de lui Marco un interprète. Il reçut ce prince avec un profond respect, et le supplia de se reposer sur un sofa ; mais le roi ne prenant pas seulement garde aux civilités du Turc, se tint debout dans la tente.

Le tout-puissant soit béni, dit le pacha, de ce que ta majesté est en vie : mon désespoir est amer, d'avoir été réduit par ta majesté à exécuter les ordres de sa hautesse. Le roi fâché seulement de ce que ses 300 soldats s'étaient laissés prendre dans leurs retranchemens, dit au pacha : Ah ! s'ils s'étaient défendus comme ils le devaient, on ne nous

aurait pas forcés en dix jours. Hélas! dit le Turc, voilà du courage bien mal employé. Il fit reconduire le roi à Bender, sur un cheval richement caparaçonné. Ses Suédois étaient ou tués ou pris : tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus nécessaires, pillés ou brûlés ; on voyait sur les chemins, les officiers Suédois presque nus, enchaînés deux à deux, et suivant à pied des Tartares ou des janissaires. Le chancelier, les généraux n'avaient point un autre sort ; ils étaient esclaves des soldats à qui ils étaient échus en partage.

Ismaël, pacha, ayant conduit Charles XII dans son sérail de Bender, lui céda son appartement et le fit servir en roi, non sans prendre la précaution de mettre des janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit ; mais il se jeta tout botté sur un sofa, et dormit profondément. Un officier qui se tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le roi jeta en se réveillant de son premier sommeil ; et le Turc voyait avec étonnement un souverain qui couchait en bottes et nue tête. Le lendemain matin, Ismaël introduisit Fabrice dans la chambre du roi. Fabrice trouva ce prince avec ses habits déchirés, ses bottes, ses mains, et toute sa personne couverte de sang et de poudre, les sourcils brûlés ; mais l'air serein dans cet état affreux;

Il se jeta à genoux devant lui, sans pouvoir proférer une seule parole : rassuré bientôt par la manière libre et douce dont le roi lui parlait, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, et tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. On prétend, dit Fabrice, que votre majesté a tué vingt janissaires de sa main. Bon, bon, dit le roi, on augmente toujours les choses de la moitié. Au milieu de cette conversation, le pacha présenta au roi son favori Grothusen, et le colonel Ribbins, qu'il avait eu la générosité de racheter à ses dépens. Fabrice se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreys, l'envoyé d'Angleterre, se joignit à lui pour fournir à cette dépense. Un français que la curiosité avait amené à Bender, et qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna aussi ce qu'il avait : ces étrangers, assistés des soins, et même de l'argent du pacha, rachetèrent non-seulement les officiers, mais encore leurs habits des mains des Turcs et des Tartares.

Dès le lendemain, on conduisit le roi prisonnier, dans un chariot couvert d'écarlate, sur le chemin d'Andrinople; son trésorier Grothusen était avec lui; le chancelier Mullern, et quelques officiers suivaient dans un autre char : plusieurs étaient à cheval; et lorsqu'ils jetaient les yeux sur le chariot où était le roi, ils ne pouvaient retenir leurs

larmes. Le pacha était à la tête de l'escorte; Fabrice lui représenta qu'il était honteux de laisser le roi sans épée, et le pria de lui en donner une. Dieu m'en préserve, dit le pacha, il voudrait nous en couper la barbe; cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduisait ainsi prisonnier et désarmé ce roi, qui, peu d'années auparavant, avait donné la loi à tant d'états, et qui s'était vu l'arbitre du nord et la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le roi Stanislas avait été arrêté sur les terres des Turcs, et on l'amenait prisonnier à Bender, dans le temps même qu'on transférait Charles XII.

Stanislas n'étant plus soutenu par la main qui l'avait fait roi, se trouvant sans argent, et par conséquent sans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie; et ne pouvant plus conserver son royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pu, les états de son bienfaiteur. Il avait même passé en Suède pour précipiter les secours dont on avait besoin dans la Poméranie et dans la Livonie; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de Charles XII. En ce temps, le premier roi de Prusse, prince très-sage, s'inquiétant avec raison du voisinage des Moscovites, imagina de se liguer avec Auguste et la république de Pologne, pour renvoyer les

Russes dans leurs pays, et de faire entrer Charles XII lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient en être le fruit, la paix du nord, le retour de Charles dans ses états, et une barrière opposée aux Russes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de Stanislas. Non-seulement Stanislas l'accepta, mais il se chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la couronne; la nécessité, le bien public, la gloire du sacrifice, et l'intérêt de Charles, à qui il devait tout et qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender: il exposa au roi de Suède l'état de ses affaires, les malheurs et le remède; il le conjura de ne point s'opposer à une abdication devenue nécessaire par les conjonctures, et honorable par les motifs; il le pressa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux, qui s'immolait au bien public sans répugnance. Charles XII reçut ces lettres à Varnitza: il dit en colère au courrier, en présence de plusieurs témoins: *Si mon ami ne veut pas être roi, je saurai bien en faire un autre.*

Stanislas s'obstina au sacrifice que Charles refusait. Ces temps étaient destinés à des sentimens et à des actions extraordinaires. Stanislas voulut aller lui-même fléchir Charles, et il hasarda, pour abdiquer un trône, plus

plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il se déroba un jour à dix heures du soir de l'armée Suédoise qu'il commandait en Poméranie, et partit avec le baron Sparr, qui a été depuis ambassadeur en Angleterre et en France, et avec un autre colonel. Il prend le nom d'un Français nommé Haran, alors major au service de Suède, et qui est mort depuis peu commandant de Dantzik. Il cotoie toute l'armée des ennemis, arrêté plusieurs fois et relâché sur un passeport obtenu au nom de Haran, il arrive enfin après bien des périls aux frontières de Turquie.

Quand il est arrivé en Moldavie, il renvoie à son armée le baron Sparr, entre dans Yassy, capitale de la Moldavie; se croyant en sureté dans un pays où le roi de Suède avait été si respecté, il était bien loin de soupçonner ce qui se passait alors.

On lui demande qui il est, il se dit major d'un régiment au service de Charles XII; on l'arrête à ce seul nom; il est mené devant le hospodar de Moldavie, qui sachant déjà par les gazettes que Stanislas s'était éclipsé de son armée, concevait quelques soupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du roi, très-aisé à reconnaître à un visage plein et aimable, et à un air de douceur assez rare.

Le hospodar l'interrogea, lui fit beaucoup de questions captieuses, et enfin lui demanda

quel emploi il avait dans l'armée Suédoise. Stanislas et le hospodar parlaient latin. *Major sum*, lui dit Stanislas. *Imò maximus es*, lui répondit le Moldave : et aussitôt lui présentant un fauteuil, il le traita en roi ; mais aussi il le traita en roi prisonnier, et on fit une garde exacte autour d'un couvent Grec, dans lequel il fut obligé de rester, jusqu'à ce qu'on eût des ordres du sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on faisait partir Charles.

La nouvelle en vint au pacha, dans le temps qu'il accompagnait le chariot du roi de Suède. Le pacha le dit à Fabrice : celui-ci s'approchant du chariot de Charles XII lui apprit qu'il n'était pas le seul roi prisonnier entre les mains des Turcs, et que Stanislas était à quelques milles de lui, conduit par des soldats. Courez à lui, mon cher Fabrice, lui dit Charles, sans se déconcerter d'un tel accident : dites-lui bien qu'il ne fasse jamais de paix avec le roi Auguste ; et assurez-le que dans peu nos affaires changeront. Telle était l'inflexibilité de Charles dans ses opinions, que tout abandonné qu'il était en Pologne, tout poursuivi dans ses propres états, tout captif dans une litière Turque, conduit prisonnier, sans savoir où on le menait, il comptait encore sur sa fortune, et espérait toujours un secours de cent mille hommes de la Porte Ottomane. Fabrice cou-

rut s'acquitter de sa commission, accompagné d'un janissaire, avec la permission du pacha. Il trouva à quelques milles le gros de soldats qui conduisait Stanislas : il s'adressa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la Française et assez mal monté, et lui demanda en allemand où était le roi de Pologne ? Celui à qui il parlait était Stanislas lui-même qu'il n'avait pas reconnu sous ce déguisement. Hé quoi ! dit le roi, ne vous souvenez-vous donc plus de moi ? Alors Fabrice lui apprit le triste état où était le roi de Suède, et la fermeté inébranlable, mais inutile de ses desseins.

Quand Stanislas fut près de Bender, le pacha qui revenait, après avoir accompagné Charles XII quelques milles, envoya au roi Polonais un cheval Arabe avec un harnais magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, et à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit. Cependant on conduisait Charles sur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déjà remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnaient et l'admiraient ; mais le divan irrité menaçait déjà de le réléguer dans une île de l'Archipel.

Monsieur Desalleurs qui aurait pu prendre son parti, et empêcher qu'on ne fît cet affront aux rois chrétiens, était à Constantinople, aussi bien que M. de Poniatowsky, dont on

craignait toujours le génie fécond en ressources. La plupart des Suédois restés dans Andrinople étaient en prison ; le trône du sultan paraissait inaccessible de tous côtés aux plaintes du roi de Suède.

Le marquis de Fierville envoyé secrètement de la part de la France auprès de Charles à Bender, était pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à ce prince dans le temps que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un gentilhomme Français, d'une ancienne maison de Champagne, nommé de Villelongue, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune selon son courage, et charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suède, était venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce prince.

M. de Fierville, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suède, dans lequel ce monarque demandait vengeance au sultan de l'insulte faite en sa personne à toutes les têtes couronnées, et de la trahison, vraie ou fausse, et du kam et du pacha de Bender.

On y accusait le visir et les autres ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites, d'avoir trompé le grand-seigneur, d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir jusqu'à sa hautesse, et d'avoir, par ses artifices,

arraché du sultan cet ordre si contraire à l'hospitalité Musulmane, par lequel on avait violé le droit des nations d'une manière si indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi qui n'avait pour se défendre que ses domestiques, et qui comptait sur la parole sacrée du sultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en Turc et l'écrire d'une écriture particulière sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au sultan.

On s'adressa à quelques interprètes Français qui étaient dans la ville ; mais les affaires du roi de Suède étaient si désespérées, et le visir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun interprète n'osa seulement traduire l'écrit de M. de Fierville. On trouva enfin un autre étranger dont la main n'était point connue à la Porte, qui moyennant quelque récompense, et l'assurance d'un secret profond, traduisit le mémoire en Turc, et l'écrivit sur le papier convenable : le baron d'Arvidson, officier des troupes de Suède, contrefit la signature du roi : Fierville qui avait le sceau royal l'apposa à l'écrit, et on cacheta le tout avec les armes de Suède. Villelongue se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du grand-seigneur, lorsqu'il irait à la mosquée selon la coutume. On s'était déjà servi d'une pareille voie pour

présenter au sultan des mémoires contre ses ministres; mais cela même rendait le succès de cette entreprise plus difficile, et le danger beaucoup plus grand.

Le visir qui prévoyait que les Suédois demanderaient justice à son maître, et qui n'était que trop instruit par le malheur de ses prédécesseurs, avait expressément défendu qu'on laissât approcher personne du grand-seigneur; et avait ordonné sur-tout qu'on arrêtât tous ceux qui se présenteraient auprès de la mosquée avec des placets.

Villelongue savait cet ordre, et n'ignorait pas qu'il y allait de sa tête. Il quitta son habit Franc, prit un vêtement à la Grecque; et ayant caché dans son sein la lettre qu'il voulait présenter, il se promena de bonne heure près de la mosquée où le grand-seigneur devait aller. Il contrefit l'insensé, s'avança en dansant au milieu de deux haies de janissaires, entre lesquelles le grand-seigneur allait passer; il laissait tomber exprès quelques pièces d'argent de ses poches pour amuser les gardes.

Dès que le sultan approcha, on voulut faire retirer Villelongue: il se jeta à genoux et se débattit entre les mains des janissaires; son bonnet tomba, de grands cheveux qu'il portait, le firent reconnaître pour un Franc; il reçut plusieurs coups, et fut très-maltraité. Le grand-seigneur, qui était déjà

proche, entendit ce tumulte et en demanda la cause. Villelongue lui cria de toutes ses forces, *amman ! amman ! miséricorde !* en tirant la lettre de son sein. Le sultan commanda qu'on le laissât approcher ; Villelongue court à lui dans le moment, embrasse son étrier et lui présente l'écrit, en lui disant *Sued grall dan*, c'est le roi de Suède qui te le donne. Le sultan mit la lettre dans son sein, et continua son chemin vers la mosquée. Cependant on s'assure de Villelongue, et on le conduit en prison dans les bâtimens extérieurs du sérail.

Le sultan, au sortir de la mosquée, après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable ; mais enfin je n'avance rien que sur la foi des lettres de M. de Villelongue lui-même ; quand un si brave officier assure un fait sur son honneur, il mérite quelque croyance. Il m'a donc assuré que le sultan quitta l'habit impérial, comme aussi le turban particulier qu'il porte, et se déguisa en officier des janissaires, ce qui lui arrivait assez souvent. Il amena avec lui un vieillard de l'île de Malte, qui lui servit d'interprète. A la faveur de ce déguisement, Villelongue jouit d'un honneur qu'aucun ambassadeur chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart d'heure avec l'empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs

du roi de Suède, d'accuser les ministres, et de demander vengeance avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au sultan même, il était censé ne parler qu'à son égal. Il avait reconnu aisément le grand-seigneur, malgré l'obscurité de la prison, et il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu officier des janissaires dit à Villelongue ces propres paroles : « Chrétien, assure-toi que le sultan » mon maître, a l'ame d'un empereur; et que » si ton roi de Suède a raison, il lui fera » justice. » Villelongue fut bientôt élargi : on vit quelques semaines après, un changement subit dans le sérail, dont les Suédois attribuèrent la cause à cette unique conférence. Le mouphty fut déposé; le kam de Tartarie exilé à Rhodes, et le sérasquier, pacha de Bender, relégué dans une île de l'Archipel.

La Porte Ottomane est si sujète à de pareils orages, qu'il est bien difficile de décider si en effet le sultan voulait appaiser le roi de Suède par ces sacrifices. La manière dont ce prince fut traité, ne prouve pas que la Porte s'empressât beaucoup à lui plaire.

Le favori Ali Coumourgi fut soupçonné d'avoir fait seul tous ces changemens, pour ses intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le kam de Tartarie et le sérasquier de Bender, sous prétexte qu'ils avaient délivré au roi les douze cents bourses, malgré l'ordre du grand-

seigneur. Il mit sur le trône des Tartares le frère du kam déposé, jeune homme de son âge, qui aimait peu son frère, et sur lequel Ali Coumourgi comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand-visir Jussuf, il ne fut déposé que quelques semaines après; et Soliman, pacha, eut le titre de premier visir.

Je suis obligé de dire que M. de Villelongue et plusieurs Suédois, m'ont assuré que la simple lettre présentée au sultan au nom du roi, avait causé tous ces grands changemens à la Porte; mais M. de Fierville m'a, de son côté, assuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un historien, c'est de conter ingénument le fait, sans vouloir pénétrer les motifs, et de se borner à dire précisément ce qu'il sait, au lieu de deviner ce qu'il ne sait pas.

Cependant on avait conduit Charles XII dans le petit château de Démirtash, auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce prince : on le transporta de son chariot au château, sur un sopha; mais Charles, pour n'être point vu de cette multitude, se mit un carreau sur la tête.

La Porte se fit prier quelques jours, de souffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville

à six lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appelé Marizza. Coumourgi dit au grand-visir Soliman : « Va, » fais avertir le roi de Suède qu'il peut rester » à Démotica toute sa vie ; je te réponds » qu'avant un an il demandera à s'en aller » de lui-même ; mais sur-tout ne lui fais » point tenir d'argent. »

Ainsi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui assigna un thaïm considérable de provisions pour lui et pour sa suite : on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon et du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas ; mais la bourse de cinq cents écus par jour qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec sa petite cour, qu'on déposa le grand visir Soliman ; sa place fut donnée à Ibrahim Molla, fier, brave et grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de savoir son histoire, afin que l'on connaisse plus particulièrement tous ces vice-rois de l'empire Ottoman, dont la fortune de Charles a si long-temps dépendu.

Il avait été simple matelot à l'avénement du sultan Achmet III. Cet empereur se déguisait souvent en homme privé, en iman, ou en dervis ; il se glissait le soir dans les cafés de Constantinople, et dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disait de lui,

et pour recueillir par lui-même les sentimens du peuple. Il entendit un jour ce matelot qui se plaignait de ce que les vaisseaux Turcs ne revenaient jamais avec des prises, et qui jurait que s'il était capitaine de vaisseau, il ne rentrerait jamais dans le port de Constantinople sans ramener avec lui quelque bâtiment des infidèles. Le grand-seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaisseau à commander, et qu'on l'envoyât en course. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque Maltaise, et une galiote de Gênes. Au bout de deux ans, on le fit capitaine-général de la mer, et enfin grand-visir. Dès qu'il fut dans ce poste, il crut pouvoir se passer du favori : et pour se rendre nécessaire, il projeta de faire la guerre aux Moscovites; dans cette intention, il fit dresser une tente près de l'endroit où demeurait le roi de Suède.

Il invita ce prince à l'y venir trouver avec le nouveau kam des Tartares, et l'ambassadeur de France. Le roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus sensible des affronts, qu'un sujet osât l'envoyer chercher : il ordonna à son chancelier Mullern, d'y aller à sa place; et de peur que les Turcs ne lui manquassent de respect, et ne le forçassent à commettre sa dignité, ce prince, extrême en tout, se mit au lit, et résolut de n'en pas sortir tant

qu'il serait à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade : le chancelier Mullern, Grothusen et le colonel Dubens, étaient les seuls qui mangeassent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs se servent : tout avait été pillé à l'affaire de Bender ; de sorte qu'il s'en fallait bien qu'il y eut dans leurs repas de la pompe et de la délicatesse. Ils se servaient eux-mêmes ; et ce fut le chancelier Mullern qui fit pendant tout ce temps la fonction de cuisinier.

Tandis que Charles XII passait sa vie dans son lit, il apprit la désolation de toutes ses provinces situées hors de la Suède.

Le général Steinbock, illustre pour avoir chassé les Danois de la Scanie, et pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des paysans, soutint encore quelques temps la réputation des armes Suédoises. Il défendit autant qu'il put la Poméranie et Brême, et ce que le roi possédait encore en Allemagne ; mais il ne put empêcher les Saxons et les Danois réunis d'assiéger Stade ; ville forte et considérable, située près de l'Elbe, dans le duché de Brême. La ville fut bombardée et réduite en cendres, et la garnison obligée de se rendre à discrétion, avant que Steinbock put s'avancer pour la secourir.

Ce général qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie, poursuivit les ennemis, qui étaient une fois plus

forts, et les atteignit enfin dans le duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebush, et d'une petite rivière qui porte ce nom: il arriva vis-à-vis des Saxons et des Danois, le 20 décembre 1712; il était séparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais, étaient appuyés à un bois: ils avaient l'avantage du nombre et du terrain; et on ne pouvait aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur artillerie.

Steinbock passe à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, et engage un des combats des plus sanglans et des plus acharnés qui se fût encore donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée si vive, les Danois et les Saxons furent enfoncés, et quittèrent le champ de bataille.

Un fils du roi Auguste et de la comtesse de Konismarck, connu sous le nom du comte de Saxe, fit dans cette bataille son apprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même comte de Saxe, qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, et à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus incontestable qu'un homme puisse jamais avoir sur une souveraineté; je veux dire les suffrages unanimes du peuple. Il commandait un régiment à Gadebusk, et y eut un cheval tué sous lui. Je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs, et

que même après que la victoire fut décidée ; les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un soldat Suédois qui osât seulement se baisser pour les dépouiller, avant que la prière eut été faite sur le champ de bataille, tant ils étaient inébranlables dans la discipline sévère à laquelle leur roi les avait accoutumés.

Steinbock après cette victoire se souvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger sur Altena, qui appartient au roi de Danemarck. Altena est au-dessous de Hambourg, sur le fleuve de l'Elbe, qui peut apporter dans son port d'assez gros vaisseaux. Le roi de Danemarck favorisait cette ville de beaucoup de priviléges ; son dessein était d'y établir un commerce florissant : déjà même l'industrie des Altenais, encouragée par les sages vues du roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes et riches. Hambourg en concevait de la jalousie, et ne souhaitait rien tant que sa destruction. Dès que Steinbock fut à la vue d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans, qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, et qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Les magistrats vinrent se jeter à ses pieds, et offrirent cent mille écus de rançon. Stein-

bock en demanda deux cent mille. Les Altenais supplièrent qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correspondances, et assurèrent que le lendemain ils apporteraient cette somme ; le général Suédois répondit qu'il fallait la donner sur l'heure, ou qu'on allait embraser Altena sans délai.

Ses troupes étaient dans le faubourg le flambeau à la main : une faible porte de bois et un fossé déjà comblé, étaient les seules défenses des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit : c'était le 9 janvier 1713, il faisait un froid rigoureux, augmenté par un vent de nord violent, qui servit à étendre l'embrâsement avec plus de promptitude dans la ville, et à rendre plus insupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, se réfugièrent en pleurant et en poussant des hurlemens, sur les côteaux voisins qui étaient couverts de glace. On voyait plusieurs jeunes gens qui portaient sur leurs épaules des vieillards paralitiques. Quelques femmes, nouvellement accouchées, emportèrent leurs enfans et moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de loin les flammes qui consumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encore

sortis de la ville, lorsque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étaient de bois : tout fut consumé ; et il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, et les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maisons étaient en feu, se traînèrent aux portes de Hambourg, et supplièrent qu'on leur ouvrît et qu'on leur sauvât la vie ; mais on refusa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altena quelques maladies contagieuses ; et les Hambourgeois n'aimaient pas assez les Altenais pour s'exposer en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi la plupart de ces misérables expirèrent sous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois, et de celle des Hambourgeois qui ne paraissait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les ministres et les généraux de Pologne et de Danemarck, écrivirent au comte de Steinbock, pour lui reprocher une cruauté si grande, qui, faite sans nécessité et demeurant sans excuse, soulevait contre lui le ciel et la terre.

Steinbock répondit, « qu'il ne s'était porté » à cette extrémité, que pour apprendre » aux ennemis du roi son maître à ne plus

» faire

» faire une guerre de barbares, et à respecter » le droit des gens : qu'ils avaient rempli la » Poméranie de leurs cruautés, dévasté » cette belle province, et vendu près de » cent mille habitans aux Turcs : que les » flambeaux qui avaient mis Altena en cen- » dres, étaient les représailles des boulets » rouges par qui Stade avait été consumée : » que la guerre n'était point le théâtre de la » modération et de la douceur : que ni le roi » de France Louis XIV, qui avait permis » l'incendie du Palatinat, ni Turenne qui » l'avait exécuté, ni ceux qui l'imitèrent » depuis avec plus d'excès, n'avaient point » passé pour des hommes plus cruels que les » autres ; qu'enfin si ces excès étaient con- » damnables, il fallait en accuser les Mos- » covites, les Danois et les Saxons, qui en » avaient donné l'exemple. »

C'était avec cette fureur que les Suédois et leurs ennemis se faisaient la guerre ; si Charles XII avait paru alors dans la Poméranie, il est à croire qu'il eût pu retrouver sa première fortune. Ses armées quoiqu'éloignées de sa présence, étaient encore animées de son esprit ; mais l'absence du chef est toujours dangereuse aux affaires, et empêche qu'on ne profite des victoires. Steinbock perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions signalées, qui en un autre temps auraient été décisives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moscovites, les Saxons, et les Danois de se réunir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans plusieurs escarmouches ; deux mille hommes de ses troupes se noyèrent en passant l'Eider, pour aller hiverner dans le Holstein ; toutes ces pertes étaient sans ressource dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puissans.

Le Holstein avait alors pour souverain le jeune duc Fréderic, âgé de douze ans, neveu du roi de Suède, et fils du duc qui avait été tué à la bataille de Clissau : l'évêque de Lubeck son oncle gouvernait sous le nom d'administrateur ce pays malheureux, que ses souverains n'ont presque jamais possédé paisiblement : l'évêque qui craignait pour les états de son pupille, voulut conserver en apparence la neutralité ; mais il lui était impossible de rester neutre entre l'armée d'un roi de Suède, dont le duc de Holstein pouvait être l'héritier, et les armées des alliés prêts à envahir cet état.

Le comte de Steinbock pressé par les ennemis, et ne pouvant plus conserver sa petite armée, somma l'évêque administrateur de permettre qu'elle fût reçue dans la forteresse de Tonninge. L'évêque se trouva réduit ou à perdre entièrement l'armée du roi ; ou, s'il la sauvait, à attirer sur le Holstein la vengeance du Danemarck.

Il eut recours à la finesse, ressource dangereuse des faibles : il ordonna au colonel Volf, commandant à Tonninge, de recevoir les troupes Suédoises dans la place. Mais en même temps il exigea de ce commandant qu'il ne parlât jamais de cet ordre ; et Steinbock de son côté fit serment de tenir la négociation secrète.

Il fallut que Volf prît sur lui de recevoir l'armée dans sa place, comme de sa propre autorité, et de paraître infidèle aux ordres de son souverain. Tout cet artifice ne tourna qu'au malheur du duc, du pays, et de Steinbock. Le czar, le roi de Danemarck et le roi de Prusse bloquèrent Tonninge : les provisions qui devaient venir à la petite armée manquèrent par une fatalité qui a toujours ruiné dans cette guerre les affaires de la Suède.

Enfin, Steinbock fut obligé de se rendre prisonnier au roi de Danemarck avec ses troupes, le 17 mars 1713. Ainsi fut dissipée sans retour cette armée qui avait gagné les deux célèbres batailles d'Helsimbourg et de Gadebush, sous un général dont on avait conçu les plus grandes espérances ; et le roi de Danemarck eut la satisfaction de tenir entre ses mains celui qui avait arrêté tous ses progrès, et qui avait mis sa ville d'Altena en cendres. Steinbock en sortant de Tonninge assura le roi de Danemarck qu'il n'y était entré que par stratagême, et qu'il avait

trompé le commandant. Cet officier le jura de même, et aima mieux subir la honte d'avoir été surpris, que de divulguer le secret de son maître.

Le duc de Holstein et l'évêque administrateur protestèrent qu'ils avaient conservé la neutralité : ils implorèrent la médiation du roi de Prusse et de l'électeur de Hannover : toute cette politique, n'étant point soutenue par la force, n'empêcha pas que le roi de Danemarck n'assiégeât Volf dans Tonninge quelque temps après, avec ses troupes et celles du czar. Ce commandant se rendit comme Steinbock, et avoua enfin le secret dont les Danois ne se doutaient que trop.

Ce fut un prétexte au roi de Danemarck pour s'emparer des états du duc de Holstein, dont on ne lui a rendu encore aujourd'hui qu'une partie. Ce même roi de Danemarck, qui ravissait sans scrupule le duché de Holstein, avait cependant la générosité de traiter Steinbock avec considération, et faisait voir que les rois sont souvent plus occupés de leurs intérêts que de leur vengeance. Il laissa l'incendiaire d'Altena libre dans Copenhague sur sa parole, et affecta de l'accabler de bons traitemens, jusqu'à ce que Steinbock, ayant voulu s'évader, eut le malheur d'être arrêté et d'être convaincu d'avoir manqué à sa parole. Alors il fut étroitement resserré et réduit à demander grace au roi de Danemarck, qui la lui accorda.

La Poméranie sans défense, à la réserve de Stralsund, de l'île de Rugen et de quelques lieux circonvoisins, devint la proie des alliés : elle fut séquestrée entre les mains du roi de Prusse. Les états de Brême furent remplis de garnisons Danoises. Au même temps, les Moscovites inondaient la Finlande, et y battaient les Suédois que la confiance abandonnait, et qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerris la supériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, son roi s'obstinait à rester à Démotica, et se repaissait encore de l'espérance de ce secours Turc, sur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce visir si fier, qui s'obstinait à la guerre contre les Moscovites, malgré les vues du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place de visir était devenue si dangereuse, que personne n'osait l'occuper : elle demeura vacante pendant six mois. Enfin, le favori Ali Coumourgi, prit le titre de grand-visir. Alors toutes les espérances du roi de Suède tombèrent. Il connaissait Coumourgi d'autant mieux qu'il en avait été servi, quand les intérêts de ce favori s'accordaient avec les siens.

Il avait été onze mois à Démotica, enseveli dans l'inaction et dans l'oubli ; cette oisiveté extrême succédant tout-à-coup aux plus vio-

lens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le conseil de régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de sa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le sénat vint en corps supplier la princesse Ulrike Eléonore, sœur du roi, de se charger de la régence, pendant cette longue absence de son frère : elle l'accepta; mais quand elle vit que le sénat voulait l'obliger à faire la paix avec le czar et le roi de Danemarck, qui attaquaient la Suède de tous côtés, cette princesse jugeant bien que son frère ne ratifierait jamais la paix, se démit de la régence, et envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le roi reçut le paquet de sa sœur à Démotica. Le despotisme qu'il avait sucé en naissant, lui faisait oublier qu'autrefois la Suède avait été libre, et que le sénat gouvernait anciennement le royaume, conjointement avec les rois.

Il ne regardait ce corps que comme une troupe de domestiques, qui voulaient commander dans la maison en l'absence du maître; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner, il leur enverrait une de ses bottes, et que ce serait d'elle dont il faudrait qu'ils prissent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède, contre son autorité, et pour dé-

fendre enfin son pays, n'espérant plus rien de la Porte Ottomane, et ne comptant plus que sur lui seul, il fit signifier au grand-visir qu'il souhaitait partir, et s'en retourner par l'Allemagne.

M. Desalleurs, ambassadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suède, fit la demande de sa part. « Hé bien, dit le » visir au comte Desalleurs, n'avais-je pas » bien dit, que l'année ne se passerait pas » sans que le roi de Suède demandât à partir? » Dites-lui qu'il est à son choix de s'en aller » ou de demeurer; mais qu'il se détermine » bien, et qu'il fixe le jour de son départ, » afin qu'il ne nous jette pas une seconde » fois dans l'embarras de Bender. »

Le comte Desalleurs adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi; mais Charles, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand roi, quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à Grothusen, le titre d'ambassadeur extraordinaire, et l'envoya prendre congé dans les formes à Constantinople, suivi de quatre-vingts personnes, toutes superbement vêtues.

Les ressorts secrets qu'il fallut faire jouer pour amasser de quoi fournir à cette dépense, étaient plus humilians que l'ambassade n'était pompeuse.

M. Desalleurs prêta au roi quarante mille écus, Grothusen avait des agens à Constan-

tinople qui empruntaient en son nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un juif, deux cents pistoles d'un marchand Anglais, mille francs d'un Turc.

On amassa ainsi de quoi jouer, en présence du divan, la brillante comédie de l'ambassade Suédoise. Grothusen reçut tous les honneurs que la Porte fait aux ambassadeurs extraordinaires des rois, le jour de leur audience : le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du grand-visir, mais ce ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le visir répliqua sèchement que son maître savait donner quand il voulait, et qu'il était au-dessous de sa dignité *de prêter* : qu'on fournirait au roi abondamment ce qui était nécessaire pour son voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait : que peut-être même la Porte lui ferait quelque présent en or non monnoyé ; mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier octobre 1714, le roi de Suède se mit en route pour quitter la Turquie. Un capigi pacha avec six chiaoux, le vinrent prendre au château de Demirtash, où ce prince demeurait depuis quelques jours : il lui présenta de la part du grand-seigneur, une large tente d'écarlate brodée d'or, un sabre avec une poignée garnie de pierreries, et huit chevaux Arabes d'une beauté parfaite,

avec

avec des selles superbes, dont les étriers étaient d'argent massif. Il n'est pas indigne de l'histoire de dire qu'un écuyer Arabe, qui avait soin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie : c'est un usage établi depuis long-temps chez ces peuples, qui semblent faire beaucoup plus d'attention à la noblesse des chevaux qu'à celle des hommes; ce qui peut-être n'est pas si déraisonnable, puisque chez les animaux, les races dont on a soin, et qui sont sans mélange, ne dégénèrent jamais.

Soixante chariots chargés de toute sorte de provisions, et trois cents chevaux formaient le convoi. Le capigi pacha, sachant que plusieurs Turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la suite du roi, à un gros intérêt, lui dit que l'usure étant contraire à la loi Mahométane, il suppliait sa majesté de liquider toutes ces dettes, et d'ordonner au résident qu'il laisserait à Constantinople, de ne payer que le capital. « Non, dit le roi ; » si mes domestiques ont donné des billets » de cent écus, je veux les payer, quand ils » n'en auraient reçu que dix. »

Il fit proposer aux créanciers de le suivre, avec l'assurance d'être payés de leurs frais et de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voyage de Suède, et Grothusen eut soin qu'ils fussent payés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le faisaient voyager à

très-petites journées ; mais cette lenteur respectueuse gênait l'impatience du roi. Il se levait dans la route, à trois heures du matin, selon sa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le capigi et les chiaoux, et ordonnait la marche au milieu de la nuit noire : la gravité Turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager ; mais le roi prenait plaisir à leur embarras, et disait qu'il se vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs, Stanislas en sortait par un autre chemin, et allait se retirer en Allemagne, dans le duché de Deux-Ponts, province qui confine au palatinat du Rhin et à l'Alsace, et qui appartenait aux rois de Suède depuis que Charles X, successeur de Christine, avait joint cet héritage à la couronne. Charles assigna à Stanislas le revenu de ce duché, estimé alors environ soixante-dix mille écus ; ce fut là qu'aboutirent tant de projets, tant de guerres et tant d'espérances. Stanislas voulait et aurait pu faire un traité avantageux avec le roi Auguste ; mais l'indomptable opiniâtreté de Charles XII, lui fit perdre ses terres et ses biens réels en Pologne, pour lui conserver le titre de roi.

Ce prince resta dans le duché de Deux-Ponts, jusqu'à la mort de Charles ; alors cette province retournant à un prince de la

maison Palatine, il choisit sa retraite à Veissembourg, dans l'Alsace Française. M. Sum, envoyé du roi Auguste, en porta ses plaintes au duc d'Orléans, régent de France. Le duc d'Orléans répondit à M. Sum, ces paroles remarquables : « Monsieur, mandez au roi » votre maître, que la *France* a toujours été » l'asile des rois malheureux. »

Le roi de Suède étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, apprit que l'empereur avait ordonné qu'on le reçut dans toutes les terres de son obéissance, avec une magnificence convenable. Les villes et les villages où les maréchaux des logis avaient par avance marqué sa route, faisaient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire, dont les victoires et les malheurs, les moindres actions et le repos même, avaient fait tant de bruit en Europe et en Asie. Mais Charles n'avait nulle envie d'essuyer toute cette pompe, ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender; il avait résolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targowits, sur les frontières de la Transilvanie, après avoir congédié son escorte Turque, il assembla sa suite dans une grange; il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, et de se

trouver le plutôt qu'ils pourraient à Stralsund, en Poméranie, sur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui qu'un jeune homme nommé During, qu'il avait fait depuis peu colonel, et quitta ses officiers gaiement, les laissant tous dans l'étonnement, dans la crainte et dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portait toujours ses cheveux : mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine et un manteau bleu: prit le nom d'un officier Allemand; et courut la poste à cheval, avec le seul colonel During.

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés et secrets : prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Wirtemberg, le Palatinat, la Westphalie et le Meckelbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, et alongea son chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru sans relâche, le jeune During qui n'était pas endurci à ces fatigues excessives, comme le roi de Suède, s'évanouit en descendant de cheval. Le roi qui ne voulait pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à During, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent? During ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or : « Donne-m'en

» la moitié, dit le roi; je vois bien que tu » n'es pas en état de me suivre, j'achèverai » la route tout seul. » During le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce temps, il serait en état de remonter à cheval et de suivre sa majesté; il le conjura de penser à tous les risques qu'il allait courir. Le roi inexorable, se fit donner les cinq cents écus, et demanda des chariots. Alors During, effrayé de la résolution du roi, s'avisa d'un stratagême innocent : il tira à part le maître de la poste, et lui montrant le roi de Suède : cet homme, lui dit-il, est mon cousin; nous voyageons ensemble pour la même affaire, il voit que je suis malade, et ne veut pas seulement m'attendre trois heures; donnez-lui, je vous prie, le plus méchant cheval de votre écurie, et cherchez-moi quelque chaise ou quelque chariot de poste.

Il mit deux ducats dans la main du maître de poste, qui satisfit exactement à toutes ses demandes. On donna au roi un cheval rétif et boiteux : ce monarque partit seul à dix heures du soir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige et la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, se mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le roi de Suède, qui ne pou-

vant plus faire marcher sa monture ; s'en allait de son pied gagner la poste prochaine.

Il fut forcé de se mettre sur le chariot de During, il dormit sur de la paille. Ensuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, et dormant sur une charrette la nuit sans s'arrêter en aucun lieu.

Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin le 21 novembre de l'année 1714, aux portes de la ville de Stralsund, à une heure après minuit.

Le roi cria à la sentinelle qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède, et qu'il fallait qu'on le fît parler dans le moment au général Ducker gouverneur de la place. La sentinelle répondit qu'il était tard, que le gouverneur était couché, et qu'il fallait attendre le point du jour.

Le roi repliqua qu'il venait pour des affaires importantes, et leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur sans délai, ils seraient tous pendus le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller le gouverneur : Ducker s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède : on fit ouvrir les portes, on introduisit ce courrier dans sa chambre.

Ducker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède : le roi le prenant par le bras ; hé quoi ! dit-il,

Ducker, mes plus fidèles sujets m'ont-ils oublié? Le général reconnut le roi : il ne pouvait croire ses yeux ; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville : tout le monde se leva : les soldats vinrent entourer la maison du gouverneur. Les rues se remplirent des habitans, qui se demandaient les uns aux autres : est-il vrai que le roi est ici? On fit des illuminations à toutes les fenêtres : le vin coula dans les rues à la lumière de mille flambeaux et au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit : il y avait seize jours qu'il ne s'était couché : il fallut lui couper ses bottes sur les jambes, qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge, ni habits : on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revue de ses troupes, et visiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis.

L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand Charles la quitta en 1709.

La guerre qui avait si long-temps déchiré

toute la partie méridionale, c'est-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal et l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'Oxford, ministre habile, et le lord Bolingbrooke, un des plus brillans génies et l'homme le plus éloquent de son siècle, prévalurent contre le fameux duc de Marlbouroug, et engagèrent la reine Anne à faire la paix avec Louis XIV. La France n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres puissances à s'accommoder.

Philippe V, petit-fils de Louis XIV, commençait à régner paisiblement sur les débris de la monarchie Espagnole. L'empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples et de la Flandre, s'affermissait dans ses vastes états; Louis XIV n'aspirait plus qu'à achever en paix sa longue carrière.

Anne, reine d'Angleterre, était morte le 10 août 1714, haïe de la moitié de sa nation, pour avoir donné la paix à tant d'états. Son frère Jacques Stuard, prince malheureux, exclu du trône presque en naissant, n'ayant point paru alors en Angleterre, pour tenter de recueillir une succéssion que de nouvelles lois lui auraient donnée si son parti eut prévalu, George I électeur de Hannover fut reconnu unanimement roi

de la Grande-Bretagne. Le trône appartenait à cet électeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendît d'une fille de Jacques I; mais en vertu d'un acte du parlement de la nation.

George, appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, et chez qui tout lui était étranger, se regardait comme l'électeur de Hannover plutôt que comme le roi d'Angleterre. Toute son ambition était d'agrandir ses états d'Allemagne. Il repassait presque tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il était adoré. Au reste, il se plaisait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté était pour lui un fardeau pesant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtisans qu'il admettait à sa familiarité. Ce n'était pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus sages, le seul qui connût sur le trône les douceurs de la vie privée et de l'amitié.

Tels étaient les principaux monarques, et telle la situation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le nord étaient d'une autre nature. Ses rois étaient en guerre, et se réunissaient contre le roi de Suède.

Auguste était depuis long-temps remonté sur le trône de Pologne avec l'aide du czar, et du consentement de l'empereur d'Allemagne, d'Anne d'Angleterre, et des états

généraux, qui tous garans du traité d'Alrandstad, quand Charles XII imposait les lois, se désistèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais Auguste ne jouissait pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne en reprenant son roi, reprit bientôt ses craintes du pouvoir arbitraire : elle était en armes pour l'obliger à se conformer aux *pacta conventa*, contrat sacré entre les peuples et les rois ; et semblait n'avoir rappelé son maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendait pas prononcer le nom de Stanislas, son parti semblait anéanti ; et on ne se ressouvenait en Pologne du roi de Suède, que comme d'un torrent qui avait changé le cours de toutes choses pour un temps dans son passage.

Pultava et l'absence de Charles XII, en faisant tomber Stanislas, avait aussi entraîné la chute du duc de Holstein, neveu de Charles, qui venait d'être dépouillé de ses états par le roi de Danemarck. Le roi de Suède avait aimé tendrement le père, il était pénétré et humilié des malheurs du fils ; de plus, n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chute des souverains qu'il avait faits ou rétablis, fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ses pertes :

Fréderic Guillaume, depuis peu roi de Prusse, qui paraissait avoir autant d'inclination à la guerre que son père avait été pacifique, commença par se faire livrer Stetin et une partie de la Poméranie, pour quatre cent mille écus payés au roi de Danemarck et au czar.

George, électeur de Hannover, devenu roi d'Angleterre, avait aussi séquestré entre ses mains le duché de Brême et de Verden, que le roi de Danemarck lui avait mis en dépôt pour soixante mille pistoles. Ainsi on disposait des dépouilles de Charles XII, et ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs intérêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avaient prises.

Quant au czar, il était sans doute le plus à craindre : ses anciennes défaites, ses victoires, ses fautes mêmes, sa persévérance à s'instruire et à montrer à ses sujets ce qu'il avait appris, ses travaux continuels, en avaient fait un grand homme en tout genre. Déjà Riga était pris ; la Livonie, l'Ingrie, la Carelie, la moitié de la Finlande, tant de Provinces qu'avaient conquises les rois ancêtres de Charles, étaient sous le joug Moscovite.

Pierre Alexiowits, qui, vingt ans auparavant, n'avait pas une barque dans la mer Baltique, se voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flote de trente grands vaisseaux de ligne.

Un de ces vaisseaux avait été construit de ses propres mains ; il était le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du nord. Il n'y avait point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même depuis le fond du golfe de Bothnie jusqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philosophe et aux desseins d'un empereur, et étant devenu amiral par degrés et à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au généralat sur terre.

Tandis que le prince Gallitsin, général formé par lui, et l'un de ceux qui secondèrent le mieux ses entreprises, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vasa, et battait les Suédois, cet empereur se mit en mer pour aller conquérir l'île d'Alan, située dans la mer Baltique, à douze lieues de Stockolm.

Il partit pour cette expédition au commencement de juillet 1714, pendant que son rival Charles XII se tenait dans son lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronslot qu'il avait bâti depuis quelques années, à quatre milles de Pétersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenait, les officiers et les matelots qui la montaient, tout cela était son ouvrage ; et de quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flotte Rusienne se trouva le quinze juillet

à la hauteur d'Alan ; elle était composée de trente vaisseaux de ligne, de quatre-vingts galères, et de cent demi-galères. Elle portait vingt mille soldats : l'amiral Apraxin la commandait ; l'empereur Moscovite y servait en qualité de contre-amiral. La flotte Suédoise vint le seize à sa rencontre, commandée par le vice-amiral Erinchild ; elle était moins forte des deux tiers, cependant elle se battit pendant trois heures. Le czar s'attacha au vaisseau d'Erinchild, et le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua seize mille hommes dans Alan ; et ayant pris plusieurs soldats Suédois qui n'avaient pu encore s'embarquer sur la flotte d'Erinchild, il les amena prisonniers sur ses vaisseaux. Il rentra dans son port de Cronslot avec le grand vaisseau d'Erinchild, trois autres de moindre grandeur, une frégate et six galères, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronslot il arriva dans le port de Pétersbourg, suivi de toute sa flotte victorieuse et des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent cinquante canons : après quoi il fit une entrée triomphale qui le flatta encore davantage que celle de Moscou, parce qu'il recevait ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, et où il voyait alors trente-quatre mille cinq cents

maisons ; enfin, parce qu'il se trouvait non-seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la première flotte Rusienne qu'on eût jamais vue dans la mer Baltique, et au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'était pas même connu avant lui.

On observa à Pétersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moscou. Le vice-amiral Suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. Pierre Alexiowits y parut en qualité de contre-amiral. Un Boyard Russien, nommé Romanodowsky, lequel représentait le czar dans des occasions solennelles, était assis sur un trône, ayant à ses côtés douze sénateurs. Le contre-amiral lui présenta la relation de sa victoire, et on le déclara vice-amiral en considération de ses services ; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la subordination militaire était une des nouveautés que le czar avait introduites.

L'empereur Moscovite enfin victorieux des Suédois, sur mer et sur terre, et ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominait à son tour. Il s'était rendu médiateur entre la république et Auguste ; gloire aussi flatteuse peut-être que d'y avoir fait un roi. Cet éclat et toute cette fortune de Charles avaient passé au czar : il en jouissait même plus utilement que n'avait fait son rival ; car il faisait servir tous ses succès à l'avantage de son pays. S'il

prenait une ville, les principaux artisans allaient porter à Pétersbourg leur industrie : il transportait en Moscovie les manufactures, les arts, les sciences des provinces conquises sur la Suède : ses états s'enrichissaient par ses victoires ; ce qui, de tous les conquérans, le rendait le plus excusable.

La Suède au contraire, privée de presque toutes ses provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes si redoutables avaient péri dans les batailles ou de misère. Plus de cent mille Suédois étaient esclaves dans les vastes états du czar, et presqu'autant avaient été vendus aux Turcs et aux Tartares. L'espèce d'hommes manquait sensiblement ; mais l'espérance renaquit dès qu'on sut le roi à Stralsund.

Les impressions de respect et d'admiration pour lui, étaient encore si fortes dans l'esprit de ses sujets, que la jeunesse des campagnes se présenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'eussent pas assez des mains pour les cultiver.

Fin du septième Livre.

LIVRE HUITIÈME.

Charles marie la princesse sa sœur au prince de Hesse : il est assiégé dans Stralsund, et se sauve en Suède : entreprises du baron de Gortz, son premier ministre : projets d'une réconciliation avec le czar, et d'une descente en Angleterre : Charles assiège Fridericshal, en Norwège : il est tué : son caractère : Gortz est décapité.

Le roi, au milieu de ces préparatifs, donna la sœur qui lui restait, Ulrike Eléonore, en mariage au prince Fréderic de Hesse-Cassel.

La reine douairière, grand'mère de Charles XII et de la princesse, âgée de quatre-vingts ans, fit les honneurs de cette fête, le 4 avril 1715, dans le palais de Stockholm, et mourut peu de temps après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du roi ; il resta dans Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois de Danemarck et de Prusse. Il déclara cependant son beau-frère généralissime de ses armées en Suède. Ce prince avait servi les états-généraux dans les guerres contre la France : il était regardé comme un bon général, qualité qui n'avait pas

pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de Charles XII.

Les mauvais succès se suivaient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de juin de cette année 1715, les troupes Allemandes du roi d'Angleterre et celles de Danemarck, investirent la forte ville de Wismar : les Danois et les Saxons, réunis au nombre de trente-six mille, marchèrent en même temps vers Stralsund, pour en former le siége. Les rois de Danemarck et de Prusse coulèrent à fond, près de Stralsund, cinq vaisseaux Suédois. Le czar était alors sur la mer Baltique, avec vingt grands vaisseaux de guerre, et cent cinquante de transport, sur lesquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une descente; tantôt il avançait jusqu'à la côte d'Helsimbourg, tantôt il se présentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes sur les côtes, et n'attendait que le moment de cette invasion. Dans ce même temps, ces troupes de terre chassaient de poste en poste les Suédois des places qu'ils possédaient encore dans la Finlande, vers le golfe de Bothnie; mais le czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, et qui après avoir coulé sous Stetin, tombe dans la mer Baltique, est la petite île d'Usedom : cette place

est très-importante par sa situation, qui commande l'Oder à droite et à gauche; celui qui en est le maître, l'est aussi de la navigation du fleuve. Le roi de Prusse avait délogé les Suédois de cette île, et s'en était saisi aussi bien que de Stetin qu'il gardait en séquestre; le tout, disait-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suédois avaient repris l'île d'Usedom, au mois de mai 1715. Ils y avaient deux forts; l'un était le fort de la *Suine*, sur la branche de l'Oder qui porte ce nom; l'autre, de plus de conséquence, était Pennamonder, sur l'autre cours de la rivière. Le roi de Suède n'avait, pour garder ses deux forts et toute l'île, que deux cent cinquante soldats Poméraniens, commandés par un vieil officier Suédois, nommé Duslep, ou Duslerp, dont le nom mérite d'être conservé.

Le roi de Prusse envoie le 4 août, quinze cents hommes de pied, et huit cents dragons pour débarquer dans l'île : ils arrivent et mettent pied à terre, sans opposition, du côté du fort de la Suine. Le commandant Suédois leur abandonna ce fort comme le moins important; et ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il se retira dans le château de Pennamonder avec sa petite troupe, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il fallut donc l'assiéger dans les formes : on embarque pour cet effet de l'artillerie à

Stetin ; on renforce les troupes Prussiennes de mille fantassins, et de quatre cents cavaliers. Le dix-huit août, on ouvre la tranchée en deux endroits, et la place est vivement battue par le canon et par les mortiers. Pendant le siège, un soldat Suédois, chargé en secret d'une lettre de Charles XII, trouva le moyen d'aborder dans l'île, et de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au commandant, elle était conçue en ces termes :

« Ne faites aucun feu, que quand les en-
» nemis seront au bord du fossé : défendez-
» vous jusqu'à la dernière goutte de votre
» sang ; je vous recommande à votre bonne
» fortune. CHARLES. »

Duslerp ayant lu ce billet, résolut d'obéir et de mourir, comme il lui était ordonné, pour le service de son maître. Le vingt-deux, au point du jour, les ennemis donnèrent l'assaut : les assiégés n'ayant tiré que quand ils virent les assiégeans au bord du fossé, en tuèrent un grand nombre ; mais le fossé était comblé, la brêche large, le nombre des assiégeans trop supérieur, on entra dans le château par deux endroits à la fois ; le commandant ne songea alors qu'à vendre chèrement sa vie, et à obéir à la lettre. Il abandonne les brêches par où les ennemis entraient : il retranche près d'un bastion sa petite troupe qui a l'audace et la fidélité de le suivre ; il la place de façon qu'elle ne peut

être entourée. Les ennemis courent à lui, étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il se bat pendant une heure entière, et après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est tué enfin avec son lieutenant et son major. Alors cent soldats qui restaient avec un seul officier, demandèrent la vie, et furent faits prisonniers : on trouva dans la poche du commandant la lettre de son maître, qui fut portée au roi de Prusse.

Pendant que Charles perdait l'île d'Usedom, et les îles voisines qui furent bientôt prises ; que Wismar était prêt de se rendre, qu'il n'avait plus de flotte, que la Suède était menacée, il était dans la ville de Stralsund, et cette place était déjà assiégée par trente-six mille hommes.

Stralsund, ville devenue fameuse en Europe par le siége qu'y soutint le roi de Suède, est la plus forte place de la Poméranie. Elle est bâtie entre la mer Baltique et le lac de Franken, sur le détroit de Gella : on n'y peut arriver de terre que sur une chaussée étroite, défendue par une citadelle, et par des retranchemens qu'on croyait inaccessibles. Elle avait une garnison de près de neuf mille hommes, et de plus le roi de Suède lui-même. Les rois de Danemarck et de Prusse entreprirent ce siége avec une armée de trente-six mille hommes, composée de Prussiens, de Danois et de Saxons.

L'honneur d'assiéger Charles XII était un motif si pressant qu'on passa par-dessus tous les obstacles, et qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19 au 20 octobre, de cette année 1715.

Le roi de Suède, dans le commencement du siége, disait qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, et munie d'une garnison suffisante, pouvoit être prise. Ce n'est pas que dans le cours de ses conquêtes passées il n'eût pris plusieurs places, mais presque jamais par un siége régulier : la terreur de ses armes avait alors tout emporté; d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même, et n'estimait pas assez ses ennemis. Les assiégeans pressèrent leurs ouvrages avec une activité et des efforts qui furent secondés par un hasard très-singulier.

On sait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux : le retranchement qui couvrait la ville, et qui était appuyé, du côté de l'occident, à un marais impraticable, et, du côté de l'orient, à la mer, semblait hors de toute insulte. Personne n'avait fait attention que lorsque les vents d'occident soufflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'orient, et ne leur laissaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un soldat s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans

la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire sa fortune ; il déserta et alla au quartier du comte de Wakerbarth, général des troupes Saxonnes, donner avis qu'on pouvait passer la mer à gué, et pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'occident soufflant encore, le lieutenant-colonel Koppen entra dans l'eau, suivi de dix-huit cents hommes : deux mille s'avançaient en même temps sur la chaussée qui conduisait à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tirait, et les Prussiens et les Danois donnaient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir si témérairement en apparence sur la chaussée; mais tout à coup Koppen avec ses dix-huit cents hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés et surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville, les assiégeans les y poursuivirent ; ils entraient pêle-mêle avec les fuyards, deux officiers et quatre soldats Saxons étaient déjà sur le pont-levis, mais on eut le temps de le lever ; ils furent pris, et la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons que l'on tourna contre Stralsund. Le siége fut poussé avec l'opiniâtreté et la confiance que devait donner ce premier succès. On canonna et on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund dans la mer Baltique est l'île de Rugen, qui sert de rempart à cette place, et où la garnison et les bourgeois auraient pu se retirer, s'ils avaient eu des barques pour les transporter. Cette île était d'une conséquence extrême pour Charles : il voyait bien que, si les ennemis en étaient les maîtres, il se trouverait assiégé par terre et par mer ; et que selon toutes les apparences, il serait réduit ou à s'ensevelir sous les ruines de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis qu'il avait si long-temps méprisés, et auxquels il avait imposé des lois si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante ; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis faisaient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans cette île, dont l'abord est très-difficile ; enfin, ayant fait construire des barques, le prince d'Anhalt, à l'aide d'un temps favorable, débarqua dans Rugen le 15 novembre avec douze mille hommes.

Le jour même le roi, après avoir disputé pendant trois heures un ouvrage avancé, rentrant dans sa maison accablé de fatigue, apprend que les Danois et les Prussiens sont dans Rugen. Il était huit heures du soir quand on lui dit cette nouvelle : il se jette aussitôt dans un bâteau de pêcheur avec Poniatowsky, Grothusen, During, Dardof, et à neuf heures il était dans l'île. Il joint ces deux mille soldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avait abordé, il se met à leur tête et marche au milieu de la nuit dans un silence profond. Le prince d'Anhalt avait déjà retranché ses troupes par une précaution qui semblait inutile. Les officiers qui commandaient sous lui, ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, et croyaient Charles XII à Stralsund; mais le prince d'Anhalt, qui savait de quoi Charles était capable, avait fait creuser un fossé profond, bordé de chevaux de frise, et prenait toutes ses suretés, comme s'il eût eu une armée supérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin Charles arrive aux ennemis sans faire le moindre bruit. Ses soldats se disaient les uns aux autres : *arrachez les chevaux de frise.* Ces paroles furent entendues des sentinelles : l'alarme est donnée aussitôt dans le camp : les ennemis se mettent sous les armes : le roi ayant ôté les chevaux

chevaux de frise, vit devant lui un large fossé : *ah ! dit-il, est-il possible ? je ne m'y attendais pas.* Cette surprise ne le découragea point ; il ne savait pas combien de troupes étaient débarquées : ses ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient affaire. L'obscurité de la nuit semblait favorable à Charles, il prend son parti sur le champ, il se jette dans le fossé accompagné des plus hardis, et suivi en un instant de tout le reste ; les chevaux de frise arrachés, la terre éboulée, les troncs et les branches d'arbres qu'on put trouver, les soldats tués par les coups de mousquet tirés au hasard, servirent de fascines. Le roi, les généraux qu'il avait avec lui, les officiers et les soldats les plus intrépides, montent sur l'épaule les uns des autres comme à un assaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuosité Suédoise mit d'abord le désordre parmi les Danois et les Prussiens ; mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repoussés après un quart d'heure de combat, et repassèrent le fossé. Le prince d'Anhalt les poursuivit alors dans la plaine ; il ne savait pas que dans ce moment c'était Charles XII lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia sa troupe en plein champ, et le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part et d'autre. Grothusen, le favori du roi, et le général Dardof, tombèrent morts auprès de

lui. Charles en combattant passa sur le corps de ce dernier qui respirait encore. During, qui l'avait seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée, un lieutenant Danois, dont je n'ai jamais pu savoir le nom, reconnut Charles, et lui saisissant d'une main son épée, et de l'autre le tirant avec force par les cheveux : rendez-vous, sire, lui dit-il, où je vous tue. Charles avait à sa ceinture un pistolet, il le tira de la main gauche sur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi Charles, qu'avait prononcé ce Danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré. Il reçut un coup de fusil au-dessus de la mamelle gauche. Le coup, qu'il appelait une contusion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied, et prêt d'être tué ou pris. Le comte Poniatowski combattait dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avait sauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui sauver encore dans ce combat de Rugen, et le remit à cheval.

Les Suédois se retirèrent vers un endroit de l'île nommé *Alteferre*, où il y avait un fort dont ils étaient encore maîtres. De-là le roi passa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient si bien secondé dans cette entreprise ; elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment Français, composé des débris de la bataille d'Hochsted, qui avait passé au service du roi Auguste, et delà à celui du roi de Suède : la plupart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'Anhalt, qui fut leur quatrième maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même comte de Villelongue, qui avait si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de Charles XII. Il fut pris avec sa troupe, et ne fut ensuite que très-mal récompensé de tant de services, de fatigues et de malheurs.

Le roi, après tous ces prodiges de valeur qui ne servaient qu'à affaiblir ses forces, renfermé dans Stralsund et près d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vu à Bender. Il ne s'étonnait de rien : le jour il faisait faire des coupures et des retranchemens derrière les murailles, la nuit il faisait des sorties sur l'ennemi : cependant Stralsund était battu en brèche ; les bombes pleuvaient sur les maisons ; la moitié de la ville était en cendres ; les bourgeois, loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la sobriété et le courage les étonnaient, étaient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnaient dans les sorties ; ils étaient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit et vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces ; le cabinet où le roi dictait, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; et par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air, n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. Qu'y a-t-il donc, lui dit le roi d'un air tranquille ? pourquoi n'écrivez-vous pas ? Celui-ci ne put répondre que ces mots : hé ! sire, la bombe ! hé bien ! reprit le roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ? continuez.

Il y avait alors dans Stralsund un ambassadeur de France enfermé avec le roi de Suède. C'était un Colbert, comte de Croissy, lieutenant-général des armées de France, frère du marquis de Torcy, célèbre ministre d'état, et parent de ce fameux Colbert dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée, ou en ambassade auprès de Charles XII, c'était presque la même chose. Le roi entretenait Croissy des heures entières dans des endroits les plus exposés, pendant que le canon et les bombes

tuaient du monde à côté et derrière eux, sans que le roi s'aperçût du danger, ni que l'ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce ministre fit ce qu'il put avant le siége, pour ménager un accommodement entre les rois de Suède et de Prusse; mais celui-ci demandait trop, et Charles XII ne voulait rien céder. Le comte de Croissy n'eut donc dans son ambassade d'autre satisfaction, que celle de jouir de la familiarité de cet homme singulier. Il couchait souvent auprès de lui sur le même manteau: il avait, en partageant ses dangers et ses fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. Charles encourageait cette hardiesse dans ceux qu'il aimait; il disait quelquefois au comte de Croissy: *Veni, maledicamus de Rege*, allons, disons un peu de mal de Charles XII.

Croissy resta jusqu'au 13 novembre dans la ville; et enfin ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du roi de Suède, qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund, avec une garnison dépérie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, et en furent deux fois chassés. Le roi y combattit toujours parmi les

grenadiers : enfin le nombre prévalut, les assiégeans en demeurèrent les maîtres. Charles resta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta le 21, jusqu'à minuit, sur un petit ravelin tout ruiné par les bombes et par le canon : le jour d'après les officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une place qu'il n'était plus question de défendre ; mais la retraite était devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique était couverte de vaisseaux Moscovites et Danois. On n'avait dans le port de Stralsund qu'une petite barque à voiles et à rames. Tant de périls qui rendaient cette retraite glorieuse, y déterminèrent Charles. Il s'embarqua la nuit du 20 décembre 1715, avec dix personnes seulement. Il fallut casser la glace dont la mer était couverte dans le port ; ce travail pénible dura plusieurs heures, avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laisser sortir Charles de Stralsund, et de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étaient sous le vent, et ne purent l'aborder : il courut un danger encore plus grand, en passant à la vue de l'île de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent sur le roi : les matelots faisaient force de voiles et de rames pour s'éloi-

gner; un coup de canon tua deux hommes à côté de Charles, un autre fracassa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers, le roi arriva vers deux de ces vaisseaux qui croisaient dans la mer Baltique : dès le lendemain, Stralsund se rendit ; la garnison fut faite prisonnière de guerre, et Charles aborda à Isted en Scanie, et delà se rendit à Carelscroon, dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant, sur un vaisseau de cent vingt canons, pour aller donner les lois au nord.

Si près de sa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue absence ; mais son dessein n'était d'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait se résoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient et qu'il était forcé d'opprimer pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa sœur : il lui donna rendez-vous sur le bord du lac Weter, en Ostrogothie, il s'y rendit en poste, suivi d'un seul domestique, et s'en retourna après avoir resté un jour avec elle.

De Carelscroon, où il séjourna l'hiver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans son royaume. Il croyait que tous ses sujets n'étaient nés que pour le suivre à la guerre, et il les avait accoutumés à le croire aussi.

On enrôlait des jeunes gens de quinze ans : il ne resta, dans plusieurs villages, que des

vieillards, des enfans et des femmes; on voyait même en beaucoup d'endroits, les femmes seules labourer la terre.

Il était encore plus difficile d'avoir une flotte; pour y suppléer, on donna des commissions à des armateurs, qui, moyennant des priviléges excessifs et ruineux pour le pays, équippèrent quelques vaisseaux; ces efforts étaient les dernières ressources de la Suède. Pour subvenir à tant de frais, il fallut prendre la substance des peuples. Il n'y eût point d'extorsion que l'on n'inventât sous le nom de taxe et d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, et on en tira la moitié des provisions, pour être mises dans les magasins du roi; on acheta pour son compte, tout le fer qui était dans le royaume, que le gouvernement paya en billets, et qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la soie, qui avaient des perruques, et des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions, se fut révolté sous tout autre roi; mais le paysan le plus malheureux de la Suède, savait bien que son maître menait une vie encore plus dure et plus frugale que lui; ainsi tout se soumettait sans murmure, à des rigueurs que le roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les misères particulières: on s'attendait à tout mo-

ment à voir les Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglais même descendre en Suède; cette crainte était si bien fondée et si forte, que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux, les enfouissaient dans la terre.

En effet, une flotte Anglaise avait déjà paru dans la mer Baltique, sans qu'on sût quels étaient ses ordres; et le roi de Danemarck avait la parole du czar, que les Moscovites joints aux Danois, fondraient en Suède au printemps de 1716.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de Charles XII, quand au lieu de défendre son pays menacé par tant de princes, il passa en Norwège, au mois de mars 1716, avec vingt mille hommes.

Depuis Hannibal, on n'avait point encore vu de général, qui, ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs états. Le prince de Hesse son beau-frère, l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norwège, que par des défilés assez dangereux; et quand on les a passés, on rencontre, de distance en distance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers; il fallait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois aurait pu arrêter l'armée Suédoise; mais on n'avait pas prévu cette invasion subite. L'Eu-

rope fut encore plus étonnée, que le czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, et ne fît pas une descente en Suède, comme il en était convenu avec ses alliés.

La raison de cette inaction était un dessein des plus grands, mais en même temps des plus difficiles à exécuter, qu'ait jamais formé l'imagination humaine.

Le baron Henri de Gortz, né en Franconie, et baron immédiat de l'empire, ayant rendu des services importans au roi de Suède, pendant le séjour de ce monarque à Bender, était depuis devenu son favori et son premier ministre.

Jamais homme ne fut si souple et si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les digraces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches : nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait ; il prodiguait les dons, les promesses, les sermens, la vérité et le mensonge.

Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande essayer lui même les ressorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe ; et il en avait conçu l'idée. Ce que son maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet ; aussi prit-il sur Charles XII un ascendant qu'aucun ministre n'avait eu avant lui.

Ce roi qui, à l'âge de vingt ans, n'avait donné que des ordres au comte Piper, rece-

vait alors des leçons du baron de Gortz, d'autant plus soumis à ce ministre, que le malheur le mettait dans la nécessité d'écouter des conseils, et que Gortz ne lui en donnait que de conformes à son courage. Il remarqua que de tant de princes réunis contre la Suède, George, électeur de Hannover, roi d'Angleterre, était celui contre lequel Charles était le plus piqué, parce que c'était le seul que Charles n'eût point offensé; que George était entré dans la querelle, sous prétexte de l'apaiser, et uniquement pour garder Brême et Verden, auxquels il semblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Danemarck, à qui ils n'appartenaient pas.

Il entrevit aussi de bonne heure, que le czar était secrètement mécontent des alliés, qui tous l'avaient empêché d'avoir un établissement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, devenu trop dangereux, n'aspirait qu'à mettre le pied. Wismar, la seule ville qui restât encore aux Suédois, sur les côtes d'Allemagne, venait enfin de se rendre aux Prussiens et aux Danois, le 14 février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas seulement souffrir que les troupes Moscovites qui étaient dans le Meckelbourg, parussent à ce siége. De pareilles défiances, réitérées depuis deux ans, avaient aliéné l'esprit du czar, et avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y

a beaucoup d'exemples d'états alliés conquis par une seule puissance, et il y en a bien peu d'un grand empire conquis par plusieurs alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs divisions le relèvent bientôt.

Dès l'année 1714, le czar eût pu faire une descente en Suède; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemarck et de Prusse, alliés justement jaloux, soit qu'il ne crût pas encore ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foyers cette même nation, dont les seuls paysans avaient vaincu l'élite des troupes Danoises, il recula toujours cette entreprise.

Ce qui l'avait arrêté encore était le besoin d'argent. Le czar était un des plus puissans monarques du monde, mais un des moins riches : ses revenus ne montaient pas alors à plus de dix-huit millions de nos livres. Il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en était encore incertain, et le travail ruineux. Il établissait un grand commerce; mais les commencemens ne lui apportaient que des espérances; ses provinces nouvellement conquises augmentaient sa puissance et sa gloire, sans accroître encore ses revenus. Il fallait du temps pour fermer les plaies de la Livonie, pays abondant, mais désolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu et par la con-

tagion, vide d'habitans, et qui était alors à charge à son vainqueur. Les flottes qu'il entretenait, les nouvelles entreprises qu'il faisait tous les jours, épuisaient ses finances. Il avait été réduit à la mauvaise ressource de hausser les monnaies, remède qui ne guérit jamais les maux d'un état, et qui est sur-tout préjudiciable à un pays qui reçoit des étrangers, plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels Gortz bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au roi de Suède d'acheter la paix de l'empereur Moscovite, à quelque prix que ce pût être, lui faisant envisager le czar irrité contre les rois de Pologne et d'Angleterre, et lui donnant à entendre que Pierre Alexiowits et Charles XII réunis, pourraient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le czar, sans céder une grande partie des provinces qui sont à l'orient et au nord de la mer Baltique; mais il lui fit considérer, qu'en cédant ces provinces que le czar possédait déjà, et qu'on ne pouvait reprendre, le roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois Stanislas sur le trône de Pologne, de replacer le fils de Jacques II sur celui d'Angleterre, et de rétablir le duc de Holstein dans ses états.

Charles, flatté de ces grandes idées, sans

pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son ministre. Gortz partit de Suède, muni d'un plein-pouvoir qui l'autorisait à tout, sans restriction, et le rendait plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord sonder la cour de Moscou, par le moyen d'un Ecossais nommé Areskins, premier médecin du czar, dévoué au parti du prétendant, ainsi que l'étaient presque tous les Ecossais qui ne subsistaient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce médecin fit valoir au prince Menzikoff l'importance et la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéressé. Le prince Menzikoff goûta ses ouvertures, le czar les approuva. Au lieu de descendre en Suède, comme il en était convenu avec les alliés, il fit hiverner ses troupes dans le Mecklenbourg, et il y vint lui-même, sous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le duc de Mecklenbourg et la noblesse de ce pays, mais poursuivant en effet son dessein favori, d'avoir une principauté en Allemagne, et comptant engager le duc de Mecklenbourg à lui vendre sa souveraineté.

Les alliés furent irrités de cette démarche; ils ne voulaient point d'un voisin si terrible, qui ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire empereur, et

en opprimer les souverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du baron de Gortz s'avançait vers le succès. Il négociait cependant avec tous les princes confédérés, pour mieux cacher ses intrigues secrètes. Le czar les amusait tous aussi par des espérances. Charles XII cependant était en Norwège, avec son beau-frère le prince de Hesse, à la tête de vingt mille hommes; la province n'était gardée que par onze mille Danois divisés en plusieurs corps, que le roi et le prince de Hesse passèrent au fil de l'épée.

Charles avança jusqu'à Christiana, capitale du royaume : la fortune recommençait alors à lui devenir favorable dans ce coin du monde; mais jamais le roi ne prit assez de précautions pour faire subsister ses troupes. Une armée et une flotte Danoise approchaient pour défendre la Norwège; Charles qui manquait de vivres se retira en Suède, attendant l'issue des vastes entreprises de son ministre.

Cet ouvrage demandait un profond secret et des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. Gortz fit chercher jusque dans les mers de l'Asie un secours, qui, tout odieux qu'il paraissait, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, et qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes et des vaisseaux.

Il y avait long-temps que des pirates de toutes nations, et particulièrement des Anglais,

ayant fait entr'eux une association, infestaient les mers de l'Europe et de l'Amérique. Poursuivis par-tout sans quartier, ils venaient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande île à l'Orient de l'Afrique. C'étaient des hommes désespérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la justice pour être héroïques. Ils cherchaient un prince qui voulût les recevoir sous sa protection; mais les lois des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils surent que Charles XII était retourné en Suède, ils espérèrent que ce prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, et manquant de flotte et de soldats, leur ferait une bonne composition, ils lui envoyèrent un député qui vint en Europe, sur un vaisseau Hollandais, et qui alla proposer au baron de Gortz de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de se rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le baron fit agréer au roi la proposition; on envoya même l'année suivante deux gentilshommes Suédois, l'un nommé Kromstrom, et l'autre Mendal, pour consommer la négociation avec ces corsaires de Madagascar.

On trouva depuis, un secours plus noble et plus important dans le cardinal Alberoni, puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez long-temps pour sa gloire, et trop peu pour la grandeur de cet état.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de Jacques II sur le trône d'Angleterre. Cependant, comme il ne venait que de mettre le pied dans le ministère, et qu'il avait l'Espagne à rétablir avant que de songer à bouleverser d'autres royaumes, il semblait qu'il ne pouvait de plusieurs années mettre la main à cette grande machine ; mais en moins de deux ans, on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne, et tenter en même temps d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, et la couronne de la Grande-Bretagne au roi George; tant un seul homme est dangereux quand il est absolu dans un puissant état, et qu'il a de la grandeur et du courage dans l'esprit.

Gortz ayant ainsi dispersé à la cour de Moscovie et à celle d'Espagne, les premières étincelles de l'embrâsement qu'il méditait, alla secrètement en France, et delà en Hollande, où il vit les adhérens du prétendant. Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre et de la disposition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir et des troupes qu'ils pouvaient mettre sur pied. Les mécontens ne demandaient qu'un secours de dix mille hommes, et faisaient envisager une révolution sûre avec l'aide de ces troupes.

Le comte de Gillembourg, ambassadeur de Suède en Angleterre, instruit par le baron de Gortz, eut plusieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens : il les encouragea et leur promit tout ce qu'ils voulurent ; le parti du prétendant alla jusqu'à fournir des sommes considérables que Gortz toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaisseaux, et en acheta six en Bretagne, avec des armes de toute espèce.

Il envoya alors secrètement en France plusieurs officiers, entr'autres le chevalier de Folard, qui ayant fait trente campagnes dans les armées Françaises, et y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ses services au roi de Suède, moins par des vues intéressées que par le désir de servir sous un roi qui avait une réputation si étonnante. Le chevalier de Folard espérait d'ailleurs faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avait sur la guerre ; il avait étudié toute sa vie cet art en philosophe, et il a depuis communiqué ses découvertes au public dans ses commentaires sur Polybe. Ses vues furent goûtées de Charles XII, qui lui-même avait fait la guerre d'une manière nouvelle, et qui ne se laissait conduire en rien par la coutume ; il destina le chevalier de Folard à être un des instrumens dont il voulait se servir dans la descente projetée en Ecosse. Ce gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du

baron de Gortz. Beaucoup d'officiers Français, un plus grand nombre d'Irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une espèce nouvelle, qui se tramait en même temps en Angleterre, en France, en Espagne, en Moscovie, et dont les branches s'étendaient secrètement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encore peu de chose pour le baron de Gortz; mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important et sans lequel rien ne pouvait réussir, était d'achever la paix entre le czar et Charles; il restait beaucoup de difficultés à aplanir. Le baron Osterman, ministre d'état en Moscovie, ne s'était point laissé entraîner d'abord aux vues de Gortz; il était aussi circonspect que le ministre de Charles était entreprenant. Sa politique lente et mesurée voulait laisser tout mûrir; le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir semé. Osterman craignait que l'empereur son maître, ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suède une paix avantageuse; il retardait par ses longueurs et par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Heureusement pour le baron de Gortz, le czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein était de passer ensuite en France; il lui manquait d'avoir vu cette nation célèbre, qui est depuis plus de

cent ans censurée, enviée, et imitée par tous ses voisins; il voulait y satisfaire sa curiosité insatiable de voir et d'apprendre, et exercer en même temps sa politique.

Gortz vit deux fois à la Haye cet empereur, il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en six mois avec des plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable : ses grands desseins paraissaient couverts d'un secret impénétrable; il se flattait que l'Europe ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haye que de paix: il disait hautement qu'il voulait regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du nord; il pressait même en apparence la tenue d'un congrès à Brunswik, où les intérêts de la Suède et de ses ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le duc d'Orléans, régent de France; il avait des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, et qui subsistent de délations et souvent même de calomnies, s'étaient tellement multipliés en France sous son gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'espion de l'autre. Le duc d'Orléans, lié avec le roi d'Angleterre par des engagemens personnels, lui découvrit les menées qui se tramaient contre lui.

Dans le même temps, les Hollandais qui

prenaient des ombrages de la conduite de Gortz, communiquèrent leurs soupçons au ministre Anglais. Gortz et Gillembourg poursuivaient leurs desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, et l'autre à Londres.

Comme Gillembourg, ambassadeur de Suède, avait violé le droit des gens, en conspirant contre le prince auprès duquel il était envoyé, on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les états-généraux, par une complaisance inouie pour le roi d'Angleterre, missent en prison le baron de Gortz. Ils chargèrent même le comte de Welderen de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confusion. Gortz demanda au comte de Welderen s'il était connu de lui ? Oui, monsieur, répondit le Hollandais. « Hé bien, » *dit le baron de Gortz*, si vous me con- » naissez, vous devez savoir que je ne dis » que ce que je veux. » L'interrogatoire ne fut guère poussé plus loin; tous les ambassadeurs, mais particulièrement le marquis de Monteléon, ministre d'Espagne en Angleterre, protestèrent contre l'attentat commis envers la personne de Gortz et de Gillembourg. Les Hollandais étaient sans excuse, ils avaient non-seulement violé un droit sacré en arrêtant le premier ministre du roi de

Suède, qui n'avait rien machiné contre eux; mais ils agissaient directement contre les principes de cette liberté précieuse qui a attiré chez eux tant d'étrangers, et qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juste en arrêtant prisonnier un ennemi. Il fit pour sa justification imprimer les lettres du baron de Gortz et du comte de Gillembourg, trouvées dans les papiers du dernier. Le roi de Suède était alors dans la province de Scanie; on lui apporta ces lettres imprimées avec la nouvelle de l'enlèvement de ses deux ministres. Il demanda en souriant, si on n'avait pas aussi imprimé les siennes? Il ordonna aussitôt qu'on arrêtât à Stockolm le résident Anglais avec toute sa famille et ses domestiques; mais il ne put se venger des Hollandais qui n'avaient point alors de ministre à la cour de Suède. Cependant il n'avoua ni ne désavoua le baron de Gortz; trop fier pour nier une entreprise qu'il avait approuvée, et trop sage pour convenir d'un dessein éventé presque dans sa naissance, il se tint dans un silence dédaigneux avec l'Angleterre et la Hollande.

Le czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obscurément impliqué dans les lettres de Gillembourg et de Gortz, il écrivit au roi d'Angleterre une

longue lettre pleine de complimens sur la conspiration, et d'assurance d'une amitié sincère ; le roi George reçut ses protestations sans les croire, et feignit de se laisser tromper. Une conspiration tramée par des particuliers, quand elle est découverte, est anéantie ; mais une conspiration de rois n'en prend que de nouvelles forces. Le czar arriva à Paris au mois de mai de la même année 1717 ; il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art et de la nature, à visiter les académies, les bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maisons royales, il proposa au duc d'Orléans, régent de France, un traité, dont l'acceptation eût pu mettre le comble à la grandeur Moscovite. Son dessein était de se réunir avec le roi de Suède, qui lui cédait de grandes provinces ; d'ôter entièrement aux Danois l'empire de la mer Baltique ; d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, et d'attirer à la Moscovie tout le commerce du nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le roi Stanislas aux prises avec le roi Auguste, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouverait ses avantages. Dans ces vues, il proposa au régent de France la médiation entre la Suède et la Moscovie, et de plus une alliance offensive et défensive avec ces couronnes et celle d'Espagne. Ce traité, qui

paraissait si naturel, si utile à ces nations, et qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans. Il prenait précisément dans ce temps des engagemens tout contraires; il se liguait avec l'empereur d'Allemagne et George, roi d'Angleterre. La raison d'état changeait alors dans l'esprit de tous les princes, au point que le czar était prêt de se déclarer contre son ancien allié le roi Auguste, et d'embrasser les querelles de Charles son mortel ennemi, pendant que la France allait, en faveur des Allemands et des Anglais, faire la guerre au petit-fils de Louis XIV, après l'avoir soutenu si long-temps contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de trésors et de sang. Tout ce que le czar obtint par des voies indirectes, fut que le régent interposât ses bons offices pour l'élargissement du baron de Gortz et du comte de Gillembourg. Il s'en retourna dans ses états à la fin de juin, après avoir donné à la France le spectacle rare d'un empereur qui voyageait pour s'instruire; mais trop de Français ne virent en lui que les dehors grossiers que sa mauvaise éducation lui avait laissés; et le législateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand homme leur échappa.

Ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le cardinal Alberoni, devenu tout-puissant en Espagne. Alberoni ne

ne souhaitait rien tant que le rétablissement du prétendant, et comme ministre de l'Espagne, que l'Angleterre avait si maltraitée, et comme ennemi personnel du duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Espagne, et enfin comme prêtre d'une église pour laquelle le père du prétendant avait si mal à propros perdu sa couronne.

Le duc d'Ormond, aussi aimé en Angleterre que le duc de Marlborough y était admiré, avait quitté son pays à l'avénement du roi George, et s'était alors retiré à Madrid; il alla, muni des pleins pouvoirs du roi d'Espagne et du prétendant, trouver le czar sur son passage à Mittau en Courlande, accompagné d'Irnegan, autre Anglais, homme habile et entreprenant. Il demanda la princesse Anne Petrona, fille du czar, en mariage pour le fils de Jacques II, espérant que cette alliance attacherait plus étroitement le czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette proposition faillit à reculer les affaires pour un temps, au lieu de les avancer. Le baron de Gortz avait, dans ses projets, destiné depuis long-temps cette princesse au duc de Holstein, qui en effet l'a épousée depuis. Dès qu'il sut cette proposition du duc d'Ormond, il en fut jaloux, et s'appliqua à la traverser. Il sortit de prison au mois d'août, aussi bien que le comte de Gillembourg, sans que le roi de Suède eût daigné faire la moindre excuse au roi d'Angleterre, ni montrer

le plus léger mécontentement de la conduite de son ministre.

En même temps on élargit à Stockholm le résident Anglais et toute sa famille, qui avait été traitée avec beaucoup plus de sévérité que Gillembourg ne l'avait été à Londres.

Gortz en liberté fut un ennemi déchaîné, qui outre les puissans motifs qui l'agitaient, eut encore celui de la vengeance. Il se rendit en poste auprès du czar; et ses insinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'assura qu'en moins de trois mois il lèverait avec un seul plénipotentiaire de Moscovie, tous les obstacles qui retardaient la conclusion de la paix avec la Suède : il prit entre ses mains une carte géographique que le czar avait dessinée lui-même; et tirant une ligne depuis Wibourg jusqu'à la mer Glaciale, en passant par le lac Ladoga, il se fit fort de porter son maître à céder ce qui était à l'orient de cette ligne, aussi bien que la Carelie, l'Ingrie et la Livonie : ensuite il jeta des propositions de mariage entre la fille de sa majesté czarienne et le duc de Holstein, le flattant que le duc lui pourrait céder ses états moyennant un équivalent; que par-là il serait membre de l'empire, lui montrant de loin la couronne impériale, soit pour quelqu'un de ses descendans, soit pour lui-même. Il flattait ainsi les vues ambitieuses du monarque Moscovite, ôtait au prétendant la princesse czarienne, en même temps qu'il

lui ouvrait le chemin de l'Angleterre ; et il remplissait toutes ses vues à la fois.

Le czar nomma l'île d'Alan pour les conférences que son ministre d'état Osterman devait avoir avec le baron de Gortz. On pria le duc d'Ormond de s'en retourner pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le czar ne voulait rompre que sur le point de l'invasion ; on retint seulement à Pétersbourg Irnegan, le confident du duc d'Ormond, qui fut chargé des intrigues, et qui logea dans la ville avec tant de précaution, qu'il ne sortait que de nuit, et ne voyait jamais les ministres du czar, que déguisé tantôt en paysan, tantôt en Tartare.

Dès que le duc d'Ormond fut parti, le czar fit valoir au roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoyé le plus grand partisan du prétendant, et le baron de Gortz plein d'espérance retourna en Suède.

Il retrouva son maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, et les côtes bordées de milices. Il ne manquait au roi que de l'argent : le crédit était épuisé en dedans et en dehors du royaume. La France qui lui avait fourni quelques subsides dans les dernières années de Louis XIV, n'en donnait plus sous la régence du duc d'Orléans, qui se conduisait par des vues toutes contraires. L'Espagne en promettait ; mais elle n'était pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le baron de Gortz donna alors une libre étendue

à un projet qu'il avait déjà essayé avant d'aller en France et en Hollande. C'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent, de sorte qu'une pièce de cuivre dont la valeur intrinsèque est un demi sou, passait pour quarante sous, avec la marque du prince ; à peu près comme dans une ville assiégée les gouverneurs ont souvent payé les soldats et les bourgeois avec de la monnaie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des espèces réelles. Ces monnaies fictives, inventées par la nécessité, et auxquelles la bonne foi seule peut donner un crédit durable, sont des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aisément les fonds qui sont dans un état.

Ces ressources sont d'un excellent usage dans un pays libre : elles ont quelquefois sauvé une république ; mais elles ruinent presque surement une monarchie. Car les peuples manquant bientôt de confiance, le ministre est réduit à manquer de bonne foi ; les monnaies idéales se multiplient avec excès, les particuliers enfouissent leur argent, et la machine se détruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au royaume de Suède.

Le baron de Gortz ayant d'abord répandu avec discrétion dans le public les nouvelles espèces, fut entraîné en peu de temps au-delà de ses mesures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus conduire. Toutes

les marchandises et toutes les denrées ayant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des espèces de cuivre. Plus elles se multiplièrent, plus elles furent décréditées; la Suède inondée de cette fausse monnaie, ne forma qu'un cri contre le baron de Gortz. Les peuples toujours pleins de vénération pour Charles XII, n'osaient presque le haïr, et faisaient tomber le poids de leur aversion sur un ministre qui, comme étranger, et comme gouvernant les finances, était doublement assuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre sur le clergé, acheva de le rendre exécrable à la nation; les prêtres, qui trop souvent joignent leur cause à celle de Dieu, l'appelèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles espèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité, on en prit occasion d'appeler ces pièces de monnaie, les dieux du baron de Gortz.

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des ministres, implacable à mesure qu'elle était alors impuissante. La sœur du roi et le prince son mari, le craignaient comme un homme attaché par sa naissance au duc de Holstein, et capable de lui mettre un jour la couronne de Suède sur la tête. Il n'avait plu dans le royaume qu'à Charles XII; mais cette aversion générale ne servait qu'à confirmer l'amitié du roi, dont les sentimens

s'affermissaient toujours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui allait jusqu'à la soumission : il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement intérieur du royaume, et s'en remit à lui sans réserve sur tout ce qui regardait les négociations avec le czar ; il lui recommanda surtout de presser les conférences de l'île d'Alan.

En effet, dès que Gortz eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient sa présence, il partit pour aller consommer, avec le ministre du czar, le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de Gortz, après sa mort.

Le czar, retenant pour lui toute la Livonie, et une partie de l'Ingrie et de la Carelie, rendait à la Suède tout le reste ; il s'unissait avec Charles XII, dans le dessein de rétablir le roi Stanislas sur le trône de Pologne, et s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingt mille Moscovites, pour détrôner ce même roi Auguste, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fournissait au roi de Suède les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suédois en Angleterre, et trente mille en Allemagne : les forces réunies de Pierre et de Charles, devaient attaquer le roi d'Angleterre dans ses états de Hannover, et sur-tout dans Brême et Verden; les mêmes

troupes auraient servi à rétablir le duc de Holstein, et forcé le roi de Prusse à accepter un traité, par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. Charles en usa dès-lors comme si ses armées victorieuses, renforcées de celles du czar, avaient déjà exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne, l'exécution du traité d'Alrandstad. A peine la cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la proposition d'un prince dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de sécurité; il vit l'orage qui grossissait de tous les côtés. La noblesse Polonaise était confédérée contre lui; et depuis son rétablissement, il lui fallait toujours ou combattre ses sujets, ou traiter avec eux. Le czar, médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzik, et quatre-vingt mille hommes sur les frontières de Pologne. Tout le nord était en jalousies et en alarmes. Flemming, le plus défiant de tous les hommes, et celui dont les puissances voisines devaient le plus se défier, soupçonna le premier les desseins du czar et ceux du roi de Suède, en faveur de Stanislas. Il voulut le faire enlever dans le duché de Deux-Ponts, comme on avait saisi Jacques Sobiesky en Silésie. Saissan, un de ces Français entreprenans et inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partisans, Français comme lui,

au service du roi de Pologne. Il communiqua au ministre Flemming un projet, par lequel il répondait d'aller avec trente officiers Français déterminés, enlever Stanislas dans son palais, et l'amener prisonnier à Dresde. Le projet fut approuvé. Ces entreprises étaient alors assez communes. Quelques-uns de ceux qu'en Italie on appelle braves, avait fait des coups pareils dans le Milanez, durant la dernière guerre entre l'Allemagne et la France. Depuis même, plusieurs Français réfugiés en Hollande, avaient osé pénétrer jusqu'à Versailles, dans le dessein d'enlever le dauphin, et s'étaient saisis de la personne du premier écuyer, presque sous les fenêtres du château de Louis XIV.

Saissan disposa donc ses hommes et ses relais, pour surprendre et pour enlever Stanislas. L'entreprise fut découverte la veille de l'exécution. Plusieurs se sauvèrent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des prisonniers de guerre, mais comme des bandits. Stanislas, au lieu de les punir, se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté. Il leur donna même de l'argent pour se conduire, et montra, par cette bonté généreuse, qu'en effet Auguste son rival, avait raison de le craindre.

Cependant, Charles partit une seconde fois pour la conquête de la Norwége, au mois d'octobre 1718; il avait si bien pris toutes ses mesures, qu'il espérait se rendre maître

en six mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges et des glaces, dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air est moins rigoureux, que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne, des mains de ses ennemis. C'est qu'il espérait que sa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bientôt en état de ressaisir toutes ses provinces; bien plus, sa gloire était flattée d'enlever un royaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistendall, près de la manche de Danemarck, entre les villes de Bahus et d'Anslo, est située Frederickshall, place forte et importante, qu'on regardait comme la clef du royaume. Charles en forma le siège au mois de décembre. Le soldat transi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie sous la glace; c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc; mais les Suédois ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais Charles n'en essuya de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles, s'était fortifiée au point qu'il dormait en plein champ en Norwège, au cœur de l'hiver, sur de la paille ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes, et les autres presque gelés, voyant leur roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une

plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie, d'une femme nommée Johns Dotter, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau, lui qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de temps il pourrait supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixième au matin, il courut deux lieues à cheval, et descendit chez le prince de Hesse son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât.

Avec ce corps de fer, gouverné par une ame si hardie et si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le onze décembre, jour de saint André, il alla sur les neuf heures du soir, visiter la tranchée, et ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très-mécontent. M. Megret, ingénieur Français, qui conduisait le siége, l'assura que la place serait prise dans huit jours; nous verrons, dit le roi, et continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisait un angle avec la parallèle; il se mit à genoux sur le talus intérieur, et appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps

à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII; ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains, et même M. de la Motraye, ont rapportée, entre le roi et l'ingénieur Megret, est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presqu'à mi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était; il n'y avait alors auprès de sa personne que deux français: l'un était M. Siker, son aide de camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à son service, en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Hesse; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche; mais le roi qui se découvrait davantage était le plus exposé. A quelques pas derrière, était le comte Swerin, qui commandait la tranchée. Le comte Posse, capitaine aux gardes, et un aide de camp nommé Kulbert, recevaient des ordres de lui. Siker et Megret virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en faisant un grand soupir; ils s'approchèrent, il était déjà mort. Une balle pesant une demi livre l'avait atteint à la tempe droite, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était

enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée, et était encore dans cette attitude. A ce spectacle, Megret, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose, sinon: *Voilà la pièce finie, allons souper.* Siker court sur le champ avertir le comte Swerin. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris : Siker mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi; en cet état, on transporta Charles sous le nom du capitaine Carlsberg, au travers des troupes qui voyaient passer leur roi mort, sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp, et fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, et pour en exclure le duc de Holstein qui pouvait y prétendre.

Ainsi périt à l'âge de trente-six ans et demi Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à

celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, et dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses états; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, il n'avait que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne; homme unique plutôt que grand homme, et admirable plutôt qu'à imiter.

Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII était d'une taille avantageuse et noble, il avait un très beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé; mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres, presque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, et ne répondait souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé dans l'inflexibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avait jamais connu la société. Il n'avait lu, jusqu'à son loisir chez les Turcs, que les commentaires de César et l'histoire d'Alexandre; mais il avait écrit quelques réflexions sur la guerre et sur ses campagnes depuis 1700 jusqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier de Folard, et lui dit que ce manuscrit avait été perdu à la malheureuse journée de Pultava.

A l'égard de sa religion, quoique les sentimens d'un prince ne doivent pas influer sur les autres hommes, et que l'opinion d'un monarque aussi peu instruit que Charles, ne soit d'aucun poids dans ces matières, cependant il faut satisfaire sur ce point comme

sur le reste, la curiosité des hommes qui ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui regarde ce prince. Je sais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette histoire, que Charles XII fut luthérien de bonne foi jusqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipsik le fameux philosophe M. Leibnitz, qui pensait et parlait librement, et qui avait déjà inspiré ses sentimens libres à plus d'un prince. Charles XII puisa dans la conversation de ce philosophe beaucoup d'indifférence pour le luthéranisme. Depuis, ayant eu chez les Turcs plus de loisir encore, et ayant vu plus de diverses religions, il étendit plus loin son indifférence. Il ne conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absolue, dogme qui favorisait son courage, et qui justifiait ses témérités. Le czar avait les mêmes sentimens que lui sur la religion et sur la destinée, mais il en parlait plus souvent; car il s'entretenait familièrement de tout avec ses favoris, et avait par dessus Charles l'étude de la philosophie, et le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvelée trop souvent à la mort des princes, que les hommes malins et crédules prétendent toujours avoir été empoisonnés ou assassinés. Le bruit se répandit alors en Allemagne, que c'était M. Siker lui-même qui avait tué le roi de Suède. Ce brave officier fut long-temps désespéré de

cette calomnie : un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles : *J'aurais pu tuer le roi de Suède ; mais tel était mon respect pour ce héros, que si je l'avais voulu, je n'aurais pas osé.*

Après sa mort on léva le siége de Frederickshall. Les Suédois plus accablés que flattés de la gloire de leur prince, ne songèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, et à réprimer chez eux la puissance absolue dont le baron de Gortz leur avait fait éprouver l'excès. Les états élurent librement pour leur reine la princesse sœur de Charles XII, et l'obligèrent solennellement de renoncer à tout droit héréditaire sur la couronne, afin qu'elle ne la tînt que des suffrages de la nation. Elle promit par des sermens réitérés qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire : elle sacrifia depuis la jalousie de la royauté à la tendresse conjugale, en cédant la couronne à son mari ; et elle engagea les états à élire ce prince, qui monta sur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de Gortz arrêté immédiatement après la mort de Charles, fut condamné par le sénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville ; exemple de vengeance, peut-être encore plus de justice, et affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suède admire encore.

Fin du huitième et dernier livre.

REMARQUES

REMARQUES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR L'HISTOIRE
DE CHARLES XII,
ROI DE SUÈDE.

LETTRE
DE M. DE LA MOTRAYE
A M. DE VOLTAIRE,

Contenant des remarques historiques et critiques sur son HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUÈDE, *pour servir de* SUPPLÉMENT *à cet* OUVRAGE.

NOTRE petit commerce de lettres, monsieur, a cessé avec vos questions sur quelques faits de la vie de *Charles XII* et par mes réponses à ces questions ; mais l'amitié dont nous nous donnâmes réciproquement les premières marques en 1728 à *Paris*, n'a pas cessé de mon côté, et mon admiration pour tout ce qui part de votre plume croît de plus

en plus (*). Je me flatte que vous regarderez comme une preuve de cetté amitié la liberté que je prends de faire quelques observations sur divers endroits de votre histoire, où vous vous êtes trompé. J'en suis même requis par des personnes de considération, qui rendent justice à votre mérite, et qui jugent par la lecture des deux premiers volumes de mes voyages, qu'ayant eu pendant tant d'années l'honneur d'approcher votre héros, et de converser continuellement avec ses officiers, j'ai du être mieux informé que vous de ce qui le regarde (**), et même en savoir beaucoup plus que je n'en ai écrit. J'ajouterai que plusieurs de ces personnes, qui ont une connaissance parfaite, non-seulement de *Charles XII*, mais encore du *czar Pierre I* et de la *czarine Catherine*, trouvent que ce que j'en ai dit dans mon troisième volume, qui vient de paraître, est conforme à la vérité, quoiqu'il ne s'accorde pas avec quelques faits que vous rapportez.

Tout le monde convient que votre livre

(*) Si cela était, M. de la Motraye aurait communiqué ses remarques à M. de Voltaire, au lieu de les vendre à un libraire.

(**) Les mémoires qu'on a communiqués à M. de Voltaire, et qu'il déposera dans une bibliothèque publique, sont faits par des ministres et des officiers généraux, qui peuvent avoir vu beaucoup de choses échappées au sieur de la Motraye.

est très-bien écrit : cela suffirait, dit-on, pour un roman où l'invention domine ; mais ce n'est pas assez pour une histoire où la vérité doit régner absolument (*), où il faut des nerfs et de la force plutôt que des grâces et des fleurs. On se plaint que vous n'avez pas emprunté de la vérité, cette reine de l'histoire, tous vos mémoires. C'est, monsieur, un malheur que les auteurs ont de commun avec les princes, de ne pouvoir voir bien des choses que par les yeux d'autrui, qui ne sont pas toujours fidèles. On se plaint que vous faites dire et faire à *Charles XII* ce que personne ne lui a entendu ni dire ni vu faire : que vous confondez et changez les temps, les lieux, les personnes, leurs noms, leurs titres, leurs offices, etc.

Jugeant de vous, monsieur, par moi-même, qui ai déclaré dans la préface de mon troisième volume, que je me tiendrais fort obligé à ceux qui y trouvant des erreurs de fait, voudraient bien me les indiquer, et que je me ferais un devoir de montrer ma déférence pour leurs lumières, en me rétractant dans le premier ouvrage que je donnerai au public, comme j'ai commencé de faire dans un *errata* que je donnai dernièrement ;

(*) Les nerfs et la force dépendent du style et non de la vérité ; on peut mentir avec force, et dire la vérité ennuyeusement.

jugeant, dis-je, de vous par moi-même, j'ai cru vous faire plaisir en vous marquant les principaux endroits où vous vous êtes écarté de la vérité, pour avoir mis trop de confiance en des gens mal instruits de ce qu'ils vous ont dit, ou qui, pour paraître mieux informés que les autres, vous ont débité leurs imaginations pour des faits authentiques.

Dans le premier livre de votre histoire (je n'en marquerai point les pages à cause des différentes éditions qui en ont déjà paru), vous faites gagner au *czar Pierre I*, en 1697, la bataille d'*Asoph* sur les *Turcs*, et leur enlever cette ville (la clef de l'empire *Ottoman*), qui se rendit par capitulation le vingt-huitième de juillet 1695 (*): vous lui faites quitter en 1678 la *Moscovie* pour sa grande ambassade; cette ambassade partit en 1697. Mais je vous crois trop bien instruit de l'histoire de ce grand monarque, pour vous imputer ces bévues, que je regarde comme des fautes d'impression, qui ont néanmoins passé dans la *seconde édition* de *Paris*, laquelle, s'il en faut croire le titre, a été *revue et corrigée par l'auteur.* Ces fautes d'impression

(*) M. de la Motraye se trompe. Asoph se rendit le 27 juin 1696. A l'égard de la date de 1678, il n'y a personne qui ne sente que c'est une faute d'impression. Cette faute a été corrigée dans les dernières éditions de l'histoire de Charles XII.

me rappellent la douleur que j'ai eue d'en trouver un grand nombre dans l'édition des deux premiers volumes de mes voyages imprimés en mon absence, et même dans celle du dernier, quelque soin que j'aie pris pour le rendre plus correct; et je m'en consolerai, pourvu qu'on ne puisse me reprocher d'avoir avancé des faits contraires à la vérité. Je puis garantir tout ce que j'ai dit avoir vu, j'ai pris toutes les mesures que j'ai crues nécessaires pour n'être pas trompé sur les faits que je ne pouvais voir : si après tout cela il m'est arrivé de faire des fautes, on ne saurait s'en prendre à moi sans quelque injustice; mais puisque j'ai commencé à parler ici de moi, je ne saurais oublier de me disculper en même temps des reproches qu'on peut me faire d'avoir joint l'*Anglais* au *Français* dans mon troisième volume. J'en saisis d'autant plus volontiers l'occasion, que ce reproche paraît fondé, et que les apparences sont contre moi.

Voici les raisons que j'en ai eues, et que je soumets au jugement des personnes équitables, persuadé que si elles ne réparent pas ce tort, au moins justifient-elles mes intentions qui, graces à Dieu, ont toujours été droites. Mon ouvrage avait été annoncé. Je m'étais engagé par des souscriptions à le donner, lorsque Mylord *Baltimore* me proposa de faire avec lui un voyage en *Amérique*. J'avouerai que cette passion décidée, que

j'ai toujours eue pour les voyages, ne me permit pas de refuser son offre : il devait partir au mois d'août de l'année dernière ; je ne fus occupé que du soin de remplir mes engagemens pour être prêt pour ce temps-là. Je devais mon ouvrage à la nation *Française* et à la nation *Anglaise ;* je pris donc le parti de le donner dans les deux langues, et de retrancher pour cela de mes mémoires ce qui me paraissait moins digne d'attention. Voilà dans l'exacte vérité, l'histoire de ma faute que je réparerai du meilleur de mon cœur à mon retour de l'*Amérique* (voyage que ce Seigneur a bien différé, mais n'a pas rompu): cette faute n'a d'autre cause que cette même passion qui a produit les deux premiers volumes : et si le lecteur a pris quelque plaisir à les lire, je lui demande grace pour le dernier en faveur des précédens. Je retourne, monsieur, à votre histoire.

Ce qui me surprend, c'est que vous n'avez pas corrigé dans cette édition ce que vous dites de M. *le Fort*, qu'il était fils d'un *Français* réfugié à *Genève*, et qu'il alla d'abord chercher de l'emploi dans les troupes *Moscovites* (*). Cela ne s'accorde point avec

(*) Cette erreur a été corrigée dans plusieurs éditions. M. de la Motraye devrait les avoir lues, puisque cette critique est imprimée après la quatrième édition débitée en France, du livre de M. de Voltaire.

ce que j'en ai appris, tant de la bouche des *Moscovites*, que des *Génevois*. Je répéterai ici quelques circonstances de ce que j'en ai rapporté dans mon troisième volume.

M. *le Fort* était d'une famille *Génevoise* partagée entre la magistrature et le commerce. Après qu'il eut achevé ses études d'une manière qui répondait à la beauté de son génie, son père voulut qu'il fît un choix entre ces deux états. Il ne montrait aucun penchant ni pour l'un ni pour l'autre, il en avait au contraire un fort grand pour la guerre : il ne se faisait presque point d'exercice ou de revue qu'il n'y courût : il lisait tous les livres de fortifications et de batailles qu'il pouvait trouver ; cependant se voyant pressé par son père sur ce choix, il demanda à être envoyé dans un comptoir à *Amsterdam*. Son père l'envoya chez M. *Franconis*, fameux négociant de cette grande ville : celui-ci fut charmé de son application aux affaires, dont il s'acquit en très-peu de temps une connaissance parfaite (*) ; et M. *Franconis* envoyant à *Copenhague* un vaisseau chargé pour son compte, *le Fort* le pria de lui permettre d'y aller en quelque qualité qu'il lui plairait, lui offrant d'avoir un soin particulier de ses intérêts. Il

(*) Jamais M. de Voltaire n'avait eu dessein d'écrire l'histoire de M. le Fort, ni celle de M. Franconis.

lui accorda sa demande, et le fit *supercargo*; celui-ci s'acquitta de sa commission d'une manière très-avantageuse pour son maître. Quoique la profession de marchand ne soit guère propre à recommander un jeune homme dans les pays militaires, son bon air et ses manières polies firent comme oublier sa profession, et le rendirent agréable aux officiers. Il sentit sa passion pour les armes se réveiller à la vue des troupes *Danoises*; elle devint plus forte que jamais. Il eut des liaisons avec quelques officiers, sous lesquels il fit une espèce d'apprentissage militaire. Se mettant au rang de leurs soldats quand ils faisaient l'exercice, il apprenait plus en un jour que les nouveaux soldats ne pouvaient apprendre en un mois. Il devint bientôt aussi capable de faire faire l'exercice à ses camarades, que ses maîtres. Ayant ouï dire un jour à un officier dans la compagnie duquel il se trouvait, qu'il y avait un ambassadeur nommé pour la cour de *Russie*, et que cet ambassadeur cherchait quelques pages grands et bien faits, il témoigna une grande envie de voyager, et de voir d'autres pays que ceux qu'il avait vus jusque-là, et ajouta qu'il se trouverait heureux si son excellence le voulait accepter en cette qualité. L'officier lui dit, qu'il connaissait particulièrement l'ambassadeur, et lui promit de le recommander; ce qu'il fit. L'ambassadeur souhaita

de

de le voir, et le même jour l'officier le présenta à ce ministre, qui fut charmé de son air, de sa physionomie, de ses manières aisées et libres et en même temps respectueuses. Il lui fit connaître qu'il ne tiendrait qu'à lui de l'accompagner : qu'il ne partirait que dans deux mois, et qu'il aurait le temps de se préparer au voyage. *Le Fort* remercia son futur maître de l'honneur qu'il voulait bien lui faire, et dit qu'il allait écrire sur le champ à son père, et à M. *Franconis*, pour avoir leur consentement. Il le fit en des termes si persuasifs, et avec des promesses si engageantes à M. *Franconis*, en particulier, touchant son commerce avec la *Russie*, dont celui-ci ressentit dans la suite les effets, qu'il obtint ce qu'il désirait, avec tout le crédit dont il pourrait avoir besoin. Le temps du départ étant venu, il s'embarqua avec son maître sur un vaisseau de guerre pour *Libaw*, ville de *Courlande*, dont j'ai parlé dans mon troisième volume, d'où ils allèrent à *Mittaw*, (résidence du duc de *Courlande*); et l'ambassadeur ayant pour ce duc quelque commission du roi son maître, s'y arrêta quelques semaines, pendant lesquelles *le Fort*, qui avait une facilité prodigieuse pour les langues, sachant déjà, le *Hollandais*, l'*Allemand*, et le *Danois*, s'appliqua à celle du pays qui est un dialecte de l'*Esclaven*, (langue commune aux *Courlandais*, aux

Livoniens, et aux *Polonais* avec les *Russiens*) et en apprit assez pour servir d'interprète à son maître pendant tout le voyage jusqu'à *Moscou*, où il se fortifia bientôt dans le *Russien*, qui est le meilleur dialecte de cette langue.

L'ambassadeur étant un homme d'un mérite et d'une magnificence extraordinaires, plut fort aux deux frères *czars*, *Jean* et *Pierre*, qui gouvernaient alors conjointement. Il plut par sa magnificence à *Jean*, prince qu'un mal auquel il était sujet avait rendu presque imbécille, et qui, bien que l'aîné, n'avait guère que l'apparence du *czar*; et se fit estimer de *Pierre*, par son mérite. Celui-ci le visitait, le traitait à sa table, et allait quelquefois manger chez lui. Ce prince ayant un jour remarqué le respect avec lequel *le Fort* se tenait derrière la chaise de son maître, pendant le dîner, et l'envisageant, fut frappé de son bon air et de sa physionomie; et comme il servait d'interprète, et parlait bon *Russien*, sa majesté lui demanda de quelle nation il était, où il avait appris cette langue, et lui fit d'autres questions auxquelles il répondit d'une manière satisfaisante. Le *czar* en fut charmé, et lui demanda s'il voulait entrer à son service (*)? *Le Fort* répondit, « que

(*) C'est au lecteur à décider si ces circonstances étaient bien nécessaires à l'histoire de Charles XII.

» quelque inclination qu'il pût avoir de servir » un grand prince, il dépendait d'un seigneur » qui lui donnait tous les jours des mar- » ques de sa bonté, et sans le consen- » tement de qui son devoir et sa reconnais- » sance ne lui permettaient pas de promettre » ni de faire aucune chose. » *Mais*, dit Pierre, *si j'obtenais ce consentement de ton maître, serais-tu bien aise d'être auprès de moi ?* « Oui, » sire, répliqua-t-il, mais je prie votre ma- » jesté de ne le lui pas demander par ma » bouche. » *Pierre* se contenta de faire dire par son propre interprète à l'ambassadeur, *ce jeune homme parle bon russien.* L'ambassadeur loua sa grande facilité à apprendre les langues, et dit qu'il apprenait tout ce qu'il voulait, qu'il parlait *Allemand*, *Danois*, etc. *Le Fort* s'éloigna là-dessus par modestie. Le *czar* ne le voyant plus derrière la chaise de son maître, dit : *Où est le Fort ! qu'il m'apporte un verre de vin.* On l'en avertit, et il obéit avec respect et de fort bonne grace. La première fois que l'ambassadeur revint à la cour, le *czar* lui fit connaître qu'il souhaitait d'avoir *le Fort* auprès de lui ; et que s'il voulait bien s'en priver, il lui donnerait un de ses interprètes pour le servir durant tout le temps qu'il resterait à sa cour. L'ambassadeur répondit que cet échange était trop avantageux et trop honorable au jeune homme, et qu'il lui voulait trop de bien pour n'y pas consentir. *Hé bien*,

(répliqua Pierre) *s'il en est lui-même content ; qu'il vienne demain matin me trouver.* Le Fort y fut, et sa majesté *czarienne* le fit son valet de chambre et son interprète. Il devint bientôt favori de son nouveau maître qui le menait par-tout avec lui, et lui faisait toutes les questions dont il s'avisait, et auxquelles *le Fort* faisait des réponses qui plaisaient infiniment à ce monarque. Un jour qu'il l'entretenait sur la cour de *Danemarck*, et sur les gardes du corps du roi, le *czar* lui demanda ce qu'il pensait des siens, et lui ordonna de le dire librement et sans déguisement. « Je » pense, dit *le Fort*, que ce sont de beaux » hommes, de même que tous vos autres sol- » dats, à qui il ne manque que d'être disci- » plinés et habillés à notre manière ; » ajoutant que leurs longues robes ne convenaient nullement à des gens de guerre, étant trop embarrassantes. Le *czar* répondit : *Ne pourrais-tu point me faire voir quelques habits convenables ?* « Je tâcherai, dit *le Fort*. » Il alla le même jour chez l'ambassadeur de *Danemarck*, et fit prendre par son tailleur la mesure d'un habit de capitaine des gardes du corps, et en commanda un autre de simple garde. Deux jours après, il parut avec le premier habit au lever du *czar* qui le prit d'abord pour un étranger, et ne le reconnut que lorsqu'il parla. Ce prince se mit à rire, loua sa diligence, et approuva l'habillement. Quelques jours après,

Il parut avec l'habit de simple garde du corps. Le *czar* en fut si satisfait, qu'il dit qu'il voulait en avoir de semblables pour une compagnie de 50 hommes, dont il le ferait capitaine, et la faire discipliner à la manière des cours dont il l'avait entretenu. *Le Fort* chercha chez tous les marchands étrangers établis à *Moscou*, tout ce qui était nécessaire pour habiller cette compagnie; et ayant arrêté tous les tailleurs étrangers qui se trouvaient dans la ville, il demanda un ordre au *czar* pour faire prendre la mesure à ceux d'entre les *strelits* qui étaient de plus belle taille, et avaient meilleure mine. (*) Il prit aussi quelques officiers étrangers, ou des soldats qui avaient quelque connaissance de l'exercice militaire, et en composa sa compagnie. Cela étant fait, il se mit à la tête de ces 50 hommes, et alla faire battre le tambour devant la porte du palais, un peu avant l'heure que les *strelits* avaient coutume d'y paraître. Le *czar* ayant regardé par la fenêtre, fut agréablement surpris de ce spectacle. *Le Fort* y donna ses premières leçons de l'exercice militaire à la vue de ce prince, qui dit, après que cela fût fait, qu'il voulait entrer dans cette compagnie, et

(*) Il est constant qu'il n'y avait aucun strelits dans cette compagnie de 50 hommes; mais ces petits faits sont des bagatelles sur lesquelles il importe peu d'avoir raison.

apprendre cet exercice sous le commandement de *le Fort*. Il se fit faire un habit de simple garde du corps, et se distingua bientôt parmi ses nouveaux camarades, ayant des talens extraordinaires pour toutes sortes de choses. Quant à son frère *Jean*, il se contenta d'être spectateur, ou de tenir seul le rang de *czar*, pendant que *Pierre* faisait le personnage de soldat. Il résolut de discipliner ainsi toutes ses troupes, et donna dès-lors au capitaine *le Fort*, comme il l'appelait, ordre de lui faire venir autant d'étrangers qu'il serait possible, en leur promettant les encouragemens qu'il croirait les plus propres à les attirer. On fit de grosses remises à *Genève*, à *Amsterdam*, et en d'autres lieux que nomma *le Fort*, qui se souvint de M. *Franconis*. Vous voyez, Monsieur, que M. *le Fort* n'alla pas exprès chercher du service en *Moscovie*.

Ce que vous traitez de bruit populaire ou de fausseté touchant les excès de vin qui portèrent *Charles XII* avant la guerre, à des actions indignes d'un prince, (j'ajouterai de toute personne raisonnable et bien élevée) est très-vrai (*), et attesté par des gens d'hon-

(*) Cela est très-faux. M. le comte de Croissy prit un jour la liberté de le demander à Charles XII lui-même, qui, quoi qu'en dise le sieur de la Motraye, répondit que c'était une calomnie. C'est ce que je tiens de la bouche de M. le comte de Croissy, ambassadeur auprès de ce roi.

neur qui en ont été témoins oculaires, dont quelques-uns vivent encore, et n'ont pas plus d'intérêt que vous et moi d'imputer à ce prince ce qu'il n'aurait pas fait. Mais il est très-vrai aussi qu'il en eut toute l'horreur qu'elles méritaient, et qu'il fit une espèce de serment qu'il n'a jamais violé, de ne plus boire de vin, ni d'aucune liqueur forte. Il eût été à souhaiter pour sa gloire, et pour le bonheur de ses sujets, qu'il se fût ainsi corrigé de ses autres défauts : de cette opiniâtreté qui ne l'a quitté qu'avec la vie : de cette inflexibilité dans toutes ses résolutions, ses entreprises et ses ordres pour l'exécution : de cette bravoure qui ne lui montrait de la gloire que dans les dangers, les difficultés, et le sacrifice du plus grand nombre d'hommes, tant des siens que des ennemis; en un mot, de cet esprit de contradiction, qui obligea souvent ses généraux à lui conseiller le contraire de ce qu'il fallait faire, après avoir remarqué que s'ils voulaient, par exemple, attaquer une place par l'endroit le plus faible, il la faisait infailliblement attaquer par le plus fort. J'en ai donné quelques exemples dans mon second volume, et dans le dernier; je n'en répéterai qu'un.

Le comte d'*Albert* ayant repris le fort de *Dunamunden* sur les *Saxons* par capitulation, après une aussi longue et aussi vigoureuse attaque des assiégeans, que fut la résistance

des assiégés ; ce jeune héros voulait à toute force qu'on y fît rentrer les prisonniers pour le prendre d'assaut, et sans donner ni recevoir de quartier (*). C'est ce que m'a assuré un colonel *Suédois* qui était présent, et dont j'ai fait mention dans mon dernier volume.

Les relations de la victoire de *Narva*, assiégé par les *Moscovites* en 1700, varient fort, et ce que j'en ai appris de ce colonel et d'autres officiers, tant *Suédois* que *Livoniens*, qui s'y trouvèrent, ne s'accorde pas tout-à-fait avec ce que vous en dites (**). Vous faites débarquer *Charles* avec 16000 hommes d'infanterie et 4000 de cavalerie, prendre sa marche par *Revel*, avec seulement 4000 fantassins et ses 4000 cavaliers : et sans nous dire ce que devinrent les 12,000 fantassins qu'il laissa derrière lui, vous lui faites d'abord battre et mettre en fuite 5000 *Moscovites* de la garde avancée ; puis 20,000 postés derrière ceux-là : ensuite 30,000 à une lieue de leur camp ; enfin 100,000 dans ce camp ; et cela avec la rapidité du *Veni, Vidi Vici*, de César, ainsi du reste. D'autres relations, qui m'ont été confir-

---

(*) Cela n'est ni vraisemblable ni vrai. De pareils contes déshonoreraient une histoire.

(**) On ne fait presque que copier de l'histoire de M. de Voltaire. Il n'y a de différence que dans le style, et dans des circonstances qu'un écrivain audacieux doit supprimer.

mées, à quelques circonstances près, par ces mêmes officiers, le font partir le 16 de novembre, avec ses 20,000 hommes, et marcher droit au nord de *Dorpt*, où le *czar* qui avait prévu qu'il prendrait cette route, avait envoyé 20,000 *Moscovites* pour s'assurer des passages de *Sillajoggi*. Ces relations marquent que le roi de *Suède* fit semblant d'aller à eux, mais qu'il prit le milieu entr'eux et la grande armée, se contentant d'envoyer un gros détachement pour les attaquer. Elles ajoutent que ces 20,000 *Moscovites*, croyant avoir à combattre toute l'armée *Suédoise* qu'ils jugeaient bien plus nombreuse qu'elle n'était, furent épouvantés, défaits et mis en fuite; ce qui facilita la marche de *Charles*, et lui ouvrit le chemin à la grande armée, qu'elles font nombreuse d'environ 80,000 hommes. Que sur l'avis qu'en eut le duc de *Croy*, il fit les dispositions les plus avantageuses que le temps et le terrain resserré lui permettaient, et que son expérience militaire lui suggéra, remplissant le retranchement d'infanterie qu'il convrit d'une ligne, et postant sa cavalerie derrière cette ligne : qu'à peine eût-il fait ces dispositions, que le roi de *Suède* l'attaqua avec huit bataillons d'infanterie, soutenus de la cavalerie; que les *Moscovites* lui disputèrent le terrain pendant plusieurs heures, faisant un feu terrible sur les *Suédois*, qui avaient à leur tête le brave général *Rebinder;* mais

que faute d'être encore aguerris, ou d'être animés comme les ennemis par la présence de leur prince qui était allé chercher à *Pleskou* un renfort de 35,000 hommes, ils lâchèrent pied. Que les *Suédois* forcèrent leur retranchement et leurs lignes; qu'un grand nombre de *Moscovites*, qui cherchait son salut dans la fuite, fut noyé en voulant traverser la rivière, un plus grand nombre tué; et que le plus grand de tous fut celui des prisonniers. Qu'il y eut de tué environ 20,000 *Moscovites* et 3000 *Suédois*, et parmi ceux-ci les braves généraux *Rebinder* et *Rubbinghen*, qui avaient fait des prodiges de valeur. Que la cavalerie *Moscovite* se sauva en assez bon ordre, et donna au *czar*, qu'elle rencontra un peu en deçà de *Pleskou*, la première nouvelle de la défaite de sa grande armée.

Les officiers dont je viens de parler m'ont raconté entr'autres particularités, que le nombre des prisonniers *Moscovites* était si grand, que pour s'en débarrasser, on les renvoya à leur maître après leur avoir ôté jusqu'à un couteau, et coupé en deux endroits la ceinture de leurs (*) hauts de chausses qu'ils étaient obligés de soutenir des deux mains, et que quelques soldats *Suédois* les chassèrent

(*) Il reste à savoir si c'est une faute bien considérable d'avoir omis l'aventure des culotes des Moscovites,

devant eux, comme des troupeaux de bœufs, jusqu'à plus d'une lieue de *Narva*. Ils ne m'ont rien dit de la modestie du roi qui lui fit retrancher quelques expressions dans la relation de cette victoire, ni de ses reproches à un officier sur sa timidité, non plus que de sa réflexion naturelle, et comme prophétique sur la destinée du prince de *Géorgie*. Mais ceux qui se trouvent dans une action, ne savent pas toujours tout ce qui s'y passe.

Je ne vous disputerai point l'étymologie du mot *czar*, ou de *czarafin :* je me contente de dire que je n'ai jamais entendu appeler *czar* que le *souverain de Moscovie*, dont le fils aîné est toujours appelé *Czarowitz ;* mais je sais bien que les *Asiatiques* appellent ordinairement le prince de Géorgie *Gurgistanbey*, comme ils font celui de Moldavie, *Bogdanbey*, et celui de Valaquie, *Valackbey*. Ce qui signifie tout au plus gouverneur ou vice-roi de *Géorgie* (*). Et je ne sais pas moins bien que le roi de *Perse* et le grand-seigneur en donnent et ôtent selon leur bon plaisir les gouvernemens ; et qu'entr'autres priviléges que les *Persans* et les *Turcs* accordèrent aux *chrétiens*, habitans de ces provinces après les avoir conquises, fut celui de leur donner pour gouverneurs des personnes distinguées

(*) Tout cela n'empêche point que le mot tchar ne signifiât roi, et prince chez les Scythes.

de leur nation et de leur religion; mais celà sans aucun droit héréditaire pour leurs fils ou parens. Les uns ou les autres leur succèdent à la vérité quelquefois, s'ils en sont jugés dignes : *Nicolas Mauro Cordato*, par exemple, qui fut fait prince de Moldavie en la place de *Cantemir*, et ensuite de Valaquie, n'était parent ni de l'un ni de l'autre de ses prédécesseurs en ces principautés ; et *Cantemir* ne fut jamais prince de Valaquie, comme quelques relations l'ont fait.

On trouve aussi que la relation que vous avez donné du siége et de la bataille de *Pultava* ne s'accorde point avec celles qu'on en a eues jusqu'ici (*), ni avec ce qu'on en a appris de ceux qui y étaient ; mais je ne m'y arrêterai pas, et reviendrai pour un moment à *Narva*. Le comte de *Horn*, héritier de la valeur de ses ancêtres, qui commandait dans la ville, et les autres principaux officiers, étaient d'avis que le roi, au lieu de mépriser, après cette victoire, les *Moscovites* comme des ennemis indignes de son grand

(*) Ces réflexions critiques ne paraissent pas avoir beaucoup de suite. A l'égard de Pultava, M. de Voltaire conserve le plan de la bataille qui lui a été confié par un officier très-expérimenté. A l'égard de Narva et de ses suites, M. de la Motraye fait bien de l'honneur à M. de Voltaire de répéter ce qu'il en a dit dans son histoire.

courage, et de s'acharner à poursuivre les *Saxons* l'année suivante jusqu'au fond de la *Pologne*, pour détrôner son roi, après les avantages remportés sur ces derniers près de *Riga*, s'attachât à forcer le *czar* à lui demander la paix, pour ne pas donner le temps à ses troupes de s'aguerrir, selon la maxime d'un des rois ses prédécesseurs, qui ne voulait pas que la *Suède* fît plus de deux ans la guerre aux *Moscovites*; mais ce héros avait pris sa résolution, que personne n'était capable de lui faire changer. Il donna au *czar* le temps de rassembler de nombreuses armées, et ne laissa presque point de troupes en *Livonie*, ou le peu qu'il y en laissa ne servit qu'à exercer les *Moscovites*; ce qui fit dire au comte *d'Albert*. « Que la victoire de *Narva* » l'avait gâté, et qu'il aurait été à souhaiter » qu'il y eût été battu. » En effet, toutes ces victoires qui lui méritèrent les titres *d'invincible*, de *toujours victorieux*, *etc.* furent comme autant de leçons de la discipline militaire des *Suédois* aux *Moscovites* envoyés par le *czar* au secours du roi de *Pologne*, qui fut enfin obligé de céder sa couronne à *Stanislas*. *Charles* le menaçait même de le dépouiller de son électorat, et ce ne fut que par le traité d'*Alt-Randstadt* qu'il le lui laissa avec le titre stérile de roi. Après ce succès, lorsqu'admiré et craint de toute *l'Europe*, il pouvait s'en rendre l'arbitre, prescrire les conditions d'une

paix générale, et de celle que le *czar* lui demandait, il s'enfonce témérairement dans la *Moscovie* sans magasins, laissant derrière lui des places fortifiées, et par conséquent sans ressource pour une retraite en cas d'échec, résolu de déposer *Pierre* comme il avait fait *Auguste*, et cela contre toutes les remontrances de ses généraux, et de *Mazeppa* lui-même, qui connaissait mieux le pays. Le général *Rhenchield* ne pût s'empêcher de lui dire. « Si votre majesté était payée par le » *czar*, elle ne pourrait le mieux servir. » Enfin, il va perdre à *Pultava* le fruit de neuf années de victoires, (comme vous remarquez fort bien) avec le titre d'*invincible*, s'étant trop tard aperçu qu'il avait enseigné à ses ennemis l'art de la guerre. Ainsi les *Romains* à force de battre les *Gaulois*, les *Goths* et autres nations barbares, leur apprirent leur manière de combattre, et à vaincre leurs vainqueurs; ou leurs maîtres, pour me servir du nom que vous faites donner aux généraux *Suédois* prisonniers, par la bouche du *czar*. Au lieu de dire comme le comte d'*Albert*, que la victoire de *Narva* gâta *Charles XII*, ne devrait-on pas plutôt dire, qu'elle n'avait fait que commencer à le gâter, et que ses succès en *Pologne* achevèrent.

Vous dites que le général *Rhenchield* fit inhumainement massacrer, six heures après la bataille de *Frawenstadt*, tous les prisonniers

Moscovites, sans avoir égard à leur soumission ni à leurs larmes : des officiers *Suédois* qui étaient présens m'ont assuré que ce fut le roi lui-même qui ordonna ce massacre, et que ce général qui n'a jamais passé pour cruel ou inhumain, fit en vain ce qu'il put pour lui faire révoquer cet ordre. (*) Il est vrai que *Charles* chassait bien souvent avec sa cavalerie les *Moscovites* jusqu'au fond de la Lithuanie ; mais il n'était pas à six lieues de *Frawenstadt* quand la bataille se donna, ou au moins quand il en reçut la nouvelle. Un colonel qui était avec lui m'a dit, qu'à la tête de 500 cavaliers il en avait attaqué 2000, et les avait mis en fuite. Je l'ai vu moi-même en *Norvège* partir de son quartier de *Torpum* à la tête de 60 à 70 hommes, aller braver les *Danois* jusque dans leur camp, en ramener quantité de prisonniers après avoir eu un cheval tué sous lui, dont il paraissait plus satisfait que s'il leur en avait tué vingt. Si l'on peut dire qu'il a été barbare, c'était à l'égard de ces malheureux *Moscovites*, mas-

(*) M. de la Motraye n'y était pas, et tous ceux qui y étaient savent que le roi ne vit Rinchild que quelques jours après. Si Charles XII avait fait tuer les Moscovites si long-temps après qu'on leur avait donné quartier, il aurait été coupable de la cruauté la plus inouie et la plus horrible : mais on sait qu'il n'y eut point de part.

sacrés par son ordre. Quand vous dites qu'il ne l'a été qu'une fois, je suppose que vous avez en vue l'exécution de l'infortuné comte *Patkul.*

Je rapporterai ici ce que j'ai pu recueillir là-dessus des personnes les moins partiales. On peut entendre, selon moi, par le mot de *barbare*, injustement cruel. Je sais que cette exécution a paru généralement très-cruelle. Le roi non content de le faire condamner à être rompu tout vif, voulut, dit-on, que son propre neveu, officier au service de sa majesté, vit faire cette exécution.

La relation qu'a écrite de l'exécution du comte *Patkul*, le chapelain qui l'assista au supplice; l'extrait qu'en a donné mylord *Molesworth* en *Anglais*, et d'autres relations en *Français* et en *Allemand*, donnent un air d'innocence à cet infortuné comte, qui le fait regarder comme un martyr de la liberté et de l'amour de sa patrie, dont il avait été plaider la cause et les intérêts jusqu'au pied du trône. J'ai tâché d'excuser cette rigueur, dans mon second volume, en l'attribuant, sur le témoignage de quelques officiers *Suédois*, aux conseils d'un favori dont le roi ne reconnut les perfidies qu'à *Bender*, et qu'il chassa pour jamais de sa présence. Les remontrances que fit *Patkul* à *Charles XI*, au nom des *Livoniens* ses compatriotes, dépouillés des biens et des privilèges que leur avait accordés

cordés *Gustave Adolphe*, en considération et pour récompense des services qu'ils lui avaient rendus dans ses armées, n'auraient pu que paraître justes dans un état libre tel qu'est l'*Angleterre*; mais elles étaient devenues criminelles en *Suède*, où le roi exerçait le despotisme, et rappelait aux *Suédois* l'idée de leurs propres maux et l'injustice de ce prince. L'accueil gracieux qu'il fit d'abord à *Patkul*, lui donna quelque espérance au moins d'adoucissement. Mais il fut bien surpris d'apprendre dès le soir même par la bouche d'un ami, que les ordres étaient donnés de l'arrêter et de lui faire son procès comme coupable de haute trahison. Il quitta son logis pendant la nuit par le conseil de cet ami fidèle, se cacha, et se sauva en *Pologne*, où il reçut bientôt l'avis de sa condamnation. Il fit en vain tous ses efforts, (à ce que plusieurs personnes m'ont assuré) tant par des placets qu'il remit entre les mains du ministre de *Suède* à la cour de *Pologne*, que par des lettres qu'il écrivit au sénat de *Stockholm*, pour obtenir son pardon, protestant de son innocence et de la pureté de ses intentions. *Charles XI* étant mort, *Charles XII* aussi généreux que son père l'était peu, n'eut pas plutôt pris les rênes du gouvernement qu'il établit une cour appelée la cour de *révision*, pour examiner les procédures de la chambre des *liquidations*, établie par son

père, et faire justice à ses peuples des torts qu'ils avaient reçus. Ils recouvrèrent par-là au moins la troisième partie de ce qui leur avait été pris injustement. Mais voici ce qui fait ou aggrave le crime de *Patkul*, et qui empêcha *Charles XII* de révoquer la sentence prononcée contre lui. On persuada à ce jeune monarque, que *Patkul* avait donné le plan de la triple alliance entre le *czar* et les rois de *Pologne* et de *Danemarck*, pour l'accabler. S'il en était innocent, il devait, dit-on, se retirer dans quelque royaume ami de la *Suède*, dès qu'il vit allumée cette guerre qui a coûté tant de sang, au lieu d'entrer au service du *czar*, comme il fit. Quel nom plus doux, ajoute-t-on, peut-on donner à son procédé, que celui de haute trahison? et puisque les lois de *Suède* punissent ce crime de la roue, quelle barbarie peut-on reprocher à *Charles XII*? Mais, direz-vous, *Paikel* pris pour la seconde fois les armes à la main contre son souverain, n'est condamné qu'à perdre la tête. *Paikel* paraissait moins coupable à *Charles XII* et l'était en effet moins, s'il est vrai que *Patkul* ait fomenté la guerre contre sa patrie. Mais ajouterez-vous, *Charles XII* violait le droit des nations en se faisant livrer *Patkul*. Je ne répondrai rien à cette objection (*).

(*) Si vous ne répondez rien à cette objection, ce n'était donc pas la peine de la faire.

Ce fut M. le baron de *Stralheim*, fameux par ses bons mots, qui dit à *Charles*, le lendemain de son retour d'auprès du roi *Auguste* à *Dresde*, ce que vous lui faites dire par le général *Rhenchield* (*). Cette visite de *Charles* à *Auguste*, que ses officiers regardaient comme téméraire, pour ne rien dire de plus, ne passa dans l'esprit de ceux qui le connaissaient le mieux, que pour une curiosité de voir la contenance que tiendrait ce prince, qu'il avait forcé à souscrire aux plus dures conditions, imposées par son plus invétéré ennemi après une victoire.

Ce héros, tout-puissant en *Saxe* et en *Pologne*, aurait fait l'action du monde la plus généreuse, s'il fût allé visiter le roi *Auguste*, ou l'eût invité à son quartier immédiatement après la ratification du traité d'*Alrandstadt*, et qu'il eût déchiré ce traité, et dit : *Je vous rends la couronne* (**) ; *régnez, et soyez aussi sincèrement mon ami que je veux être le vôtre.* Cet acte extraordinaire de générosité lui aurait fait plus d'honneur que tous les avantages qu'il avait remportés sur lui : il se serait attaché inviolablement, non moins par inclination que par reconnaissance, ce prince

(*) Cette erreur de nom avait déjà été corrigée.

(**) M. de Voltaire s'est contenté de dire ce que Charles XII a fait. C'est à M. de la Motraye à dire ce que Charles XII aurait dû faire.

qui possède au suprême degré toutes les vertus royales, dont la générosité n'est pas la moindre. Il aurait même satisfait cette ambition que vous remarquez en lui, d'être conquérant et de ne gagner des empires que pour les donner, en rendant la couronne à celui à qui il venait de l'ôter. Cette victoire sur lui-même eût été le comble de la gloire que lui avaient déjà acquise les victoires qu'il avait remportées sur ses ennemis.

Vous dites « que le duc de *Malborough* en » arrivant à *Leipsick* s'adressa secrètement, » non au comte *Piper*, mais au baron de » *Gortz*, qui commençait à partager la » confiance du roi avec ce premier ministre : » que, lorsqu'il parla à ce monarque de la » guerre en général, il crut apercevoir en » lui une aversion naturelle pour la *France*, » et qu'il se plaisait à parler des conquêtes » des alliés : qu'en lui nommant le *czar*, il » vit que ses yeux s'enflammaient toujours » à ce nom ; et qu'ayant aperçu sur une ta- » ble une carte de *Moscovie*, il ne lui en » fallut pas davantage pour juger que le vé- » ritable dessein du roi de *Suède* et sa seule » ambition, étaient de détrôner le *czar* » après le roi de *Pologne* ; qu'il laissa » *Charles XII* à son penchant naturel, et que » satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit » aucune proposition. »

Je n'ai jamais ouï parler de ces circons-

tances, ni ouï dire que le duc eût pénétré, à la simple vue d'une carte de *Moscovie*, le dessein du roi (*), que vous dites ensuite que les *Suédois* même ignoraient encore quand ils étaient déjà en marche. Mais je sais bien que ce duc, un des plus grands généraux de son siècle et des siècles passés, dont le roi *Guillaume*, en le recommandant dans son lit de mort à la reine *Anne* comme le plus capable de commander ses armées, dit qu'il avait *la tête froide et le cœur chaud;* je sais bien, dis-je, que ce duc, que l'empereur créa prince de l'empire après la bataille de *Hocsted*, ne fut pas traité par le roi de *Suède*, ni par son premier ministre avec les égards dus à son caractère et à son rang. Voici ce que j'ai appris d'un gentilhomme qui était en carrosse avec le duc, lorsqu'il alla prendre l'audience qu'il avait fait demander au comte *Piper*.

Le duc arrivant à la porte de ce ministre précisément à l'heure qu'il avait marquée, s'y fit annoncer, et eut pour réponse que le comte était empêché. Le duc attendît une bonne demie-heure avant qu'il descendit. Dès que le duc l'aperçut sur sa porte prêt à le recevoir, il sortit du carrosse, et mettant

(*) Vous en avez entendu parler à M. Fabrice, qui vous a protégé auprès du roi de Suède, et qui m'a conté ce fait dont il a été témoin.

son chapeau, il passa devant lui sans le saluer, et se retira à côté (*) comme pour faire de l'eau; et après l'avoir fait attendre beaucoup plus long-temps qu'il ne lui en fallait pour cela, il l'approcha et lui parla avec son éloquence et sa politesse naturelles et assez connues.

J'ai eu l'honneur d'approcher assez souvent *Charles XII*, pendant son séjour à *Bender*, je n'ai jamais remarqué en lui la moindre aversion pour la *France* (**). Il a au contraire toujours employé dans son armée les *Français* préférablement à tous autres étrangers, et il ne pouvait cacher son inquiétude à la nouvelle de leurs pertes. Je n'ai point vu d'officiers *Suédois* qui ne fussent bons *Français*: j'en ai seulement entendu se plaindre que la *France* les avait abandonnés dans leurs malheurs, et qu'ils n'avaient pas reçu depuis la bataille de *Pultava*, un sou des subsides stipulés.

Le traité en faveur des *Silésiens* protestans

(*) Que le duc de Marlborough ait pissé ou non en descendant de carrosse, cela pourrait être indifférent: mais par cette froideur entre lui et le comte Piper, il paraît assez que le duc de Marlborough s'était adressé au baron de Gortz.

(**) Il y a des courriers du cabinet qui approchent des princes, et qui portent les secrets de l'état, mais qui ne les savent pas.

que vous faites rompre à l'empereur *Joseph*, dès que *Charles* ne fut plus en état d'imposer des lois, ne s'exécuta qu'alors. Je vis à mon retour de *Russie*, en passant par la *Silésie*, quantité de ces protestans encore en pleine possession des priviléges et des églises qu'ils avaient recouvrées par ce traité (*).

L'ambassadeur que vous faites envoyer par le grand-seigneur au roi de *Suède*, était un *aga*, envoyé à la *république de Pologne*, qui voyant que tous les ministres étrangers complimentaient *Charles* sur ses victoires, et le nouveau roi sur son avénement à la couronne, en fit de même (**).

Vous dites que la gangrène se mit au pied du roi, immédiatement après sa blessure à *Pultava*; ce ne fut qu'à *Bender* qu'il en parut quelques symptômes (***). Ce prince, à qui son premier chirurgien *Newman* n'avait pu faire craindre cet accident, ni lui persuader de se laisser panser pendant tout le voyage, s'avisa de lui dire que s'il ne lui permettait d'y appliquer les remèdes nécessaires, il

---

(*) Il n'y a eu que très-peu d'églises de rendues : c'est un fait connu.

(**) Puisqu'il rendit des esclaves Suédois, apparemment qu'il avait quelque ordre.

(***) Si M. de la Motraye avait vu les dernières éditions du livre qu'il critique, il aurait lu qu'on commençait à craindre la gangrène.

perdrait infailliblement la jambe; qu'on serait obligé de la lui couper, ce qui le mettrait hors d'état de monter à cheval. A ces derniers mots, le roi lui présenta sa botte, disant : « Tirez, visitez, et faites ce que vous jugerez » bien. » *Newman* ayant visité la plaie, la trouva plus dangereuse qu'il ne croyait, et changea de couleur. *Charles* s'en apercevant, lui demanda ce que c'était; il lui dit en quel mauvais état il trouvait la plaie. « Hé bien, » dit ce prince, ne savez-vous pas ce que », vous avez à faire? Je ne balancerais pas » avec un soldat, répliqua *Newman;* mais » j'ai besoin de conseil et d'assistance à » l'égard de votre majesté. » Le roi entra là-dessus en une colère qui ne lui était pas ordinaire, et lui dit : « Comment! quel » langage est ceci? Je ne prétends pas que » vous ayez plus d'égards pour moi que pour » le dernier de mes soldats; je veux que » vous me traitiez de même; je vous l'or- » donne, obéissez. » *Newman* ne répliqua pas, mais appliqua sans perdre de temps le fer et le feu, tira un os déjà carié, qui fut envoyé ensuite à la princesse *Ulrique*, aujourd'hui reine de *Suède*, qu'elle mit elle-même dans le cercueil du roi, lorsqu'on apporta de *Norvège* à *Stockholm* son corps embaumé, l'arrosant de ses larmes. *Newman* travailla avec tant de succès, que le roi fut bientôt en état de monter à cheval. J'ajouterai que

que ce fut le même chirurgien qui fit le triste office d'embaumer le corps de ce prince, qui l'avait fait son valet de chambre. Je lui ai ouï dire plus d'une fois, qu'il n'avait jamais vu de corps plus sain, et dont toutes les parties fussent plus parfaites, excepté que les pellicules intérieures du bas-ventre étaient si minces (*), (ce qu'il attribuait au violent et fréquent exercice du cheval) que s'il avait vécu, il n'aurait pu éviter une rupture. J'ose assurer qu'on peut compter sur le peu que j'ai rapporté dans mon premier volume, tant de ce qui s'est passé à *Pultava*, que pendant la marche du roi jusqu'à *Bender*, et qui m'a été communiqué par les officiers qui y étaient, et par M. *Newman* lui-même.

Quand on vit tout désespéré à *Pultava*, on songea à sauver le roi qui tâchait en vain de faire retourner à la charge le peu de monde qui lui restait. Le général d'artillerie, M. *Poniatowski*, (fait tel en *Pologne* par le roi *Stanislas*, et qu'on nommait simplement le général *Poniatowski*) et le chancelier *Mullern*, persuadèrent enfin à ce prince de gagner le *Boristhène*, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. La chancellerie n'était pas

(*) Le fréquent exercice du cheval devait faire un effet contraire; mais cette erreur est pardonnable.

toute prise, comme vous dites (*), puisque M. *Mullern*, M. le conseiller *Fief*, et plusieurs secrétaires que j'ai rachetés à *Bender* des mains des *Turcs* et des *Tartares*, ne l'étaient pas. Sa majesté, après avoir fait brûler le bagage qui lui restait, passa ce fleuve avec environ 1800 chevaux, tant *Suédois* que *Polonais* et *Cosaques*, qui suivirent leur général *Mazeppa*, et son neveu M. *Woniarowsky*; et on mit ce prince dans un carrosse qu'on avait transporté de l'autre côté du fleuve; car il n'était pas en état de monter à cheval, et le général *Hordt*, qui était aussi blessé, y entra avec le roi. Ils traversèrent le désert qui règne entre le *Boristhène* et le *Bogh*, et qui fait partie de la *Scythia parva* des anciens, où je m'égarai et errai pendant trois ou quatre jours, sans trouver ni eau, ni provisions, en 1711, à mon retour de *Circassie* (**). Après bien des fatigues, et les peines que la faim et la soif peuvent causer, ils arrivèrent sur le bord du *Bogh*, environ à une lieue d'*Oczakow*. Le roi envoya le général *Poniatowski* avec le secrétaire *Clinkonstrom* au *pacha*, pour lui faire des complimens de sa part, et lui

(*) On a dit que presque toute la chancellerie était prise, ce qui est vrai.

(**) Tout cela se trouve à peu près dans l'histoire, excepté la disette d'eau où s'est trouvé M. de la Motraye.

demander des bateaux pour passer avec ses gens. A peine les premiers avaient traversé cette rivière dans un petit bateau, qu'ils virent venir à eux un *aga* du *pacha*, qui prévint leur compliment, avec des offres de sa part, non-seulement de bateaux, mais de rafraîchissemens pour sa majesté et pour ses gens. Il n'était pas facile de ramasser un assez grand nombre de bateaux pour passer à la fois le roi et toute sa suite : c'est pourquoi les 500 hommes qui attendaient le retour de ceux qui avaient passé ce prince avec quelques mille hommes, furent faits, à sa vue, prisonniers par le général *Walkowisky* que le *czar* avait envoyé à sa poursuite, ce qui lui fit dire aux généraux *Suédois* prisonniers : *Il ne me manque plus que mon frère* Charles, *j'ai envoyé* Walkowisky *le chercher*. Le roi se reposa sous une tente qu'avait fait dresser le *pacha*, qui y alla en personne lui réitérer et effectuer les offres qu'il lui avait envoyé faire. Il l'invita à loger dans son palais, à *Oczakow*; ajoutant, « qu'il avait dépêché des exprès
» au grand-seigneur, au sérasquier de *Bender*,
» et au han des *Tartares*, pour leur donner
» part de l'arrivée de sa majesté sur les terres
» *Ottomanes*, et qu'il ne doutait point qu'on
» ne l'y traitât selon sa dignité : qu'il était
» bien mortifié du malheur de ses gens
» faits prisonniers de l'autre côté du *Bogh* ;
» mais qu'il ne lui avait pas été possible de

» trouver un plus grand nombre de bateaux, » quoiqu'il en eût fait chercher par-tout, dès » qu'il avait été informé de la venue de sa » majesté, par quelques *Tartares* qui l'avaient » vu dans le désert. » Le roi accepta les rafraîchissemens que ce *pacha* avait fait apporter, reçut ses excuses, et ne lui fit point la réprimande que vous dites. Je tiens ces particularités de la bouche de M. le chambellan *Gillinshierna*, qui servait d'interprète (*). Le *pacha* invita sa majesté à loger dans la ville; mais elle le remercia, disant qu'elle aimait mieux camper. Sur quoi il fit apporter et dresser un nombre suffisant de tentes pour tous ses gens, et leur fit donner toutes sortes de provisions nécessaires. Le roi écrivit ensuite au grand-seigneur, la lettre que vous avez trouvée dans l'*appendix* de mon premier volume, mais vous en avez changé le style, et l'avez abrégée de plus de la moitié (**). Sa majesté en écrivit une autre au *visir*, qui est dans le même *appendix*, et les envoya par M. *Neughebourg*, gentilhomme *Livonien*, à qui le *pacha* donna un *aga* avec un *Cosaque* qui entendait la langue *Turque* et la *Livonienne*, pour le conduire à *Constantinople*, où il resta

(*) On a le contraire écrit de la main de M. de Poniatowski.

(**) Ce n'est pas une faute que les lecteurs puissent reprocher.

avec le caractère d'envoyé du roi. Le *sérasquier* de *Bender* ne sut pas plutôt l'arrivée du roi près d'*Oczakow*, qu'il lui dépêcha un *aga* pour le complimenter de sa part, et l'inviter à venir à *Bender*. Il lui fit présenter en même temps une fort belle tente que sa majesté accepta, disant : *Je remercierai moi-même le sérasquier*, et partit pour cette ville. Le *pacha* d'*Oczakow* l'accompagna quelques lieues, et le fit escorter par plusieurs de ses officiers, avec des chariots chargés de provisions et autres choses nécessaires jusqu'à *Palanca*, petite ville située sur le *Niester*, à cinq ou six lieues d'*Oczakow*, et à neuf ou dix de *Bender*. Le gouvernement du *pacha* d'*Oczakow* ne s'étend pas plus loin de ce côté là. Le sérasquier de *Bender* avait donné ordre qu'on fournît au roi les mêmes choses, depuis *Palanca* jusqu'à *Bender*. Ainsi vous vous trompez, non-seulement en disant que le *pacha* d'*Oczakow* attendit réponse du *sérasquier* de *Bender* pour laisser passer le *Bogh* au roi, mais en mettant *Bender* à trente lieues d'*Oczakow*, et en faisant fournir au roi des provisions depuis *Oczakow* jusqu'à *Bender*, par le *sérasquier*, quoiqu'il ne le fît que depuis *Palanca*. Le roi était à peine arrivé à *Palanca*, qu'il y vint un *myrsa* lui faire compliment de la part du *han*, et lui présenter une riche tente avec un chariot attelé de quatre chevaux. Sa majesté les reçut gracieusement, et pria le *myrsa* de remercier le *han*.

Le roi, en arrivant à *Bender*, fut salué de trente coups de canon, et reçu aux acclamations de deux haies de *janissaires*, et trouva près du *Niester* des tentes toutes dressées, une magnifique pour sa personne, et d'autres moins riches pour sa suite. Le *sérasquier* y alla lui rendre ses devoirs, et l'invita à loger dans la ville; mais le roi s'en excusa, comme il avait fait à l'égard d'*Oczakow*. Voilà à la lettre ce qui se passa depuis le *Bogh* jusqu'au *Niester*.

Le comte *Piper* que vous faites mourir à *Moscou*, mourut à *Slutelbourg*, autrefois nommée *Noteborg*, située près du lac *Ladoga*, à l'endroit où la *Nieva* sort de ce lac (*).

Vous faites admirer aux *Turcs*, l'opiniâtreté de *Charles XII* à s'abstenir de vin, et sa régularité à assister deux fois le jour aux prières publiques, jusqu'à dire que c'était un vrai *musulman ;* après avoir avancé ailleurs que le philosophe *Leibnitz* lui avait inspiré de l'indifférence et ses sentimens libres sur la religion. Je crois que son abstinence du vin a pu faire dire cela aux *Turcs*. A l'égard de sa religion, un de ses chapelains m'a dit qu'il était fort dévot jusqu'à sa défaite à *Pultava*, ne manquant jamais avant une

(*) Cette faute, si peu essentielle, a déjà été reconnue et corrigée dans une édition d'Angleterre et dans une édition de Hollande.

action, ou aux heures marquées pour la prière, de se mettre à genoux en pleine campagne, sans coussin ni tapis, et priant de la manière du monde la plus exemplaire, et qu'il avait commencé ce pieux exercice dès sa première campagne contre le *Danemarck*, et par conséquent avant qu'il eût entendu parler de M. *Leibnitz*; mais qu'à voir son indifférence, ou son peu d'attention aux sermons et aux prières depuis cette défaite, il semblait que se croyant abandonné du ciel, il l'eût abandonné comme par représailles. J'ai vu en effet plus d'une fois ce prince badiner pendant tout l'office divin, avec un petit chien du baron *Mullern*, ou faire quelqu'autre chose qui ne marquait pas plus d'attention. Au reste, les *Luthériens* bien loin d'être prédestinateurs, comme vous le supposez (*), ont en horreur

(*) Quand on a la mauvaise grace d'insulter des hommes avec une raillerie amère, il faudrait au moins n'avoir de tort que celui de l'insulte, et ne se pas tromper dans le fond. C'est une chose rare de voir le sieur de la Motraye assurer que la prédestination n'est pas le dogme de Luther. Toute l'Europe ne sait-elle pas que c'était un des principaux articles de sa croyance? C'est une chose certaine et connue, que Luther, dans ses livres, nie le libre-arbitre et le mérite des bonnes œuvres, et admet la prédestination absolue. Les luthériens se sont depuis écartés de ce dogme, et ils ont fait comme tous les sectateurs, qui ont changé la religion de leur fondateur. Ce n'est

les *calvinistes* et les autres chrétiens qui croient la prédestination. J'ai entendu dire à un ministre de la grande église de *Stockholm*, que s'il avait un fils qui voulût embrasser cette damnable doctrine de *Calvin*, (ce sont ses propres termes) il lui couperait la gorge de sa propre main. Mais on vous pardonnera aisément cette faute, si l'on fait réflexion que vous avez plus étudié l'ancienne mythologie, que les systèmes des théologiens.

Vous dites que le général *Poniatowsky* trouva moyen de faire tenir à la *sultane Validé* (ou sultane mère) une lettre de *Charles XII.* Cette lettre, celles que vous faites écrire par la *Validé* à ce général, de sa propre main, le récit que vous faites faire par M. *Brue*, des exploits de ce héros au chef des eunuques, et par celui-ci à la *sultane*, le plaisir qu'elle y prend, le nom de son *lion* qu'elle donne à *Charles XII*, ses entretiens là-dessus avec le grand-seigneur son fils, à qui vous lui faites demander avec empressement (*), *Quand donc*

---

pas seulement sur la prédestination que les calvinistes et les luthériens sont divisés, c'est sur beaucoup d'autres points. Au reste, M. de Voltaire connaît les mythologies anciennes et nouvelles, et en fait le cas qu'il doit.

(*) L'auteur conserve et déposera dans une bibliothèque publique la lettre de M. de Poniatowski, dans laquelle on trouve ces propres paroles : Si je retrouve *quelques lettres de la sultane* Validé, *je*

voulez-vous aider mon lion à dévorer ce czar, etc.; tout cela ne peut que paraître romanesque à ceux qui ont quelque connaissance du génie des *Turcs*, de leur mépris et de leur indifférence pour tout ce que font et disent de plus beau les *chrétiens*, de l'éducation des *sultanes* qui doivent être toutes esclaves, achetées ou prises en guerre; les *grands-seigneurs* ne se mariant jamais et ne prenant que des concubines, à qui on n'apprend point à écrire (*), mais seulement à danser d'une manière lascive, à chanter, et en un mot, à plaire à leurs maîtres. Ce trait me fait souvenir d'une histoire en *français* du prince *Tekely*, qui n'entendant pas cette langue, me pria de lui en expliquer en *latin* quelques passages. Il rit bien de celui entr'autres, où on le fait porter dans la chambre d'une *sultane*, caché dans la caisse d'une grosse horloge, et reporter après chez un horloger, sous prétexte de faire raccommoder cette horloge qui n'allait pas bien. Il s'écria en riant : *O fecundam gallorum imaginationem !* M. *Brue* était mon bon ami, et m'a fourni quelques mémoires : il connaissait trop bien l'indifférence

---

vous les enverrai par madame de... Le sieur de la Motraye peut, s'il veut, donner un démenti à M. de Poniatowski, pour avoir le plaisir d'écrire.

(*) Cela est très-faux. Il n'y a point de femme à qui on n'apprenne à lire et à écrire.

des *Turcs* sur ce que font les *chrétiens*, pour avoir dit qu'ils se plaisaient à en faire le sujet de leur entretiens (*). M. le général *Poniatowsky* les connaissait assez pour ne pas écrire aux *sultanes*. Il n'est rien moins que vain; j'ose assurer qu'il ne se vantera pas sérieuse- d'en avoir reçu des lettres. Il m'honorait de sa bienveillance en *Turquie*, et je puis dire de sa confiance; je ne lui ai jamais entendu dire rien d'approchant. J'eus en 1726, l'honneur de le revoir en *Pologne*, où il est un des plus grands seigneurs du royaume, et aussi avant dans la faveur du roi *Auguste*, qu'il était auparavant dans celle du roi *Stanislas*. Il me donna à *Varsovie* de nouvelles marques de sa bienveillance, entre lesquelles fut un service que j'ai marqué dans mon troisième volume.

On soupçonna bien au commencement de ce siècle la sultane *Validé* d'être d'intelligence et de moitié avec le *muphty*, pour le profit des emplois de l'empire, que ce dernier mettait comme à l'enchère, et que le grand-seigneur sultan *Mustapha* qu'il gouvernait, donnait ou ôtait selon ses conseils. Soit que ce soupçon fût bien fondé ou non, les mé-

(*) Les Turcs peuvent avoir beaucoup d'indifférence pour ce que font les chrétiens en France et à Rome, mais non pas pour ce que faisait chez eux un roi qui faisait déposer tant de visirs.

contens, qui en 1703 élevèrent sur le trône, à la place de *Mustapha*, *Achmet* son frère, dernier déposé (*), exigèrent de lui, à ce qu'on a dit, qu'il ne donnerait aucune part dans les affaires de l'empire à la sultane sa mère ; et depuis je n'ai ouï dire à personne qu'elle s'en soit mêlée.

Il est aussi incertain que le *czar* ait demandé *Mazeppa* à la Porte, qu'il l'est que le visir qui pouvait le forcer au *Pruth* à lui livrer *Cantemir*, l'ait demandé (**). Cependant ce dernier était au moins aussi coupable envers la Porte, que le premier l'était envers le *czar*.

La fiole du poison destinée par les *Moscovites* pour le général *Poniatowsky*, que vous faites porter au grand-seigneur, n'a pas plus de fondement (***), et n'a été tout au plus qu'une invention pour les rendre odieux aux *Turcs*.

Vous attribuez avec aussi peu de fondement à *Charles XII*, la déposition des visirs

---

(*) M. de Poniatowski, M. Fabrice, M. de Fierville, M. de Villelongue peuvent savoir des choses que M. de la Motraye ne sait pas.

(**) Cela est très-certain. On en a la preuve dans les manuscrits qu'on déposera.

(***) Le sieur de la Motraye, qui n'y était pas, dément encore M. de Poniatowski, et sera bien surpris quand il verra sa lettre.

qu'il croyait lui être contraires (*) ; je les ai vu déposer au moins aussi fréquemment avant son arrivée en *Turquie*, que pendant le séjour qu'il y a fait.

Vous dites que « le *han*, gagné par les pré-» sens et par les intrigues du roi de *Suède*, » obtint que le rendez-vous général des » troupes serait à *Bender*, sous les yeux de » ce héros, afin de lui marquer mieux que » c'était pour lui qu'on faisait la guerre. » Pure imagination. Le *han* se donna à la vérité beaucoup de mouvement pour porter la *Porte* à la guerre, qui est toujours de l'intérêt des *Tartares*, nation accoutumée au pillage, mais c'est tout ce qu'il fit ; il connaissait trop bien l'étendue de l'autorité visiriale, et les bornes de la sienne propre, pour proposer une chose aussi peu praticable et si contraire aux maximes des *Turcs*. Vous faites *Baltagi Mehemet*, visir par une intrigue de sa femme : vous le déposez par une autre, et le refaites visir par une troisième intrigue de la même femme ; cependant il n'a jamais été visir qu'une fois, et sa femme n'y a pas eu plus de part que que vous, monsieur (**). Vous lui faites dire

---

(*) Il est faux que M. de Voltaire attribue la déposition de tous les visirs à Charles XII et à son parti.

(**) Il a été visir deux fois. Il était pacha d'Alep après son premier visiriat, comme le savent et l'attestent tous nos négocians d'Alep.

au grand-seigneur, en recevant le sabre : « Ta
» hautesse sait que j'ai été élévé à me servir
» d'une hache pour fendre du bois, et non
» d'une épée pour commander des armées ;
» je tâcherai de te servir, mais si je ne
» réussis pas, souviens-toi que je t'ai supplié
» de ne me le point imputer. » Le *sultan*, ajoutez-vous, l'assura de son amitié, et le visir se prépara à obéir. On met ce dialogue avec la réponse suivante, que vous faites faire par le visir déposé *Coprougli Oglou* au grand-seigneur (*) qui lui reproche, dites-vous, que par une conduite opposée à celle de son prédécesseur, il préférait les intérêts des sujets à ceux du souverain : « Si mon prédé-
» cesseur avait l'art d'enrichir ta hautesse par
» des rapines, c'est un art que je fais gloire
» d'ignorer. »

Vous avouez en même temps que le profond secret du sérail permet rarement que de pareils discours transpirent dans le public. Et moi, j'ose assurer que s'il y avait eu de pareils dialogues entre le sultan et ses visirs,

---

(*) On a des preuves par écrit de tout ce qu'on a avancé dans l'histoire de Charles XII. Les doutes du sieur de la Motraye, qui n'a pu ni tout voir ni tout entendre, et qui n'a vu ni entendu que de loin, ne suffisent pas pour détruire la validité des mémoires les plus authentiques.

personne ne les pourrait savoir qu'eux-mêmes; ils n'auraient garde de s'en vanter ou de les répandre dans le public. On trouve, monsieur, qu'au lieu de mettre en la bouche du grand-seigneur, dans celle de ses ministres, dans celle des rois de *Suède*, de *Pologne*, du *czar*, etc. quantité de discours que vous jugez convenir à leur caractère, mais dont le lecteur un peu au fait de la nation et du gouvernement, ne peut dire que le *sè non è vero* des *Italiens;* on trouve, dis-je, qu'au lieu de cela, vous deviez vous attacher à ne débiter que des réalités et des faits intéressans que vous seriez en état de prouver.

Vous avancez que « c'est l'usage du sérail » que les princes du sang aient pour leurs » plaisirs, quelques femmes d'un âge à ne » plus avoir d'enfans. » Il serait difficile d'en citer un exemple avant *Achmet III*. J'ai bien entendu dire que l'empereur *Mustapha* son frère, lui permit d'en avoir une sous la garde de deux eunuques noirs, et j'apprends que le sultan régnant son neveu, lui permet encore la même chose dans sa prison : je ne voudrais pas même jurer que l'un et l'autre exemples soient bien vrais, ou aient d'autres fondemens qu'un *on dit*, mais cela importe peu.

Vous faites assembler à *Belgrade* l'armée *Turque*, destinée contre le *czar* qui est en *Moldavie*, par un détour de plus de cent

lieues (*). Cette armée s'assembla dans la plaine d'*Andrinople*, qui est le droit chemin; la revue générale s'en fit à *Saccia*.

C'est ce qui paraîtra clairement à toute personne qui a la moindre teinture de géographie, et qui jettera les yeux sur une carte de la *Turquie* en *Europe*. Le visir *Baltagi Mehemet* était encore campé près Constantinople, avec une grande partie de son armée, quand il apprit que le *czar* avait pénétré avec la sienne en *Moldavie*, et que le *Bogdanbey Cantemir* l'avait joint avec 8000 Moldaves. Le rendez-vous général de toute l'armée était ordonné dans la plaine d'*Andrinople*, et la revue en était marquée à *Saccia* par le commandement circulaire du grand-seigneur, inséré mot pour mot dans mon second volume; ce qui fut exécuté comme je l'ai rapporté. Nous prîmes la même route que cette armée, M. *Fabrice*, M. *Woniarousky*, neveu de *Mazeppa*, et moi, quelques jours après que le visir eut quitté le voisinage de Constantinople. Cette armée marchait si lentement, que nous étions arrivés à *Bender* avant qu'elle fût à moitié chemin de *Saccia*. Cependant le *czar* était occupé à

(*) Il est certain que la plus grande partie de l'armée s'assembla à Belgrade, parce qu'il y avait beaucoup de troupes en Hongrie. Il y a environ cent de nos lieues de Belgrade à Yassy, et cent cinquante d'Andrinople à Yassy.

tâcher d'attirer dans son parti le prince de *Valaquie*, comme il avait fait celui de *Moldavie;* mais celui-là connaissait mieux les inclinations des *Valaques*, que celui-ci n'avait connu celles des *Moldaves*. Il se contenta de l'amuser par de belles paroles, comme il avait fait l'empereur d'*Allemagne* dans les guerres précédentes, usant de la foi *Grecque* avec l'un et l'autre, et n'étant pas dans le fond plus fidèle à la *Porte* qu'à ces deux potentats. Il souffrit la mort trois ans après, par les ordres du grand-seigneur, ainsi que je l'ai dit dans mon second volume. Je cite souvent mes deux volumes, principalement mon second, qui contient le plus grand nombre des particularités de ce qui s'est passé entre le roi de *Suède*, le *czar* et la *Porte*, parce qu'il me souvient que vous me dites en 1728, que vous les aviez lus tous deux en *Anglais* et en *Français*.

J'étais assez près de la tente du *visir* au *Pruth*, pour voir ou apprendre ce qui s'y passait. J'ai été informé par divers officiers *Moscovites*, entr'autres par un comte *Italien* qui porta la lettre signée du *czar* à ce *visir*, que la dame *Catherine*, depuis impératrice, n'avait alors que peu de pierreries, et qu'elle ne ramassa aucun argent pour le *visir ;* mais qu'elle fit approuver au *czar* l'avis du chancelier *Schaffirof* pour traiter. Je vis les présens qu'on fit publiquement à ce *visir*, et à

son

son *kiaïaw Osman aga*. Ils consistaient en fourrures de zibelines, de renards noirs, et peut-être y ajouta-t-on quelques diamans que je ne vis pas. Le *pacha*, sous la tente de qui j'étais, m'a dit qu'on ne trouva dans le trésor d'*Osman aga* que 13,000 ducats d'or, avec environ 2000 piastres en argent blanc.

Sultan *Ibrahim*, qu'*Osman aga* et l'ancien visir *Chiourlouli ali pacha* avaient le dessein de mettre sur le trône, en déposant *Achmet*, n'était point fils aîné du sultan *Mustapha*, comme vous le faites (*), mais bien fils unique de *Soliman*, oncle de l'un et l'autre, et par conséquent leur cousin germain. *Baltagi Mehemet* ne fut point banni pour la raison que vous alléguez, ni pour aucune autre; mais étant de retour à *Andrinople* avec l'armée, il demanda sa démission au grand-seigneur, à cause de son grand âge (**), lui recommandant *Yasubst pacha aga*, alors *janissaire*, pour son successeur au visiriat, ce qu'il obtint; et il choisit volontairement *Lemnos* pour retraite.

Le roi de *Suède* ne déchira point la robe de *Baltagi Mehemet* avec son éperon, mais crotta fort son *sopha*, etc. Quant à la réponse

(*) Cela est corrigé dans la dernière édition de Hollande.

(**) M. de Poniatowski dit positivement le contraire.

de ce *visir* au roi : *qui gouvernerait le royaume du czar, si je l'emmenais prisonnier, et qui ratifierait le traité que je viens de faire avec lui?* la question que me fit le *pacha d'Oczakow*, lorsque je passai par cette ville en 1711, savoir, *qui gouvernait la* Suède *en l'absence du roi?* a du rapport avec la réponse du *visir*, si du moins elle est vraie ; car tout le monde n'en convient pas. Cette réponse est naturelle à un *Turc* : car si le grand-seigneur était demain prisonnier, ses sujets lui nommeraient d'abord un successeur, sans offrir un écu pour sa rançon ; et ce successeur ne se mettrait pas en peine d'exécuter les engagemens où pourrait être entré le prisonnier. *Baltagi Mehemet* jugeant donc des autres gouvernemens par celui de *Turquie*, pouvait naturellement faire cette réponse à *Charles XII*, qui aurait voulu qu'il emmenât le *czar* prisonnier à *Constantinople*.

M. *Gluck*, chez qui la dame *Catherine* servit, et que vous appelez *intendant du pays*, était le premier ministre de la principale église de *Mariembourg* en *Livonie* (*). J'ai marqué dans mon troisième volume son extraction, son éducation et les différentes mains par lesquelles elle passa avant que d'arriver au lit du *czar Pierre I.*

(*) Il est qualifié de ministre luthérien dans quatre éditions.

J'ajouterai, ou répéterai, que sa mère était femme d'un vassal du colonel *Rosen*, et qu'elle ne fut point par conséquent inscrite au registre des enfans bâtards, comme vous dites : que ce vassal ou paysan mourut lorsqu'elle avait à peine cinq ans; que sa femme ne lui survécut guère; que le clerc et maître d'école de *Runghen*, village d'*Estonie*, près le lac *Worstseri*, et lieu de la naissance de l'orpheline, la prit chez lui et lui apprit à lire et à écrire en la langue du pays; ce dont toute la province rend témoignage contre ce que vous avancez, ainsi que du progrès qu'elle y faisait; qu'il la garda jusqu'à ce que M. *Gluck*, passant par ce village, la vit, et voulant soulager le clerc qui avait grosse famille, et n'était pas à son aise, l'emmena chez lui à *Mariembourg*, où elle fut élevée dans la sienne, y apprit l'*Allemand*, y servit, fut aimée et considérée moins comme servante que comme une de ses filles. Elle y resta jusqu'à ce qu'un sergent qui était en garnison dans la ville, en étant devenu amoureux et n'en étant pas haï, la demanda en mariage, et l'obtint. Le jour de la cérémonie, ou le jour d'après, le général *Baur*, qui commandait un corps d'armée *Moscovite*, s'étant rendu maître de cette place, et remarquant parmi les prisonniers cette jeune personne qu'il trouvait à son gré, la prit auprès de soi et tâcha de lui rendre douce sa capti-

vité en la faisant gouvernante de sa maison ambulatoire, comme je crois qu'on peut appeler celle d'un officier qui campe le plus souvent ou loge dans les places qu'il prend, ou par où il passe. La plupart des autres prisonniers, entre lesquels était M. *Gluck* avec sa famille, furent envoyés à *Moscou*. Quelques mois après le prince *Menzikoft*, patron de *Baur*, l'ayant vue chez lui, fut d'abord frappé de sa physionomie, et la lui demanda. Ce général, qui devait son élévation au prince, n'eut garde de la lui refuser, et elle passa dès le même jour dans son quartier, et resta environ un an auprès de lui. Après quoi il arriva que le *czar*, dînant chez le prince, en fut frappé de même et la voulut avoir; il ne l'épousa point ni secrètement ni publiquement en 1707, ce ne fut que long-temps après la paix du *Pruth*. Je ne sais où vous avez trouvé que cette femme ne savait ni lire ni écrire, et si le défaut de pudeur que vous lui attribuez est bien fondé; mais je sais bien que toute la *Russie* vous dira que la première femme du *czar Pierre I* n'a non-seulement jamais été accusée d'adultère, comme vous la représentez, mais qu'elle n'en a jamais été soupçonnée, et qu'elle ne fut répudiée que sur des reproches très-vifs qu'elle avait fait au prince *Menzikoft* de mener son mari chez des filles débauchées, et sur les plaintes que fit ce prince au *czar* de ces repro-

ches. Son petit-fils Pierre II ne fut pas plutôt monté sur le trône de *Russie*, qu'il la tira du monastère où Pierre I l'avait fait enfermer, et lui fit une pension conforme à sa dignité. Elle a toujours eu la réputation d'une personne également pieuse et vertueuse. Vous pouvez voir dans mon troisième volume d'autres particularités qui regardent tant cette dame, que *Catherine*.

Vous traitez les *Turcs* de barbares, lors même qu'ils montrent le plus d'humanité, de patience et de modération. Vous dites que M. Fabrice déclara au *han*, au *pacha*, au *chiaourbachi* et au *buyouk imraour*, « que le » roi de *Suède* avait de justes raisons de » croire qu'on voulait le livrer à ses ennemis » en Pologne : » j'accompagnai Messieurs *Fabrice* et *Jeffreys* à toutes les conférences qu'ils eurent avec eux : M. *Fabrice* dit tout au plus, qu'il lui paraissait que le roi pouvait avoir un pareil soupçon, et cela pour excuser son refus de partir et ses préparatifs à sa résistance, lorsqu'il avait reçu 1200 bourses au lieu de 1000 qu'il avait demandées, lorsque tout était prêt pour son départ, et qu'il y avait à *Bender* deux fois plus de chariots, de chevaux et de provisions qu'il n'en fallait.

Pour faire croire les *Turcs* capables de la perfidie que vous semblez leur attribuer (*),

(*) On ne leur a point attribué de perfidie : on a soupçonné les Tartares, et non les Turcs.

il faudrait supposer que le *czar* et le roi de *Pologne* auraient gagné par argent, non-seulement le *han*, le *pacha* et les envoyés de la *Porte*, mais toutes les troupes de l'escorte.

Vous dites que quand je fus envoyé à *Constantinople* emprunter de l'argent pour le roi de *Suède*, je mis le plein-pouvoir et les lettres de ce prince dans un livre dont j'avais ôté le carton, et passai au milieu des *Turcs* mon livre à la main, disant que c'était mon livre de prières ; mais je ne portai point ce livre à la main, il était dans ma valise confondu avec d'autres livres (*).

Le grand-seigneur n'ordonna 1200 bourses pour le roi, qu'après que ce prince lui eut écrit qu'il était résolu de s'en retourner incessamment dans ses états, et lui en eut demandé 1000 (**).

Les prétendues lettres du comte *Flemming* en chiffre au *han*, qui interprétées, dites-vous, par les *Suédois*, les déterminèrent à croire que le roi *Auguste* marchandait avec le *han* et le *pacha* pour lui livrer le roi de *Suède* ; le soupçon qu'en conçut *Charles XII*, et dans lequel il fut, ajoutez-vous, confirmé par le départ précipité du comte *Sapieha*, tout cela a paru imaginaire, et pou-

(*) Il est vrai qu'on a laissé cette erreur essentielle.

(**) Cela est dit mot pour mot dans l'histoire.

vait être un prétexte pour différer le départ du roi, qui ayant remarqué la facilité et la générosité avec laquelle le grand-seigneur donnait 1200 bourses au lieu de 1000 qu'il avait demandées, en demanda encore 1000 autres. Ce soupçon qu'on a fait servir de raison pour excuser le refus et la résistance de ce prince à *Varnitza*, ne pouvait être confirmé par le départ précipité de *Sapieha*, qui ne partit de *Bender* que quelques semaines après l'action de *Varnitza*, lorsque sa majesté était déjà arrivée dans le voisinage d'*Andrinople*. Voici ce qu'il y a de certain au sujet de ce comte. Il s'était épuisé en *Pologne* pour le service de ce monarque, et n'en avait pas été vu de meilleur œil à *Bender*, où il disait que ses compatriotes et ses rivaux avaient prévenu sa majesté contre lui, comme ils firent, ajoutait-il, le roi *Stanislas* en y arrivant (*). Il se voyait sans argent et sans crédit ; il songea à faire sa paix avec le roi *Auguste*, comme ont fait dans la suite ces mêmes compatriotes ; quelle trahison trouvez-vous là-dedans ? Nous pourrons bien plus justement nous plaindre de lui, M. *Jeffreys* et moi. Nous lui prêtâmes, M. *Jeffreys* 1000 ducats d'or, et moi 100. Il nous donna en partant des lettres de change pour ces

(*) Ce qu'il y a de certain par tout ce récit, c'est que M. de la Motraye n'en sait rien.

sommes sur le gouverneur de *Ravitz*, ville de sa dépendance, mais engagée pour plus de sa valeur. Il devait même de l'argent à ce gouverneur ; ses lettres furent donc protestées. Nous lui avons écrit très-souvent là-dessus, jusqu'en *Russie* où il est employé depuis 1725, sans en recevoir la moindre réponse. Les personnes qui lui ont parlé de notre part, ne nous font pas espérer que nous en recevions aucune satisfaction. Je n'ai, comme vous voyez, aucun intérêt de défendre le comte *Sapieha* ; ce n'est que celui de la vérité, que je me ferai toujours un devoir de préférer à tout autre, sans avoir plus d'égard pour l'ami que pour l'ennemi, et pour le *chrétien* que pour le *mahométan*.

Il ne parut que trop clairement aux personnes désintéressées, que ce qui fit changer au roi sa résolution de partir, fut un article de la lettre du grand-seigneur, qui lui recommandait par-dessus toutes choses de passer en ami par la *Pologne*, puisqu'il voulait absolument s'en retourner par ce royaume ; et l'ordre qu'il avait envoyé au *han* et au *sérasquier* de *Bender*, d'en exiger une promesse positive avant que de se mettre en chemin avec l'escorte ; et en cas de quelque soulèvement des partisans du roi *Stanislas*, non-seulement de ne les point appuyer, mais de les dissiper, et de ne commettre aucun

aucun désordre, qui pût tendre directement ou indirectement à rompre la paix de *Carlowitz* qui subsistait entre la *Porte* et la *Pologne*. On remarqua que dès que cet ordre fut signifié au roi, il témoigna de la défiance, principalement contre le *kan*, et j'entendis quelque chose alors des prétendues lettres interceptées, qui donnèrent, dites-vous, lieu au soupçon qu'on voulait le livrer au roi *Auguste*.

Le général *Hordt* n'était point du nombre de ceux qui montrèrent leurs estomacs couverts de blessures au roi, pour le détourner de sa résolution de combattre contre les *Turcs* leurs amis et bienfaiteurs ; il l'y encourageait au contraire. Ni *Hordt*, ni les généraux *Sparre* et *Dardoff*, que vous faites suivre le roi dans sa maison, n'y entrèrent point avec lui. Ils ne tirèrent pas un coup de pistolet, ni même l'épée, excepté le général *Hordt*, qui blessa un janissaire, et qui fut blessé par un autre, en tâchant d'entrer avec le roi ; ils se rendirent d'abord prisonniers. J'étais assez avant dans la familiarité de ces messieurs : je mangeais tous les jours avec eux chez messieurs *Fabrice* et *Jeffreys*, qui tenaient alternativement table ouverte pour tous les officiers rachetés : ils nous racontaient tout ce qui s'était passé, ce qu'ils avaient vu faire, ou entendu dire au roi ; je n'ai jamais ouï parler du mot, nous com-

battons *pro aris et focis* (*), que vous mettez dans la bouche de ce prince.

Vous faites servir M. *Grothusen* d'interprète entre le roi et le *janissaire* qui lui demanda quartier : M. *Grothusen* n'était ni présent, ni même dans la maison du roi ; il fut un des premiers qui se rendirent prisonniers. Voici l'histoire du *janissaire*. Le roi en ayant rencontré deux, tapis et cachés l'un sur l'autre dans un coin de sa chambre, il les perça tous deux à la fois de son épée et les tua : et voyant ce *janissaire* qui se cachait sous le lit, il l'allait percer de même ; mais celui-ci, jetant son sabre et lui embrassant les bottes, demanda quartier, et le roi le lui donna. Ce fut un des domestiques qui combattaient près du roi, qui servit d'interprète.

Le jeune *Fréderick* était du nombre, et il se battait si vaillamment, que le roi le fit capitaine, et lui promit une compagnie. Il n'était point à *Pultava* : M. *Fabrice* l'emmena à *Bender*, d'*Allemagne* où il était son coureur ; il le présenta à M. *Grothusen* qui le fit son valet de chambre, son favori, etc. Il ne fut pas même pris ; mais son sort fut bien pire, car quelques domestiques que je rachetai, me dirent qu'ils le croyaient brûlé,

(*) C'est ce qu'on tient de la bouche de M. Fabrice et de plusieurs autres témoins.

parce qu'ils avaient vu une grande partie du plancher tomber en charbons ardens justement à l'endroit où il tirait par une fenêtre sur les *Turcs*. Il fut un de ceux que le roi me recommanda particulièrement de chercher et de racheter. J'allai pour cela à plus de huit lieues à la ronde ; mais je n'en pus apprendre d'autres nouvelles, non plus que du vieux chambellan *Clissendorf*, qu'on crut avoir aussi été brûlé, parce qu'il était du côté où le plancher tomba (*).

Walberg et *Rosen* étaient du petit nombre des *drabants* qui restaient au roi à son arrivée à *Bender*, et non pas de simples gardes comme vous les faites. J'ai ouï parler de l'établissement de ces *drabants* par *Charles XI*. Ce prince forma un petit escadron de 200 gentilshommes choisis, qu'il appela ainsi, et dont il voulut être le capitaine, créant un colonel pour capitaine-lieutenant, un colonel-lieutenant pour lieutenant, etc. *Charles XII* prit un général-major pour son lieutenant, et un colonel pour lieutenant de celui-ci. M. *Grothusen* l'était à son arrivée à *Bender*. C'étaient tous gens d'un grand air et d'un courage à l'épreuve. Ce prince a souvent attaqué et détruit avec ses *drabants* au nombre de 150, deux à trois mille *Moscovites*. Etant de

(*) Un homme qui a été son domestique, assure qu'il fut coupé en deux par les Tartares.

retour dans ses états, il substitua en leur place des *leib-squadron*, qui est proprement la garde du corps à cheval, avançant les *drabants* qui lui restaient, et les incorporant dans des régimens de cavalerie, ou les faisant colonels, lieutenans-colonels de ces régimens, selon leur rang et leur mérite.

Lorsque le roi, par le stratagème de *Rosen*, sortit avec sa petite troupe armée, pour gagner la maison de pierre, quelqu'un le tirant par le ceinturon le fit tomber, comme ce prince le dit lui-même à M. *Fabrice*, ajoutant que sa chute l'avait empêché de profiter de sa sortie, et de renouveler le combat avec plus de chaleur (*). Les *janissaires* se jetèrent sur lui, s'entrepoussant à qui prendrait un bout de son habit : quelques-uns en déchirèrent même des pièces pour les montrer au *pacha*, et recevoir la récompense qu'il avait promise. Ils ne le désarmèrent point, comme vous dites, il jeta d'abord son épée en l'air, pour les prévenir. Toute sa troupe, dont le courage semblait être tombé avec lui, se rendit incontinent, bien loin d'avoir combattu et fait reculer les *Turcs* plus de 50 pas.

Vous dites que dès le lendemain de cette action, on mena le roi prisonnier sur le

(*) On lui saisit son épée comme il levait le bras.

chemin d'*Andrinople ;* ce ne fut que le quatrième ou cinquième jour. Ce prince n'était point *à Varnitza* , lorsqu'il reçut la lettre du roi *Stanislas* , et qu'il dit : *S'il ne veut pas être roi de* Pologne , *j'en ferai un autre ;* il était sur le chemin d'*Andrinople* , et il la reçut à la portière de son chariot, des mains d'un des *Polonais* qui ne s'étant point mêlés dans l'action de *Varnitza*, étaient libres à *Bender*, et que le roi *Stanislas* avait trouvé moyen d'envoyer de *Yassi* , où il était détenu.

Rien n'est plus facile que de présenter des requêtes au grand-seigneur , cela n'a jamais été défendu à personne par aucun *Visir* (*) ; il leur en coûterait la tête , car cela ne pourrait être caché à sa hautesse. Ainsi M. de *Villelongue* n'avait pas besoin de se déguiser, comme il vous dit qu'il avait fait , ni de contrefaire l'insensé , danser, etc. M. *Brue* ayant oui raconter cela à des *Suédois*, éclata de rire et s'en moqua , aussi bien que de sa prétendue conversation avec le grand-seigneur déguisé , dites-vous , en officier des *janissaires.* M. de *Fierville* avait raison de vous

(*) Cela avait été expressément défendu. Il est bien étrange que le sieur de la Motraye, qui n'y était pas, veuille en savoir plus que M. de Villelongue lui-même. L'auteur a les lettres originales de M. de Villelongue, qui peuvent servir à confondre les critiques inconsidérées.

dire, que les plaintes des *Suédois* n'avaient point eu de part aux changemens qui arrivèrent alors.

Rien n'est plus fréquent que ces changemens, ni moins connu que les véritables raisons ou les causes qui les produisent. Au reste, il a été avantageux à M. de *Villelongue* que le roi, à qui il n'était pas difficile de persuader ce qu'il désirait, ou qui flattait ses desseins, ait cru tout cela; il en a bien été récompensé.

Ce ne fut point *Sultan Galga*, (comme on appelle les fils aînés des *hans*) mais *Carplan Gherei*, frère du *han* déposé, qui fut mis en sa place (*). J'ai parlé de *Carplan Gherei* dans l'article de *Circassie*. Les seules raisons que les *Turcs* et les *Tartares* donnèrent, tant de la déposition du *sérasquier Ismaël pacha*, que de celle du *han Delvet Gherei*, furent qu'ils avaient livré les 1200 bourses au roi avant qu'il fût en marche, et cela contre l'ordre exprès du grand-seigneur de ne les livrer qu'alors, et que par parties. On soupçonnait sa majesté, sur ce qu'elle en demanda peu après encore 1000, d'avoir envoyé cet argent en *Pologne*, pour y exciter le soulèvement que craignait la Porte.

On mena bien d'abord le roi prisonnier à

(*) Aussi trouve-t-on dans la nouvelle édition de Hollande, Carplan Gheraï.

Demotica, mais c'était dans le palais de *Demirtache* qu'il resta dix ou onze mois, couché sur un *sopha*. C'est dans ce palais que M. *Dubens*, maréchal de la cour, (qui n'a jamais été colonel que dans votre histoire) lui apprêtait à manger, et non pas M. le chancelier *Mullern*. Ils avaient tous deux et M. *Grothusen*, l'honneur de manger avec sa majesté. Ce monarque y était, et même un peu indisposé, quand j'y allai prendre ses lettres pour son ministre à *Vienne*, pour le baron de *Gortz* à *Berlin*, pour le duc administrateur de *Holstein*, pour le comte de *Welling* à *Hambourg*, le comte de *Gillembourg*, son envoyé à la cour *Britannique*, etc.

Au retour de ce voyage, je trouvai sa majesté à *Demotica*, où elle montait tous les jours à cheval, comme à *Bender*. J'y vis aussi les généraux *Ranck* et *Lieven*. Le premier y était venu pour lui demander la princesse *Ulrique Eléonore* sa sœur, aujourd'hui reine de *Suède*, en mariage pour le prince héréditaire de *Hesse Cassel*, maintenant roi de *Suède*, et il obtint sa demande. *Lieven* avait été envoyé de *Stockholm* avec des lettres de cette princesse, et des remontrances du sénat sur la triste situation des affaires de *Suède*, et l'embarras où se trouvaient les états. Cet officier connu par ses rares qualités, fit au roi, dans sa première audience, une harangue aussi pathétique que respectueuse, pour le

conjurer au nom de tout son peuple, de retourner dans ses états. Après lui avoir représenté le déplorable état où son royaume était réduit, par la longue absence de son souverain, et de quels plus grands malheurs il était menacé par le pouvoir toujours croissant de ses ennemis, et par la diminution de ses forces, il ajouta que la présence de sa majesté était d'une nécessité absolue, pour rendre à ses sujets le courage que son absence semblait leur avoir ôté, et pour faire revivre dans les conseils la vigueur et la fermeté qui les animaient autrefois, le flattant en même temps de l'espérance de se pouvoir bientôt remettre à la tête d'une formidable armée, pour donner à ses ennemis les lois qu'ils voulaient lui imposer. Mais il ne reçut à tout cela d'autre réponse du roi, sinon, *Nous nous en retournerons.*

Le jour suivant, *Lieven* retourna à la charge, et lui dit en s'échauffant : « Sire, il ne nous » reste en *Suède* que trois choses à opter : » la première, un prompt retour de votre » majesté auprès de nous, pour nous dé- » fendre; la seconde (en cas du contraire), » c'est de supplier la princesse de prendre » absolument les rênes du gouvernement; la » troisième (en cas qu'elle le refuse), de » nous jeter entre les bras de ceux d'entre » nos ennemis, qui nous imposeront les con- » ditions les moins dures. » Le roi parut ému

à cette hardie et naïve remontrance, et après une courte pause, il lui dit : *Lieven, vous êtes fâché*, « Non, Sire, répliqua-t-il ;
» mais je ne suis pas venu ici pour flatter,
» mais pour dire la vérité. *Hé bien*, dit le
» roi, *nous retournerons*. Mais, ajouta le gé-
» néral, il est nécessaire que je sache quand. »
Sur quoi sa majesté lui fit cette réponse : *Sitôt que nous pourrons trouver l'argent qu'il nous faut pour cela*. Le général repartit : « J'ai vu
» ce matin à votre cour un gentilhomme
» *Anglais* qui vous a déjà, à ce que j'ai ap-
» pris, fourni quelques sommes d'argent (vou-
» lant dire M. *Jacques Cooke*) ; je l'ai sondé
» sur ce qu'il pouvait faire de plus ; il m'a dit
» qu'il croyait être en état de fournir avec son
» frère, jusqu'à 100,000 écus pour le service
» de votre majesté, dès qu'elle aurait pris sa
» résolution de partir. » Le roi dit là-dessus au général *Lieven*, et à MM. *Mullern* et *Fief* qui étaient présens, de traiter avec le sieur *Cooke*. Ce gentilhomme leur compta peu de jours après une partie de cet argent, et leur donna crédit pour le reste sur son frère *Thomas Cooke*, à *Constantinople*. Sa majesté leur ordonna de prendre tout le soin possible pour que ces deux frères qui l'avaient servi, disait-il lui-même, dans ses plus grands besoins, lorsque personne n'osait hasarder de le faire, fussent satisfaits. Ces MM. avaient déjà fourni à sa majesté des sommes fort considérables

à *Bender*, et cela dans ses plus pressans besoins; témoins les 30,000 écus que j'allai emprunter à *Constantinople*. Le roi, résolu tout de bon de partir, envoya M. *Grothusen* à *Constantinople*, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour prendre congé en son nom de la *Porte*, comme nous l'avons marqué, vous et moi. Ainsi, Monsieur, vous pouvez voir combien vous vous êtes trompé, en disant que M. *Grothusen* emprunta seulement deux cents pistoles d'un marchand *Anglais* pour le service du roi. Je sais bien que M. *Desalleurs* persuada à quelques marchands de lui prêter aussi quelque somme d'argent; (je ne puis dire combien) mais il ne prêta rien lui-même, et ne fit que répondre du payement (*).

M. *Jacques Cooke* était à *Andrinople*, quand on emmena dans le voisinage de cette ville le roi prisonnier. Ce gentilhomme voyant ce héros entièrement dépouillé par les *Turcs* et les *Tartares*, jusqu'à n'avoir qu'une chemise de réserve, outre celle qu'il portait, et l'habit que le *sérasquier* de *Bender* lui avait fait faire le lendemain de l'action de *Varnitza*, où le sien avait été tout gâté et déchiré; ce gentilhomme, dis-je, voyant que ce héros généreux

(*) Cela est encore très-faux. Les enfans de M. Desalleurs ont les papiers justificatifs par lesquels il paraît qu'il prêta vingt mille écus, et répondit de pareille somme.

au-delà de toute expression, autant admiré que craint peu d'années auparavant, était ainsi destitué des choses les plus nécessaires, jusqu'à n'avoir pas seulement pour sa table un couteau, une fourchette, une cuiller, un chandelier, etc. lui avança non-seulement de nouvelles sommes, mais jugea que sa majesté, dans cet état, ne prendrait pas en mauvaise part l'offre qu'il fit au maréchal de sa cour, *Dubens*, de ce que son frère et lui avaient de vaisselle d'argent, peu de chose à la vérité pour un souverain, mais plus que suffisante pour des particuliers. M. *Dubens* le proposa au roi qui l'accepta gracieusement, et il leur fit non-seulement l'honneur de s'en servir pendant tout le temps qu'il resta encore en *Turquie*, mais jusqu'à *Stralsund*, où la plus grande partie fut perdue avec la ville. J'en vis même encore quelques pièces sur sa table, en *Norwège*, où, craignant pour la vie de ce héros qui s'exposait tous les jours aux plus grands dangers, et par conséquent pour les intérêts de ces Messieurs, j'allai le joindre à *Torpum* pour solliciter au moins quelque sureté pour eux. Je l'obtins d'abord que sa majesté eut lu ma requête; et j'en ai encore l'acte signé du baron de *Gortz*. Les sommes qu'avaient avancées jusqu'alors les sieurs *Cooke* au roi, se montaient à plus de 200,000 dollars : c'eût été beaucoup risquer avec un prince qui, dans un pareil état à celui de *Charles XII*, se se-

rait piqué de moins d'honneur et d'équité. Ils avaient déjà reçu à *Hambourg* le payement d'une partie. M. *Jacques Cooke* suivit sa majesté en *Allemagne*, et vint en 1717 en *Suède*, où j'étais depuis la fin de 1715, huit ou dix jours avant la mort de la vieille reine douairière, grand'mère du roi, que vous faites mourir au commencement de la même année. Il y reçut une entière satisfaction; et lorsqu'il quitta ce royaume en 1720, il eut l'honneur de recevoir ordre de la reine d'aller prendre congé de sa majesté. Elle le reçut dans son cabinet, et non-seulement le remercia des services qu'il avait rendus au feu roi son frère dans ses plus grands besoins, mais lui fit la grace de lui donner en cette considération une lettre signée de sa propre main, pour le recommander au roi de la *Grande-Bretagne*(*). Le roi de *Suède* a depuis envoyé ordre à M. le baron *Sparre*, d'employer tous ses bons offices et ses sollicitations, tant auprès de sa majesté *George II*, qu'auprès de ses ministres, jusqu'à ce qu'on fasse ressentir audit sieur *Cooke* les effets de la recommandation de la reine. De sorte que leurs majestés *Suédoises*, non contentes de le voir satisfait de toutes ses demandes en *Suède*, lui font la grace de solliciter

(*) Tout lecteur judicieux verra que l'histoire du payement du sieur Thomas Cooke ne devait pas tenir deux pages dans l'histoire de Charles XII.

son avancement dans sa patrie. Je ne puis m'empêcher d'ajouter, comme une autre preuve de l'honneur tendre et délicat de la nation *Suédoise*, que ce gentilhomme allant en 1713, à la rencontre de *Charles XII*, qui avait avec lui plus de 60 personnes de distinction, toutes dépouillées comme ce prince, à l'affaire de *Bender*, sans habits, sans linge, sans argent et sans crédit, secourut généreusement tous ceux qui s'adressèrent à lui ; et je lui ai souvent ouï dire que quoiqu'il n'ait jamais redemandé à aucun d'eux ce qu'il leur avait prêté, il ne fut pas plutôt arrivé en *Allemagne* et en *Suède*, qu'ils le lui payèrent tous avec mille remercîmens et mille protestations de reconnaissance. Ce qui montre assez que cette juste et généreuse délicatesse sur l'honneur, ne se bornait pas à *Charles XII*, mais s'étendait sur ses sujets en général.

Vous assurez qu'il n'y avait point de ministre de *Hollande* à la cour de *Suède*, quand le roi fit arrêter à *Stockholm* le résident *Anglais*, en représailles de l'arrêt du comte *Gillembourg* à *Londres*, et qu'ainsi il ne put venger le baron de *Gortz* arrêté par les *Hollandais*. Cependant il y en avait alors un qui, je pense, y est encore, savoir M. *Rumph*, lequel ne fut pas même menacé d'être arrêté (*).

(*) Ce ministre n'arriva en Suède que plus de quatre mois après l'élargissement du baron de Gortz en Hollande.

Vous dites, parlant des circonstances de la mort du roi, que ce que tant d'écrivains et moi-même avons avancé, touchant la conversation entre ce prince et l'ingénieur *Megret*, est absolument faux; j'ai ignoré jusqu'ici qu'aucun autre écrivain en eût fait mention (*). Je rapporterai ici en substance ce que j'en ai dit, et que je tiens de personnes dignes de foi, d'officiers même qui étaient présens, et qui m'ont procuré le plan de la forteresse et des forts de *Fridericks Hall* que j'ai mis à la fin de mon second volume. Le commencement de cette conversation que vous rapportez, s'accorde assez avec ce que j'ai écrit; la suite que vous niez si positivement, est que *Megret* voyant le roi appuyé contre le parapet et élevé de plus de la tête par-dessus, lui dit : « Ce » n'est pas là votre place, sire; il y pleut » des boulets et des balles. » Sa majesté répondit : *N'ayez pas peur.* « Je n'ai pas peur » pour moi que le parapet protége, répliqua » *Megret*, mais pour votre majesté qui n'en » fait pas l'usage pour lequel il est élevé. » A quoi le roi qui n'a jamais rien craint, et qui ne voulait pas être cru capable de craindre,

(*) Oui, on le dit, et on a raison de le dire; M. Siquier, qui était seul auprès du roi, a dit à l'auteur plusieurs fois en présence de témoins, que toute cette conversation était entièrement fabuleuse. Il est à Paris, on peut s'en informer à lui.

répliqua : *Allez à vos travailleurs, je descends.* Les officiers qui se trouvaient-là s'écartèrent un peu pour dire à *Megret*, qu'il ne connaissait pas encore le roi; que c'était assez de lui dire qu'il avait quelque part du danger pour l'engager à s'y exposer, et ajoutèrent qu'il fallait tâcher de le tirer de là par quelque stratagème. Celui qui leur vint d'abord en pensée, fut qu'il l'irait consulter sur quelqu'ouvrage, et le prierait de le venir voir. En même temps, ils entendirent siffler une balle qui fit dire à *Megret : Bon Dieu ! ce coup n'aurait-il point porté !* et il courut au parapet, où il trouva encore ce prince en la même posture; ce qui, avec l'obscurité de la nuit, l'empêchait de voir qu'il était déjà mort. Il l'appela par deux ou trois fois, et le tira par son juste au corps croyant qu'il s'était endormi, et voyant qu'il ne répondait point, il s'écria assez haut : *Messieurs, je crains quelque malheur, apportez de la lumière.* Un d'eux, il me semble que c'était M. *Marchetti*, gentilhomme *Italien*, et aide de camp du roi, qui était le plus près de lui, alla prendre une lanterne des travailleurs, qui fit voir ce héros tout ensanglanté, la tête presqu'entièrement tournée en arrière par la violence du coup, qui lui avait brisé les os de la tempe gauche, enfoncé l'œil du même côté, et fait sortir l'autre de son orbite. Je dis les os de la tempe gauche, et non pas comme vous, de la droite,

ce qui paraîtra par mon plan, à ceux qui prendront la peine de le consulter. On jugea que c'était la balle d'un fauconneau par la largeur du trou, où l'on aurait pu mettre quatre doigts. M. *Siquier* arriva là-dessus d'auprès du prince de *Hesse-Cassel*, campé près de *Torpum* avec le gros de l'armée ; et ayant aidé à cacher la mort du roi, il en porta la nouvelle à son altesse, dont il était alors aide de camp. Quand la largeur du trou ne justifierait pas tous ses gens d'avoir eu aucune part à sa mort, cette circonstance qui m'a été racontée par M. *Marchetti*, suffirait pour justifier M. *Siquier*, si quelqu'un s'était avisé de l'en soupçonner. C'était, encore un coup, une balle de fauconneau, qui n'a pas plus de respect pour les rois, que pour le moindre soldat. On connaissait assez son attachement et son respect pour ce prince qui l'a comblé de bienfaits. Ceux qui, ignorant tout cela, ont voulu et veulent encore que le roi ait été tué par quelqu'un de ses gens, n'en ont soupçonné M. *Siquier* que quelques années après, lorsque dans les rêveries d'un mal qui lui avait troublé la tête à *Stockholm*, on lui eut entendu dire que c'était lui qui avait fait le coup; mais aucune personne raisonnable ne s'est jamais avisée de faire aucun fond là-dessus, ni la moindre réflexion à son désavantage (*). Le

---

(*) Toute l'Europe est bien persuadée du ridicule caractère

caractère des personnes de qui je tiens ces circonstances, dont la moindre, dites vous, est essentielle quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII*, me fait juger que j'ai été bien informé; et permettez-moi de le croire encore, jusqu'à ce que vous me donniez quelque preuve du contraire plus convaincante que votre *cela est absolument faux*. Je vous en remercierai, et ne manquerai pas de me rétracter dans la première occasion.

Vous avez, monsieur, représenté *Charles XII*, comme un héros extraordinaire, aussi brave pour attaquer que pour se défendre; permettez-moi de vous le représenter comme un simple gentilhomme, qui ressent un affront particulier. Il partit en 1716, *incognito* d'*Isted*, ville de *Scanie*, pour sa première campagne de *Norwège*, accompagné de quatre personnes qui croyaient aller faire un tour à cheval avec lui selon l'ordinaire, n'ayant point d'autres habits, ni linge (non plus que lui) que ce qu'ils avaient sur le corps. Il fit prendre un peu avant que d'arriver à *Christineham*, des traîneaux de paysans, et renvoya les chevaux par deux personnes de sa compagnie; il en

---

de cette calomnie, et M. de Voltaire ne l'a rapportée que pour en faire sentir l'extravagance. Il souhaiterait que cet exemple pût servir à arrêter la licence effrénée de ceux qui imputent toujours la mort d'un prince à l'ambition de son successeur.

renvoya une troisième de *Carlestat*, et ne garda avec lui qu'un aide de camp. A une ou deux journées au-delà de cette ville, ayant un meilleur cheval à son traîneau, que l'aide de camp n'avait au sien, il le devança de beaucoup, et trouvant une barrière fermée, et un officier sans son épée tout proche, il lui dit d'un ton assez impérieux de l'ouvrir : l'officier qui n'était pas accoutumé à s'entendre commander de la sorte, sur-tout par un inconnu, lui répondit · *descendez de votre traîneau, et ouvrez-la vous-même*. Le roi lui répéta le même ordre d'un ton encore plus élevé, et y ajouta même quelques menaces ; à quoi l'officier répliqua : « Tu ne me parlerais pas ainsi, si tu ne me » voyais sans épée, elle n'est qu'à deux pas » d'ici dans mon quartier, si tu veux que je » l'aille chercher, nous verrons qui de toi ou » de moi doit ouvrir la barrière. » *Va la prendre*, lui dit le roi. Il courut, et rencontrant en son chemin une femme qui connaissait le roi, et qui lui demanda s'il ne l'avait pas vu, il répondit qu'il avait vu un homme qui avait l'air tout au plus d'un caporal. Elle l'assura que c'était le roi lui-même. Vous pouvez vous imaginer quelle fut sa confusion d'apprendre que c'était contre son souverain qu'il allait se battre en duel ; il se retira bien vîte dans son quartier sans oser paraître. Cependant *Charles* était sorti de son traîneau, et se promenait en l'attendant, lorsque son

aide de camp le rejoignit, et le voyant en cet état, jugea qu'il lui était arrivé quelqu'accident. Il lui demanda ce que c'était. « Rien, » dit le roi, j'attends un homme avec qui j'ai » eu querelle; il m'a dit qu'il allait chercher » son épée, mais il ne revient point. » Il se remit ensuite dans son traîneau. L'aide de camp ouvrit la barrière, et ils continuèrent leur chemin. L'aide de camp lui demanda alors sérieusement ce qu'il aurait fait, si cet officier, qui assurément ne le connaissait pas, fût venu avec son épée, vu la sévérité de ses propres lois contre les duels; s'il aurait voulu les violer? Il n'en put tirer d'autre réponse, sinon : *Oh! j'étais bien sûr qu'il ne reviendrait pas*. Je laisse à votre jugement, monsieur, à résoudre la question, s'il se serait battu ou non; pour moi, je crois qu'il se serait battu.

Permettez-moi de vous raconter une autre espèce d'aventure entre ce monarque et un vieux dragon, à laquelle j'étais présent. C'était à *Lund* en *Scanie*, lorsqu'il avait résolu de faire sa seconde campagne en *Norvège*, qui a été la dernière de sa vie. Ce prince avait la plus heureuse mémoire du monde, il n'oubliait jamais un visage qu'il avait une fois vu. Un régiment passant un jour devant lui, il reconnut ce dragon qu'il n'avait pas vu depuis plus de 15 ans, et l'appela à lui hors de son rang. Le soldat s'étant approché, le roi lui demanda s'il n'avait pas été avec lui

en *Pologne*, s'il n'avait pas fait telle et telle action dans telle et telle rencontre, le tout fort à son honneur. Il répondit *oui* à toutes ces questions, et ajouta qu'il avait toujours tâché de faire son devoir. Ayant cette occasion de parler à son prince, il lui dit qu'il était devenu vieux, qu'il avait reçu quantité de blessures à son service, et le supplia de lui faire la grace de lui accorder son congé. Le roi lui dit qu'il était fâché qu'il lui fît une telle demande dans un temps où il avait plus besoin que jamais de braves gens, ayant résolu de retourner en *Norwège* avec une nombreuse armée. Cependant comme le soldat continuait ses supplications, il lui dit que s'il pouvait manier son cheval avec un aussi brave homme que lui, il aurait ce qu'il demandait. Ce dragon changeant là-dessus son air de suppliant en un air d'indignation et de mépris, répondit en son langage. *Le diable m'emporte si je connais tel homme*; et sans donner ni attendre d'autre réponse, remit et enfonça son chapeau, et donnant des deux à son cheval, retourna à son rang avec une vîtesse d'éclair. Il ne demanda plus son congé; mais le roi l'avança bientôt après selon son mérite dans le même régiment.

Je pourrais, monsieur, faire plusieurs autres remarques sur votre histoire, mais celles-ci suffisent pour montrer qu'on ne doit la lire qu'avec précaution. Vous avez trop

compté sur les mémoires qu'on vous a, dites-vous, fait l'honneur de vous confier : vous avancez certaines particularités inconnues à ceux qui ont été à portée de savoir à fond l'histoire de votre héros. Par exemple, vous faites dire plus d'une fois au roi *Auguste*, parlant de *Charles XII*, qu'il *tenait son ours lié* à Bender : on associe cet *ours* au *lion* de la *Validé*. On compare votre histoire de *Charles XII* à celle d'Alexandre par *Quinte-Curce*, qui dit de lui-même qu'il a prêté à son héros bien des choses qu'il ne croit pas. *Equidem plura transcribo quàm credo*. Je ne saurais pourtant m'imaginer que vous ayiez pensé de même ; il me paraît bien plus vraisemblable de juger que vous avez été trompé.

Souffrez que je vous dise un mot sur votre *errata*, qui vient de me tomber entre les mains. Dans votre *discours* vous aviez dit que les *Anglais d'aujourd'hui ne ressemblent pas plus aux* Anglais de Cromwell, *que les moines et les monsignori dont* Rome *est peuplée, ressemblent aux* Scipions ; où il est visible que vous vouliez donner à entendre que les *Anglais* avaient dégénéré, etc. On a été surpris de vous voir lâcher ce trait de satire contre une nation illustre, qui vous a donné un asile, et vous a comblé de ses bienfaits. Vous avez cru y remédier en mettant dans votre *errata* qu'au lieu de ces mots *aux Anglais de* Cromwell, il faut lire *aux fanatiques*

de Cromwell, mais on trouve que ce changement postiche ne corrige pas la malignité de cette insinuation. On trouve qu'au lieu d'abaisser si fort les *Anglais* de notre siècle au-dessous de ceux de *Cromwel*, vous les pouviez fort bien comparer à votre héros dont vous dites : « Qu'il avait l'ambition » d'être conquérant, sans avoir l'envie » d'agrandir ses états, et qu'il voulait gagner » des empires pour les donner. »

Divers imprimés hebdomadaires de *Londres* vous ont fait des reproches très-vifs, tant là-dessus, que sur ce que vous avez dit de la reine *Anne* et de *George I.* Je n'ai garde de les répéter, je les désapprouve trop. Je vous plains seulement d'avoir, sans y penser, encouru la haine de presque toutes les nations dont vous avez eu occasion de parler (*) Je remarque même que la vôtre ne croit avoir que trop de sujets d'être mécontente de ce que vous avez dit d'elle.

(*) De quel droit, par quelle raison, et avec quelle confiance osez-vous dire que M. de Voltaire a encouru la haine des nations dont il a parlé ! Il est vrai que son histoire a été long-temps le sujet de quelques débats en Angleterre, dans les papiers publics ; mais il est aisé de voir par ces papiers, que l'histoire de Charles XII servait de prétexte aux écrivains de parti. On sait les obligations que M. de Voltaire a aux Anglais, et on sait aussi son sincère attachement pour cette nation.

Dans un autre endroit de ce même *errata*, en voulant corriger une prétendue faute, vous en faites une réelle. Vous dites qu'il faut lire *Achmet II* au lieu de *Mehemet IV*. On voit par-là que vous ignorez l'ordre de la succession des empereurs *Ottomans*. Vous l'avez entièrement renversé. Vous faites *Achmet II* père de sultan *Mustapha* et de sultan *Achmet* son frère puîné, c'était leur oncle (*). Ce n'est pas comme chez nous, où le fils aîné d'un prince lui succède immédiatement; chez les *Ottomans* c'est toujours l'aîné de la famille qui succède, soit oncle, frère, cousin, ou fils. Quand *Mehemet IV* fut déposé, il avait deux frères, *Soliman* qui lui succéda, et votre *Achmet II* qui succéda a *Soliman*, et mourut peu de temps après son avénement à la couronne, sans enfans. *Soliman* avait laissé un fils appelé *Ibrahim*, que vous faites fils aîné du sultan *Mustapha*. Ce prince mourut bientôt après le complot que le vieux visir *Chiourlouli* et *Osman aga* avaient formé de le mettre sur le trône, non sans soupçon d'avoir été empoisonné. *Mehemet IV* eut aussi deux

(*) Cet *errata* n'a point été fait par l'auteur de l'histoire de Charles XII. Il est très-imparfait et très-incorrect; la plupart des fautes ont été corrigées dans la dernière édition de Hollande, et l'ordre de la succession dans l'empire Ottoman y est fidèlement observé.

fils, *Mustapha* et *Achmet*. Le premier succéda à son oncle *Achmet II*, et étant déposé en 1703, eut pour successeur son frère *Achmet III* dernier déposé. Si son cousin *Ibrahim* eût vécu, c'était alors son tour, et non pas celui de *Mahmoud* aujourd'ui régnant, fils aîné du sultan *Mustapha*.

Vous dites dans le huitième livre de votre histoire que le baron de *Gortz* allait de *Suède* en *France* et en *Hollande*, cela est vrai; mais vous ajoutez en *Angleterre*, pour essayer les ressorts qu'il voulait faire jouer. Il n'alla point en Angleterre (*), au moins depuis le retour du roi de *Suède* en ses états; il ne fit qu'écrire au comte *Gillembourg*, et en reçut des réponses. Leurs lettres, comme on sait assez, furent interceptées et imprimées à *Londres*. Vous avancez que ce baron remarqua, « que de tant de princes réunis contre » la *Suède*, *George*, électeur d'Hannover » et roi d'Angleterre, était celui contre le- » quel *Charles* était le plus piqué, parce que » c'était le seul que *Charles* n'avait point » offensé; et que *George* était entré dans la » querelle, sous prétexte de l'apaiser et » uniquement pour garder les duchés de » *Bremen* et *Verden*, auxquels il semblait » n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés

(*) Les personnes qui lui ont parlé dans son voyage secret en Angleterre, sont encore à Paris.

» à

» à vil prix du roi de *Danemarck*, à qui ils
» n'appartenaient pas. »

Ces duchés ne furent point les motifs de l'animosité que pouvait avoir *Charles* contre *George* (*). Le roi de *Danemarck* était celui contre lequel il parut toujours le plus animé. Il avait même consenti que *George* retirât de ses mains le duché de *Bremen* et le gardât en séquestre, comme il fit, pour une somme de 5 à 600,000 écus ; et une preuve qu'il ne regardait point ce duché comme vendu ou acheté, comme il l'a été depuis sa mort, c'est qu'à son arrivée à *Stralsund* en 1714, il y donna à M. Fabrice un bailliage avec une belle maison de 4 à 5000 écus de rente, pour en jouir en propre et à perpétuité, lui et ses descendans, en cas que ce duché fût un jour vendu par la *Suède*. Il en fut mis d'abord en possession, et en a joui jusqu'en 1729 qu'il lui a été ôté.

Verden était engagé en partie dès 1710 à *George* pour 400,000 écus, à condition que si la *Suède* ne payait pas cette somme en 20 années, il resterait pour toujours à l'électorat d'*Hannover*, moyennant une autre somme plus considérable, dont il ne me souvient pas bien. Ce fut M. *Fabrice*, en qualité de ministre d'*Hannover* et de *Holstein* auprès du roi de *Suède* à *Bender*, qui en conclut le traité. On sait pour quelles sommes d'argent

(*) M. de la Motraye permettra qu'on en croye les mémoires des ministres les mieux instruits.

de plus ces duchés furent cédés par la *Suède* à l'électeur d'*Hannover* en 1719. Je pourrais le dire, puisque je fus prié par un grand seigneur de prêter mon nom à une partie des lettres de change.

Vous faites entendre que le baron de *Gortz* fit chercher des secours jusque dans les mers d'*Asie*. Il n'en fit point chercher dans ces mers, ni même dans celles d'*Afrique* et d'*Amérique*; mais deux députés des pirates de *Madagascar* (leur ancienne et ordinaire retraite, ou magasin de leurs rapines) allèrent lui offrir en *Norvège* en 1716 le secours de leurs vaisseaux et de leurs richesses, moyennant sa protection royale, après que l'*Angleterre* leur eut refusé la sienne et rejeté leurs offres de vivre dorénavant en honnêtes gens dans les lieux de sa domination qu'il lui plairait de leur accorder. Il obtint du roi pour eux cette protection avec un établissement à *Gothembourg*, où il n'y avait alors que les vaisseaux du fameux armateur *Gathenhielm*, dont j'ai fait mention dans mon second volume.

Vous faites passer le duc d'*Ormond* à *Madrid* quelques années avant qu'il y passât: vous l'envoyez rencontrer le *czar Pierre I* en *Courlande* avec de pleins pouvoirs du roi d'*Espagne* et du chevalier de S. *Georges*, lui demander en mariage pour le dernier sa nièce (vous dites sa fille dans votre *errata*); il n'alla point en *Courlande*, non plus qu'au congrès d'*Aland* entamé en 1717, où vous le

faites prier de s'en retourner pour ne point donner d'ombrage au roi *George* (*). Le *czar*, loin de garder alors aucunes mesures avec le roi *George*, ne voulut point qu'on admît à ce congrès aucun ministre de ce monarque, ni aucune personne, en quelque qualité ou sous quelque prétexte que ce fût ; il n'y parut en effet personne de sa part. Le *czar* n'y envoya selon vous qu'un seul plénipotentiaire, à savoir le baron *Osterman*, pour traiter avec le baron de *Gortz*. Permettez-moi de vous dire qu'il y en envoya trois, à savoir le comte *Bruce* en qualité de premier plénipotentiaire, le baron *Osterman* et le baron *Yagorensky* ; il y eut aussi trois plénipotentiaires de la part de la *Suède*, à savoir le baron de *Gortz*, le baron de *Lillisted*, et le comte de *Gillembourg*. Ce n'est qu'en ce temps-là, à savoir en 1717, que vous placez l'entière exécution, ou la libre étendue du projet de donner à une petite pièce de cuivre, à peine de la valeur intrinsèque d'un demi sou de *France*, celle de 32 sous d'argent ; ce projet fut formé à *Stralsund* et exécuté en *Suède* dès 1715, comme il paraît par la première empreinte que j'ai donnée dans mon second volume, tant de cette monnaie fictive, que de celle de 1716, 1717,

(*) Ces faits sont si connus, qu'on ne peut qu'admirer la hardiesse avec laquelle on les nie. Il n'y a pas un Anglais à Paris, qui ne sache que le duc d'Ormond partit de Loches pour l'Espagne, à la fin de 1716.

1718, et de 1719. Cette dernière fut frappée et eut cours en 1718, et le plus grand nombre en parut en cette même année, et excita le plus de murmure contre le baron de *Gortz* (*). Un placard royal et très-sévère paraissait avec chacune de ces espèces imaginaires, ordonnant aux sujets de porter celles d'or et d'argent à la monnaie, où ils recevraient les fictives qui avaient seules cours dans le commerce, excepté à la douane, dont les droits se devaient payer en espèces réelles.

On est surpris, monsieur, de vous voir donner à gauche sur des choses si voisines de nous, et par conséquent si aisées à approfondir, et de trouver dans une histoire si moderne et si courte, tant d'anacronismes (**).

On a mis un portrait de *Charles XII* à la tête de votre seconde édition; ceux qui ont connu ce prince, ou vu quelqu'un de ses meilleurs portraits, trouvent que le vôtre ne ressemble point, et qu'il est emprunté de la compilation du gazetier d'*Utrecht* en six volumes, intitulée *histoire de Charles XII*.

(*) Par vos propres paroles, il demeure constant qu'on n'a pas toujours également fait usage de cette monnaie. Son grand cours ne fut en effet qu'en 1717 et 1718, non en 1719; car ce fut alors qu'on commença à l'abolir.

(**) Les anacronismes et les fautes sont dans ces courtes remarques. On s'est cru obligé d'y répondre par respect pour le public.

Ces mêmes personnes jugeant que celui que j'ai mis devant mon second volume est très-ressemblant, m'ont prié de le donner en petit à la tête de ces remarques. J'en suis redevable à M. le baron *Wranghel*, autrefois secrétaire des légations pour la *Suède* en *Angleterre*. Il pouvait aussi adroitement que le plus habile peintre attraper la ressemblance d'un visage qu'il ne voyait même que de loin. On n'a jamais pu persuader à *Charles XII* de se laisser peindre. Il me souvient qu'étant à *Lund*, M. *Crafts*, peintre de la famille royale, y fut envoyé par la princesse qui souhaitait d'avoir son portrait ; mais le roi lui ordonna seulement de peindre quelques-uns de ses chevaux. *Crafts*, quoiqu'il ne fût pas accoutumé à cette sorte d'ouvrage, fit de son mieux. Le roi l'allait voir de temps en temps dans la chambre où il le finissait. Un matin qu'il n'était pas attendu, il aperçut son portrait entre les mains du peintre qui y travaillait de mémoire. Dès que celui-ci vit sa majesté, il le porta dans un coin, et prit celui d'un cheval pour le finir. Mais pendant que *Crafts* y était occupé, *Charles* alla à l'endroit où il lui avait vu mettre le sien, et en coupa le visage en pièces. Le peintre qui n'avait pas fait semblant d'y prendre garde, mit, d'abord que le roi fut retiré, les pièces du portrait coupé dans son coffre, dans le dessein de les recoudre ou rejoindre ensemble à son retour à *Stock-*

kolm, comme il fit. Les portraits les moins différens de l'original ont été pris de celui-ci. Mylord *Carteret* en a une copie, et M. *Guillaume Finch* une autre, peinte par *Crafts* lui-même.

Charles XII avait toujours son chapeau sous le bras, excepté quand il était à cheval, et cela quelque mauvais temps qu'il fît, même en pleine campagne. Quand il était debout, il tenait toujours son épée dressée perpendiculairement, s'appuyant dessus, et avait pris l'habitude de relever ses cheveux avec les doigts, comme dans le portrait joint à ces remarques. J'ai dit qu'il portait son chapeau sous le bras par le plus mauvais temps ; M. *Fabrice* et quelques officiers *Suédois* m'en ont donné cet exemple, outre quantité d'autres que j'ai vus moi-même.

Lorsque ce héros, extraordinaire et singulier à tous égards, était campé en *Saxe*, le comte *Flemming* l'alla trouver de la part du roi *Auguste*, pour quelque affaire de conséquence. Il neigeait bien fort quand le comte s'approcha en carrosse de sa tente, ayant une belle perruque longue et un habit neuf. Il descendit à quelques pas delà, et courut pour se rendre auprès de sa majesté ; mais le roi sortit de sa tente et lui donna audience devant la porte, restant tête nue, exposé à la neige qui tombait par gros flocons. Quand il en vit une espèce de pyramide

élevée sur la tête du comte, il lui dit: *la neige continue, ne ferions-nous pas bien d'entrer!* Le comte répondit, « il y a un » demi quart d'heure, sire, que je le pense.» *Hé, pourquoi ne me l'avez vous donc pas dit*, repliqua le roi? « C'est, ajouta le comte, » que j'ai cru que votre majesté, qui est » sans chapeau, et presque sans cheveux, » voulait se rafraîchir. » *Bien, bien*, dit le roi, *cela suffit, entrons*. Vous voyez par-là, monsieur, pour le dire en passant, que vous avez été mal informé par ceux qui vous ont dit que le comte *Flemming* s'était retiré en *Prusse*, craignant de tomber au pouvoir du roi de *Suède*, et de recevoir un traitement semblable à celui de *Patkul* ou de *Paikel*. Quoique ce prince fût fort chauve, il couchait toujours la tête nue. Il avait coutume de dire à ceux qui lui en marquaient leur surprise : *J'ai laissé mon bonnet de nuit, ma robe de chambre, ma perruque, mes souliers et mes pantoufles à* Stockholm; *je n'en veux point acheter, ni m'en servir jusqu'à ce que j'y retourne.*

C'est ce qui porta M. *Fabrice* à user de sa familiarité ordinaire, pleine d'esprit et d'enjouement, pour lui proposer un expédient à l'occasion que je m'en vais dire. Lorsque le roi quitta la *Turquie* pour s'en retourner dans ses états, il apprit à *Russick* que l'empereur avait fait faire de grands préparatifs pour le recevoir d'une manière convenable

à sa dignité royale. Il dit à M. Fabrice : *je veux passer* incognito, *prenez les devans, vous et* la Motraye, *et faites-le savoir, partout où vous passerez, aux officiers, commandans, et aux magistrats des places impériales; priez-les de ne pas faire semblant de me connaître quand même je serais reconnu.* Il ajouta, *qu'on l'obligerait infiniment plus d'en agir ainsi, que de lui rendre les honneurs que sa majesté impériale lui avait ordonnés.* « Sire, dit
» M. *Fabrice*, vous avez un moyen infail-
» lible de n'être pas reconnu. Faites-vous
» faire une garderobe, comme celle que
» vous avez laissée à *Stockholm*, et en arri-
» vant dans une ville d'*Allemagne*, allez
» loger à la meilleure auberge : demandez
» d'abord du vin, contez-en à l'hôtesse, si
» elle est jeune et jolie, ou aux filles de la
» maison ; demandez vos pantoufles et votre
» robe de chambre ; après avoir bien mangé
» et bien bu, allez-vous coucher, et dormez
» la grasse matinée. »

Je voudrais, monsieur, être en état de faire quelque chose de plus agréable pour votre service, et vous trouveriez toujours que je suis parfaitement votre, etc.

A Londres, le 8 avril 1732.



